

LA BIBLE ET L'ORIENTALISME

PAR VINCENT ERMONI

PARIS - LIBRAIRIE BLOUD & Cie - 1904-1910

TOME I. — LA BIBLE ET L'ÉGYPTOLOGIE

INTRODUCTION.

CHAPITRE I. — LES HARMONIES DE LA BIBLE ET DE L'ÉGYPTOLOGIE.

CHAPITRE II. — LES PRÉTENTIONS DU RATIONALISME.

CHAPITRE III. — SUPÉRIORITÉ DE LA BIBLE.

CONCLUSION.

INTRODUCTION.

Personne ne conteste plus aujourd'hui l'importance de l'Égyptologie par rapport à la Bible. On pouvait, autrefois, négliger jusqu'à un certain point les inscriptions égyptiennes, parce qu'on n'en comprenait assez ni la portée ni la signification. Les découvertes les plus récentes, fruit d'un long et pénible travail, nous ont montré de la manière la plus nette tout ce que l'égyptologie peut projeter de lumière sur un grand nombre de questions bibliques. Le peuple d'Israël a été, surtout à une période de son histoire, trop souvent en contact avec l'empire des Pharaons, pour qu'il ne se soit conservé, dans les monuments et les textes, quelques traces de ces relations. Sous bien des rapports, l'égyptologie sert à confirmer la vérité de certains récits ou événements bibliques, et, par conséquent, à asseoir, dans une certaine mesure, l'autorité humaine des saints Livres. — Les textes égyptiens ne côtoient pas naturellement toute l'Histoire du peuple hébreu. La plupart se rapportent aux origines mêmes de cette Histoire ; quelques-uns ont trait à la période des rois. C'est dire que l'égyptologie touche avant tout au Pentateuque. Elle se trouve engagée dans ce Recueil, qui est le fondement de toutes les Institutions du peuple hébreu ; elle n'a que très peu de rapports avec le reste de la Bible. De grands faits racontés dans le Pentateuque se sont passés en Égypte. On est, dès lors, en droit de se demander si les textes égyptiens sont venus corroborer les récits et les affirmations du recueil mosaïque ; et, s'il en est ainsi, il reste à déterminer autant que possible jusqu'à quel point les conclusions tirées de l'étude des monuments égyptiens concordent avec les données bibliques.

Les textes égyptiens, qui embrassent une période d'à peu près cinquante siècles, remplie par les trente Dynasties pharaoniques, nous ont été conservé dans trois sortes d'écriture : l'écriture *hiéroglyphique*, l'écriture *hiératique*, l'écriture *démotique*. La première, qui paraît être la plus ancienne, ne s'employait guère que sur les monuments publics ou privés : c'est l'écriture des Inscriptions gravées sur les statues et les murailles ; c'est aussi l'écriture des Inscriptions des Pyramides, des hypogées, des temples de Dendérah, d'Abydos, d'Edfou et de Karnak, des nombreux sarcophages découverts dans les nécropoles de Thèbes, de Memphis et du Delta, des statuettes funéraires enfouies dans ces mêmes nécropoles. — L'écriture hiératique est une simplification de la première on l'employait dans les usages de la vie courante et journalière ; c'est l'écriture des papyrus ; elle fut adoptée par les prêtres, les médecins et les personnes privées pour la rédaction des rites et des cérémonies placés à côté des momies dans les sarcophages, des formules magiques, des nouvelles, des poèmes, et surtout pour la correspondance épistolaire. — Entre la XXI^e et la XXV^e Dynastie, on simplifia l'écriture hiératique elle-même pour la commodité des transactions commerciales, les usages domestiques, et aussi pour la rédaction des contrats à partir du règne de Shabaka et de Tharaqa. C'est de là que sortit l'écriture démotique, dont le déchiffrement présente le plus de difficultés, à cause de l'extrême simplicité des signes.

Le véritable initiateur dans le déchiffrement des hiéroglyphes fut un Français, François Champollion ou Champollion le Jeune, ainsi appelé pour le distinguer de son frère, Champollion-Figeac. Avant lui on avait fait, il est vrai, quelques essais ; mais ces essais étaient restés infructueux, parce qu'on n'avait pas encore trouvé la bonne méthode. Cet honneur était réservé à Champollion. Avec lui on

sortit des tâtonnements et des conjectures plus ou moins arbitraires pour entrer dans une voie rationnelle et suivie. A sa mort, arrivée en 1832, Charles Lenormant et Nestor l'Hôte, en France ; Salvolini, Rosellini et Ungarelli, en Italie ; et bientôt après, Leemans, en Hollande ; Osburn, Birch et Hincks, en Angleterre ; Lepsius, en Allemagne, s'appliquèrent à marcher sur ses traces. D'autres ne tardèrent pas à les suivre et firent faire de notables progrès à l'égyptologie : en France, Em. de Rougé, de Saulcy, Manette, Chabas, Devéria, de Horrack, Lefébure, Pierrot, J. de Rougé, Grébaut, Révillout, Bouriant et spécialement G. Maspero ; en Allemagne, Brugsch, Dümichen, Lauth, Eisenlohr, Ebers, Stern, de Schack, Erman, Wiedemann ; en Autriche, Rheinisch et de Bergmann ; en Hollande, Pleyte ; en Norvège, Lieblein ; en Suède, Piehl ; en Russie, Golénischeff et de Lemm ; en Angleterre, Goodwin, Lepage-Renouf, Budge ; en Italie, R. Lanzzone, Rossi et Ernest Schiaparelli ; en Suisse, Naville. Le progrès ne fera que s'accroître de plus en plus à l'avenir, et peut-être que l'époque n'est pas loin où il nous sera donné de lire les œuvres littéraires des Égyptiens avec autant de certitude, sinon de facilité, que les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome.

Dans ce travail, où l'espace m'est limité par la nature même de la publication, je viserai surtout à exposer les résultats qu'on peut regarder comme certains, à l'heure actuelle, ou du moins qui sont très fondés. Je ne me permettrai que quelques courtes et rares considérations sur certains points qui intéressent les catholiques, bien que l'égyptologie n'ait apporté jusqu'ici aucun témoignage concluant en leur faveur.

CHAPITRE PREMIER. — Les harmonies de la Bible et de l'égyptologie.

I. — LE RÉCIT DE LA CRÉATION DE L'HOMME.

La Genèse, au chapitre II, verset 7, contient une seconde relation de la création de l'homme. Ce passage nous décrit d'une manière sensible la manière dont Dieu s'y prit pour former le premier homme. Le texte sacré, dans sa concision, s'exprime ainsi : **Le Seigneur Dieu forma donc l'homme avec du limon de la terre ; il souffla sur son visage un souffle de vie, et l'homme devint vivant et animé.** — Ce récit à la fois si expressif et si accessible à l'imagination populaire se rencontre presque identique dans les monuments égyptiens. Suivant la plus ancienne cosmogonie de l'Égypte, le dieu Phtah avait modelé l'humanité de ses propres mains. Aussi Phtah est-il représenté, à Philæ et à Dendérah, entassant sur le tour à potier la quantité d'argile plastique d'où il va tirer un corps humain. Les égyptologues, par une habitude invétérée, mais fautive, appellent encore assez généralement cette masse d'argile l'*œuf du monde*. En réalité c'est la masse de terre d'où sortit l'homme sous l'action du dieu Phtah. Le dieu Khnoumou avait aussi façonné l'humanité sur le tour à potier. Voilà pourquoi il s'intitule, à Philæ, **le potier façonneur des hommes, le modelleur des dieux**. Cette fonction de Khnoumou fut représentée bien des fois sur les peintures décoratives. Ainsi, itnilce le dieu pétrit les membres d'Osiris, qui était le mari de l'Isis locale ; dans un tableau du temple de Louxor, il est représenté assis sur son siège, achevant de modeler le roi Aménôthès III et son *double*¹, lesquels sont

¹ Le mot *double* est le plus exact que les égyptologues aient trouvé jusqu'ici pour désigner, d'une manière approximative, l'*âme* des dieux et des hommes. C'est M.

figurés par deux enfants, debout devant le dieu, coiffés de la tresse de cheveux et parés du collier. Le premier enfant, celui qui est le plus près de Khnoumou, porte le doigt à ses lèvres, tandis que le second a les deux bras pendants le long du corps ; le dieu pose une main sur la tête de l'un des deux enfants, et l'autre sur la tête de l'autre enfant. A Ermont, on le voit occupé à faire le corps d'Harsamtaoui ou, plus exactement, la figure de Ptolémée Césarion, fils de Jules César et de Cléopâtre, qu'on identifiait à Harsamtaoui. Il est impossible de ne pas être frappé de la parenté qui existe entre le récit génésiaque et les monuments égyptiens. La seule différence qui mérite d'être signalée, c'est que la conception égyptienne paraît avoir un caractère plus anthropomorphique que celle de la Bible.

II. - L'ANTHROPOLOGIE.

Pour certaines données anthropologiques, qu'on pourrait appeler, sans trop d'inconvénients, des données dogmatiques, l'égyptologie est d'accord avec la Bible ; on constate une grande ressemblance d'idées et d'images. Nous mentionnerons les deux points les plus importants : *la nature de l'homme et l'immortalité de l'âme*.

1° *La nature de l'homme*. — D'après la Bible — et les passages sont trop nombreux pour qu'il soit nécessaire de faire des citations — l'homme se compose de deux substances, l'*âme* et le *corps*, lesquelles ne forment qu'un seul être, qu'une seule personne. La distinction de l'Âme et du corps est une doctrine familière à nos saints Livres. Elle revient très souvent sous la plume des écrivains sacrés. — Pour les Égyptiens, l'homme se composait aussi de deux parties, l'âme et le corps. Ce point est indiscutable. Sans doute les Hébreux eurent de l'âme une conception plus haute et, pourrions-nous dire, plus philosophique que les Égyptiens ; sous l'image sensible de *souffle* et de *vent*, ils n'en affirmèrent pas moins sans aucune équivoque la simplicité et la spiritualité de l'âme, de la *néfesh* et du *ruah*. Cette donnée ne présente pas dans les théories égyptiennes le même degré de clarté. Toutefois on constate, même chez les Égyptiens, un effort constant, une tendance générale à se représenter l'âme, *ka* ou *ba*, comme un élément *subtil*, *agile* et *volage*. On peut dire que c'est là le caractère commun à toutes les représentations qu'ils se formèrent de l'âme. Tantôt ils concevaient l'âme comme un insecte, un papillon, une abeille ou mante religieuse ; tantôt ils se la figuraient comme un oiseau, l'épervier ordinaire, ou l'épervier à tête humaine, comme un héron, une grue, qui s'appelait en égyptien, *bi*, *ba*. L'âme était aussi pour eux l'ombre noire, *khaibît*, qui s'attache à tous les corps ; elle était enfin une espèce d'ombre claire, semblable à l'image qu'on aperçoit de soi-même à la surface d'une eau calme et limpide ou d'un miroir poli, une projection de la figure humaine, le double enfin, *ka*, qui reproduisait dans ses moindres traits l'image de l'individu auquel il appartenait. Sous ce dernier rapport l'âme nous apparaît comme une espèce de *dédoublement*, de *rayonnement* de la personnalité. On sait que les Hébreux employaient le mot *néfesh*, *âme*, pour le pronom réfléchi *soi*.

2° *L'immortalité de l'âme*. — La survivance de l'âme après la mort est formellement enseignée dans maint endroit des saintes Écritures. — Les textes et les coutumes funéraires nous ont appris avec certitude que In Égyptiens

Maspero qui le proposa le premier. Depuis lors il est devenu courant parmi les égyptologues.

connaissaient et professaient cette vérité capitale. Je me contenterai d'en donner deux preuves. Le *Livre des Morts* nous décrit tout au long et dans les moindres détails ce qu'on a justement appelé la *Scène du Jugement* au tribunal d'Osiris : Cette scène est admirablement reproduite ou représentée sur les cercueils de momies de la XXe à la XXVIe Dynastie. Après la mort, le double comparaisait devant Osiris, le dieu des morts, pour y rendre compte de sa vie passée. Une escorte de dieux et de déesses introduisait le double dans une pièce immense, soutenue par des colonnes en bois. Osiris était assis au fond dans un *naos*¹, dont les portes entr'ouvertes le laissaient voir dans toute sa majesté, paré de tous les emblèmes divins et orné ses insignes de ses attributs. Le double s'avancait jusqu'aux pieds du trône d'Osiris, portant dans ses mains l'image de son cœur ou de ses yeux, symboles des deux principaux agents de la vertu et du vice. Anubis, le dieu du tombeau, et Thot pesaient son cœur dans la balance de la Vérité, en présence des déesses qui avaient veillé sur son enfance. Le cœur était placé dans un plateau de la balance ; dans l'autre se trouvait la Justice ou la Loi. Sur le fléau de la balance était assis un cynocéphale, chargé de veiller à ce que le fléau fonctionnât avec exactitude, Près de Thot se tenait un monstre, partie crocodile, partie lion et partie hippopotame, appelé le *Dévorant*, prêt à détruire le cœur s'il était trouvé léger dans la balance. Lorsque le cœur faisait exactement équilibre à la Loi, le résultat en était notifié aux dieux par Thot, leur scribe, les dieux déclaraient le défunt *justifié*, et celui-ci était conduit par Horus, fils d'Osiris, en présence d'Osiris, auquel il faisait des offrandes. L'épreuve du jugement étant achevée, le défunt passait dans une vie éternelle. — L'autre preuve de l'immortalité de l'âme est tirée des sites funéraires. On considérait le tombeau comme l'habitation du défunt, où l'âme venait de temps en temps visiter le cadavre, pour s'unir à lui et y vivre d'une vie semblable à celle qu'elle avait vécue sur la terre. De là, l'usage de l'embaumement, qui avait pour but de conserver le corps le plus longtemps possible, afin que Mme pût trouver où s'attacher dans sa visite au sépulcre.

III. — LES MOTS ÉGYPTIENS DANS LA BIBLE.

On trouve dans la Bible, et tout particulièrement dans le Pentateuque, un certain nombre de mots, de formules et de locutions égyptiens. C'est ce qu'on appelle, parmi les égyptologues, des *égyptianismes*. On comprendra qu'il m'est impossible de dresser une liste complète de tous les égyptianismes contenus dans la Bible, car un pareil travail dépasserait les limites de cette étude. Je me bornerai aux exemples les plus saillants.

1° *Les noms propres*. — C'est d'abord le mot *Pharaon*, en égyptien *pirou aa*, qui signifie la *grande maison*, la *grande porte*. Jadis, dans notre enfance, on nous avait habitués à voir dans ce mot un nom de roi. On nous avait accoutumés à parler de Pharaon Ier et Pharaon II, absolument comme nous disons Henri Ier, Henri II. La science est venue rectifier cet enseignement élémentaire, et nous apprendre que c'est là un nom commun, qui doit se décomposer comme je viens de le dire. Pourquoi les Égyptiens appelaient-ils leurs rois la *grande Porte*, la *grande Maison* ? Il n'y a pas à chercher là un secret de sphinx. C'est tout simplement une de ces formules emphatiques dont l'Orient est prodigue, et qui sont destinées à donner une haute idée de la majesté, de la dignité, de la

¹ *Naos* est un terme grec dont on se sert pour désigner une sorte de petite chapelle, qui était la demeure du dieu. Le naos avait à peu près la forme d'un tabernacle.

grandeur des personnages auxquels elles s'appliquent. On dit encore aujourd'hui dans le même sens la *Sublime Porte* pour désigner le gouvernement du sultan. Cette appellation était donc commune à tous les rois de l'Égypte ; aussi, par la force de l'association, prit-elle peu à peu le sens de roi. — Après le nom du roi, du prince, celui du pays, de la contrée. Le mot *Égypte* est passé dans la Bible d'une manière symbolique. *Mitzraïm*, nom hébreu de l'Égypte, est un duel et signifie proprement les deux Égyptes. Ce mot n'est ni phonétiquement ni étymologiquement égyptien il ne l'est que symboliquement. L'idée des deux Égyptes, celle du nord et celle du sud, était très familière aux Égyptiens. Tous les symboles en double, comme les deux diadèmes, les deux lotus, désignaient les deux Égyptes. — Le nom du législateur du peuple hébreu, Moïse, peut aussi se ramener à l'égyptien par la chute d'une lettre, phénomène qui arrive assez souvent dans les vieilles langues de l'Orient, et conserver sa signification traditionnelle de sauvé de l'eau : *mu* = eau, et *udj [et]* = sauver. — Le Nil, le vrai roi de l'Égypte, est passé également dans la Bible, mais sous une dénomination commune. Le nom vulgaire du Nil, en égyptien, est *aur* ; on le trouve dans l'hébreu biblique sous la forme *yeor*, qui signifie *rivière, fleuve*¹. — Le nom donné à Joseph par le Pharaon reconnaissant est aussi égyptien. Ce nom est dans l'hébreu biblique *izafenat paeneah*. La Vulgate latine a traduit par une nuance un peu différente : *Sauveur du monde*. En égyptien ce mot signifie littéralement *engendrant, donnant la vie* (*djfenet paankh*). Joseph épousa une femme égyptienne appelée *Asenet*. Ce nom est égyptien ; il se décompose de la manière suivante : *as*, qui signifie *siège, demeure*, et *Neith*, le nom d'une déesse égyptienne ; la signification du nom est donc : *siège, demeure de* [la déesse] *Neith*. — L'eunuque du pharaon s'appelle Putiphar : on reconnaît encore là un nom égyptien ; il se décompose en quatre mots : *p* = *le*, *tu* = *donner*, *pa* = *le*, *Ra* = *Ré*, le dieu soleil ; dès lors le nom entier signifie probablement *le donné à Ré*². — La ville de Thèbes, était appelée aussi en égyptien *Noutt Amon, la ville d'Amon* ; ce nom a passé dans la Bible, *Nô-Amon*³ ou *Nô* tout court⁴.

2° *Les noms communs*. — Les bœufs que le Pharaon vit en songe paissaient dans les *ahu*⁵. Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce mot l'égyptien *akha [kh]*, qui veut dire *verdoyer, ce qui verdoie* et par conséquent *prairie*. — Le mot *sefat*, qui désigne les bords [du Nil]⁶, est aussi égyptien ; *spet*, en égyptien, signifie *lèvre*. — Le mot *shesh*⁷ vient de l'égyptien *shes*, métathèse de *ses*, qui veut dire *tisser* : d'où *tissu, étoffe*. — Lorsque Joseph eut interprété les songes de Pharaon, celui-ci, pour le récompenser, le combla d'honneurs. Il le fit monter sur son second char, et les coureurs, qui ouvraient sa marche triomphante, devaient crier, nous dit l'hébreu de la Bible, *abrek*⁸. En égyptien *abrek* se compose de trois mots : *ab* = *gauche*, *er* = *à*, *k* = *toi*. L'exclamation signifie donc : *La gauche à toi*, ou simplement *à gauche*. C'est une coutume qui existe encore aujourd'hui en Orient, paraît-il, quand passe un grand personnage. — La nacelle, où fut

¹ Genèse, XLI, 1.

² Je dis probablement, car rien ne s'oppose à ce qu'on traduise par *le donné par Râ, celui que Râ a donné*. On trouve de pareils noms même dans la religion chrétienne, par exemple *Deusdedit*.

³ Nahum, III, 8 (hébreu) ; le latin a traduit par *Alexandrie des peuples*.

⁴ Jérémie, XVI, 25 ; Ézéchiel, XXX, 14, 15, 14 (hébreu).

⁵ Genèse, XLI, 2.

⁶ Genèse, XLI, 17.

⁷ Genèse, XLI, 42.

⁸ Genèse, XLI, 43.

exposé Moïse sur les bords du Nil, s'appelle *tébah*¹ ; c'est l'égyptien *tep* déterminé par la caisse. — Le roseau, dont se servaient les Hébreux pour confectionner les briques, quand la paille leur faisait défaut, est appelé *qach*² ; c'est l'égyptien *qech*. — L'arbuste, où Moïse vit l'apparition céleste sur le mont Horeb est appelé *seneh*³ ; le mot égyptien cite désigne l'acacia épineux. — Le tambour de la sœur de Moïse est appelé *toph*⁴ ; l'égyptien *teb* signifie la même chose. — Le vase où l'on déposait la manne est appelé *tzintzenet*⁵ ; en égyptien, nous avons *sennu*, qui signifie *vase*, et *teanu* qui signifie *vase* ou *mesure*. — Les pots de viande regrettés par les Hébreux dans le désert sont appelés *sir*⁶ ; en égyptien, *sera* et *seri* indiquent un vase de grande dimension, une amphore. — Dans le Deutéronome⁷, *tena* désigne la corbeille destinée à contenir les offrandes des prémices ; en égyptien, le mot *tenu* signifie également *corbeille*. — Enfin il est infiniment probable que le mot *Adon* lui-même, qu'on trouve si souvent dans la Bible, et qui signifie, *Seigneur, maître*, est l'égyptien *aden* qui veut dire, *chef, directeur, celui qui commande*.

3° *Israël*. — Je fais une place à part au mot *Israël*, à cause d'une découverte faite dans ces derniers temps. Le mot *Israël (Isiraalou)* se trouve sur la stèle de Menephtah, découverte récemment par l'anglais Flinders Petrie sur l'emplacement de l'Amenophium, à l'ouest de l'ancienne Thèbes. Cette stèle se compose de 28 lignes. Nous donnons ici la traduction de la partie de l'inscription qui concerne nos recherches, à partir de la ligne 26e jusqu'à la fin : *Les chefs (des ennemis de l'Égypte), étendus à terre, y font leur salamalec et nul parmi les nomades ne porte le front haut. Tihanou est dévasté, Kheta en paix ; Kanaan est la proie de tous les maux. ; Askalon est emmené ; Ghezer est pris ; Innouaamim est anéanti ; ISIRAALOU est détruit il n'a plus de graine ; la Syrie est semblable à une veuve d'Égypte. Tous les pays sont réunis en paix ; tous ceux qui remuent ont été châtiés par le roi de la haute et de la basse Égypte, Banera Meriamen, fils de Râ Merenphtah hotep-hermaat, doué de vie, pareil chaque jour au soleil.*

IV. — L'ARCHÉOLOGIE.

Sous ce rapport il est impossible de ne pas reconnaître une large infiltration de coutumes et d'institutions égyptiennes dans la vie du peuple hébreu. Les apologistes n'ont pas manqué depuis longtemps, et avec de bonnes raisons, de mettre à profit les découvertes archéologiques dans l'intérêt de nos saints Livres. On ne saurait trop insister sur ce point. Pour une masse d'usages et de coutumes, Israël fut tributaire de l'Égypte. Je ne puis pas rapporter tous les détails, car les proportions de ce petit volume ne me le permettent guère. Il faut donc se restreindre à des idées générales et aux traits les plus frappants. — L'arche qui était le centre du culte d'Israël dans sa vie errante fut construite sur le modèle d'un naos égyptien. Elle en avait la configuration et toutes les apparences. — Le système des dilues fut aussi emprunté aux Égyptiens. Cette redevance due au temple et à la caste lévitique, avait été imposée, bien longtemps auparavant, aux sujets des Pharaons par les prêtres de Thèbes et

¹ *Genèse*, VI, 11 ; *Exode*, II, 31.

² *Exode*, V, 13 ; XV, 7.

³ *Exode*, III, 2.

⁴ *Exode*, XV, 20.

⁵ *Exode*, XXVI, 33.

⁶ *Exode*, XVI, 3.

⁷ XXVI, 2 ; XXVIII.

d'Héliopolis. Non seulement ils avaient institué la dîme, mais ils l'auraient, suivant toutes les vraisemblances, appliquée d'une manière exorbitante, à tel point que les revenus de certains temples égyptiens devinrent considérables et vraiment excessifs. A travers les nombreuses et interminables révolutions de l'Égypte, ce fut même là, au dire de certains historiens, une des causes qui amenèrent la chute de certains empires. — Longtemps après, le temple lui-même, une des merveilles de l'antiquité, sera conçu dans ce style dérivé du style égyptien que les Phéniciens affectionnaient et employaient dans leurs constructions ; l'autel du temple de Jérusalem, d'après ce que nous en connaissons, était semblable à celui du temple de Bubaste dont les fouilles de M. Naville nous ont dévoilé l'existence et la forme. Au surplus ce n'est là qu'un cas particulier, dont on pourrait facilement multiplier les exemples, car les rares édifices hébreux dont il nous reste quelques débris nous montrent le système de construction et de décor usité en Égypte : c'est ainsi que les montants de la porte de Lakish se terminent par une gorge égyptienne, comme les naos des temples égyptiens. Il paraît du reste démontré que, en fait d'architecture, les Hébreux ne furent pas inventeurs : ils se contentèrent d'imiter les deux peuples dont ils eurent tour à tour à subir les invasions et la domination : les Égyptiens et les Assyriens. — Si nous examinons la plus importante des institutions sociales, la famille, ce que nous lisons dans la Bible à une certaine époque, nous le trouvons à peu près exactement pratiqué dans l'ancienne Égypte, avec cette différence pourtant que l'échelle varie d'un peuple à l'autre. En Égypte, on réputait dès les temps les plus anciens l'union du frère et de la sœur juste et naturelle. L'homme avait le privilège de s'attacher autant d'épouses qu'il voulait ou pouvait en nourrir, quoique toutes n'eussent pas des droits identiques. A côté des épouses il y avait les concubines, esclaves achetées ou nées dans la maison, prisonnières de guerre, égyptiennes de classe inférieure, qui étaient livrées au pouvoir absolu de l'homme ; celui-ci pouvait en faire ce qu'il voulait. C'est le harem en un mot, institution permanente en Orient, et dont Constantinople et le Caire nous offrent encore des exemples. La femme était la maîtresse de la maison, *nibit pirou*, et l'épouse *hîmît* ; dans la maison elle se livrait à tous les devoirs de sa condition, alimentant le feu, broyant le grain, filant, tissant, préparant les vêtements et les parfums, allaitant et instruisant ses enfants. Quiconque aura lu la bible n'aura aucune peine à reconnaître que l'âge patriarcal d'Israël avait des mœurs analogues¹. — Les transactions commerciales se faisaient de la même façon, et le système des échanges était à peu près identique. — Ajoutons enfin pour terminer que la forme et le mobilier de la maison, les vêtements et les instruments employés à la culture des champs étaient presque absolument les mêmes. Ces coutumes sont du reste communes à la plupart des peuples orientaux.

V. — LES RITES ET LES CÉRÉMONIES DU CULTE².

Dans ce champ nous avons aussi beaucoup à glaner. Il est moralement certain que les Égyptiens connurent et pratiquèrent la circoncision, un des rites

¹ Il faut cependant remarquer que les Hébreux de l'âge patriarcal ne permettaient le mariage qu'entre frères et sœurs de mères différentes exemple d'Abraham et de Sara, *Genèse*, XX, 2, 5. 12, 11.

² Les emprunts, dont je vais parler, faite à un culte étranger, ne déprécient pas plus la religion judaïque que par exemple la transformation des temples patents en églises n'a déprécié le culte chrétien.

fondamentaux des Hébreux. Hérodote nous l'affirme (II, 101) et la plupart des égyptologues ont admis le fait. M. Maspero lui-même, qui ne s'incline que devant les textes et les monuments d'une valeur indiscutable, a reconnu que la circoncision était pratiquée, mais non obligatoire, en Égypte¹. Il est vrai que jusqu'ici on n'a pas trouvé de mot absolument précis pour désigner la circoncision. Lepage-Renouf avait rapproché le mot égyptien *naaquer* du copte *nouker* qui peut signifier *circoncision* ; malheureusement ce rapprochement était dû à une fausse lecture ; le mot égyptien, qu'il avait lu *naaquer*, doit être lu *ââqer*. — Si de la circoncision nous passons au sacrifice, nous constaterons sans peine que la théorie en était presque la même chez les Hébreux et les Égyptiens. En Égypte, le roi qui à l'origine était le véritable sacrificateur, allait aux champs lacer le taureau à demi sauvage, le liait, l'égorgeait, en brûlait une partie à la face de l'idole, et distribuait le reste aux assistants avec des gâteaux, des légumes et du vin². Les mêmes procédés se retrouvent facilement en Israël. Remarquons aussi que l'Égypte, pas plus qu'Israël, ne paraît avoir jamais connu les sacrifices humaine. — Chez les Égyptiens le sacrificateur était astreint à une grande propreté matérielle ; il devait se laver, *ouâbou*, le visage, la bouche, les mains, le corps. Cette purification était tellement essentielle à sa fonction que le prêtre en tirait son nom, *ouîbou*, le propre ; il devait être propre des deux mains, *outbou totouî*. Tout ce Rituel, assez compliqué, de la purification est contenu dans un papyrus du Musée de Berlin, dont M. Oscar de Lemm a publié une analyse³. — De même les vêtements des prêtres et des lévites hébreux étaient une reproduction de ceux des prêtres égyptiens. Les peintures qui nous en restent sont trop claires pour qu'il y ait le moindre doute à concevoir. L'éphod, le pectoral, la couronne et le méhil du grand prêtre, les vêtements des lévites, l'étoffe même des vêtements sacerdotaux, tout était un emprunt fait à l'Égypte⁴. — Les formalités du sacrifice étaient également semblables. Mêmes détails des deux côtés ; même formalisme, mêmes minuties dans les cérémonies du culte. Depuis certaines cérémonies imposantes jusqu'aux prescriptions qui règlent les moindres actions, on constate beaucoup de ressemblances et parfois la même signification symbolique. En Égypte comme en Israël tout était prévu, minutieusement réglé d'avance : l'espèce, le poil, la couleur, l'âge de la victime, la manière de l'amener au lieu du sacrifice, de lui lier les membres, tous les détails de l'abatage, du dépeçage. On dirait que les deux Rituels, à quelques différences près, avaient été conçus et rédigés par le même auteur. — La hiérarchie sacerdotale elle-même présentait les plus frappantes analogies. Au sommet de la hiérarchie sacerdotale de l'Égypte on trouve un grand prêtre, qui prenait différents titres, selon le temple auquel il était attaché, et le Dieu qu'il servait. Ainsi il s'appelait premier prophète, *hon-noutir-topi*, d'Amon à Thèbes. Le grand prêtre de Ré, à Héliopolis, se nommait *ofrou maou*, le maître des visions, car il jouissait seul du privilège de pénétrer dans le sanctuaire et d'y contempler le dieu face à face. En Israël aussi le grand prêtre seul pouvait pénétrer dans le saint des saints. Au-dessous du grand prêtre il y avait une multitude de prêtres de rang inférieur. Toute cette hiérarchie était appliquée au service des temples. La hiérarchie aaronique et lévitique des Hébreux nous apparaît presque avec les mêmes cadres et les mêmes attributions..

¹ Cf. Renan, *Histoire du peuple d'Israël*, 1887, t. I, p. 124.

² Nous connaissons ces détails par le *Rituel du sacrifice*.

³ *Le Rituel du service d'Amon (Das Ritualbuch des Ammonsdienstes)*, p. 4 et suiv.

⁴ Voir, pour plus de détail, l'ouvrage de l'abbé Victor Annessi, *L'Égypte et Moïse*, première partie, *Les Vêtements du Grand Prêtre et des Lévites*, Paris, 1875.

VI.- L'HISTOIRE.

A. Période primitive.

1° *L'immigration et l'Exode.* — Deux faits d'ordre naturel dominent la période primitive de l'histoire des Hébreux dans leurs relations avec l'Égypte : l'immigration et l'exode. Or, l'égyptologie a établi d'une manière indiscutable la réalité de ces deux faits.

L'immigration. — Les historiens, même les plus indépendants et les plus éloignés de toute vue confessionnelle, reconnaissent la réalité de cette descente des Hébreux en Égypte : Un fait subsiste parmi tant de récits gracieux et terribles où les Hébreux de l'époque royale se plaisaient à retracer l'histoire de leurs ancêtres lointains : les Bnè-Israël abandonnèrent la Syrie méridionale et descendirent aux rives du Nil. Ils avaient séjourné assez longtemps dans ce qu'on appela par la suite les monts de Juda. Hébron leur servait de ralliement, les larges ouadys mal arrosés, qui forment la transition entre les champs de culture et le désert, leur étaient comme un patrimoine qu'ils partageaient avec les habitants des villes voisines. Chaque année, au printemps, ils conduisaient leurs troupeaux aux maigres herbages qui croissent dans le fond des vallons, et ils ne les retiraient d'un canton qu'après l'avoir épuisé. Les femmes filaient, tissaient, fabriquaient les vêtements, cuisaient le pain et les viandes, allaitaient longuement et soignaient les enfants en bas âge. Les hommes traînaient la vie du Bédouin, avec ses retours presque périodiques d'activité intermittente et d'oisiveté, avec sa routine de devoirs simples et de travaux peu compliqués, se querelles sans fin pour la possession d'un pâturage abondant ou d'un puits qui ne tarit jamais. Une tradition relativement assez vieille raconte qu'ils arrivèrent en Égypte sous un des rois Hyksos, Aphôbis : c'est l'un des Apôpi, celui-là peut-être qui restaurait les monuments des Pharaons Thébains et qui gravait son nom sur les sphynx d'Amenemhaït III ou sur les colosses de Mirmâshâou. Le terrain qu'il leur concéda est, aujourd'hui encore, un de ceux qui reçoivent le plus souvent la visite des nomades et qui leur prêtent une hospitalité capricieuse. Les tribus de l'isthme flottent sans cesse, en effet, d'un continent à l'autre, et leurs cantonnements dans un endroit déterminé ne sont que provisoires. Le maître du sol doit agir à leur égard avec une prudence méticuleuse, s'il les veut retenir chez lui : dès qu'une mesure de gouvernement leur déplaît ou semble les gêner dans leur liberté, elles plient leurs tentes et s'envolent par delà les sables. Le territoire qu'elles animaient se vide et meurt, pour ainsi dire, du jour au lendemain. Il en était probablement de même aux temps anciens, et les nomes bordiers du Delta étaient fréquentés à l'est ou délaissés tour à tour par les Bédouins d'alors. Peu de villes, mais des forts destinés à protéger la frontière ; des bourgs, perchés au sommet de quelque tertre et ceints en banlieue de terres à blé ; au delà, des roches dénudées ou des plaines détrempées par le surplus mal réglé de l'inondation. Le pays de Goshen s'intercalait entre Héliopolis au sud, Bubastis à l'ouest, Tanis et Mendès au nord ; les troupes enfermées dans Avaris pouvaient le surveiller aisément et y maintenir l'ordre, tout en le défendant contre les incursions des Mônatiou et des Hirou-Shàïtou. Les Bnè-Israël prospérèrent dans ces parages si bien adaptés à leurs goûts traditionnels : s'ils n'y devinrent pas le grand peuple qu'on imagina par la suite, ils n'y subirent pas le sort de tant de tribus étrangères qui, transplantées en Égypte, s'y étioilent et s'éteignent, ou se fondent dans la masse des indigènes au bout de deux ou trois générations. Ils continuèrent leur métier de bergers, presque en vue des riches cités du Nil, et ils n'abandonnèrent point le Dieu de leurs pères pour se

prosterner devant les Triades ou les Ennéades des Égyptiens qu'il s'appelât déjà Jahveh ou qu'il se contentât du nom collectif d'Élohim, ils l'adorèrent sans trop d'infidélités en face de Rb et d'Osiris, de Phtah et de Soutkhou¹.

Nous venons d'entendre que les Hébreux descendirent en Égypte sous les Hyksôs. Il est bon de dire un mot de ces rois. *Hyksôs* est un mot grécisé. En égyptien, la véritable expression est *hiq* qui signifie *chef*, et *schausou* qui signifie *pillards, bédouins, nomades*. Le mot *hyksôs* signifie donc le *chef des bédouins, des nomades*, d'où nous avons fait les *pasteurs*, parce que les nomades mènent la vie de bergers. Nous ne savons rien de certain sur l'époque où ils envahirent l'Égypte. On croit généralement que ce fut à l'époque de la XIVe Dynastie ; les discordes des princes de cette dynastie étaient une occasion favorable à l'invasion étrangère. Les pasteurs apparurent probablement vers le XXIIIe siècle, à la descente dans le Naharaïna des Khati qui menèrent une lutte acharnée contre la Chaldée et l'Égypte. Les Égyptiens méprisaient littéralement ces étrangers et avaient pour eux la plus grande horreur ; les dénominations qu'ils leur donnaient et que nous ont conservées les textes nous éclairent singulièrement sur ce sujet ; ils les appelaient dédaigneusement les étrangers, *schemaou* ou *schamamou*. Le souvenir de leurs cruautés se conserva vivace ; c'est pour cela qu'on les appela les *pestiférés*, les *fiévreux*, *Aiti*, *Jaît*, *Jadîti* ; plus tard, à six siècles de distance, Manéthon les traitera d'hommes de race ignoble.

L'Exode. — C'est là aussi un fait définitivement historique. Après la mort de Sêti II, il y eut comme une décomposition de la royauté qui jusque-là avait été forte et admirablement coordonnée. Presque tous les rouages administratifs se relâchèrent. Les esclaves étrangers, de toute nationalité, qui étaient alors très nombreux en Égypte, profitèrent de ce moment d'anarchie pour prendre la fuite. Les Hébreux suivirent naturellement le mouvement général, et ne laissèrent pas échapper une si belle occasion. Le même historien le reconnaît sans aucune difficulté : Un fait ressort incontestable de ces récits : les Hébreux ou, tout au moins, ceux d'entre eux qui habitaient le Delta s'évadèrent un beau jour et se réfugièrent aux solitudes d'Arabie. L'opinion la plus accréditée place leur exode sous le règne de Menepfhah, et le témoignage d'une inscription triomphale semble la confirmer, où le souverain raconte que des gens d'Israïlou sont anéantis et n'ont plus de graine². Le contexte indique assez nettement que ces Israïlou si mal traités étaient alors au

sud de la Syrie, peut-être au voisinage d'Ascalon et de Gazer. Si donc c'est bien l'Israël biblique qui S3 révèle pour la première fois sur un monument égyptien, on pourra supposer qu'il venait à peine de quitter la terre de servage et de commencer ses courses errantes. Bien que les peuples de la Mer et les Libyens n'eussent pas pénétré jusqu'à ses campements au territoire de Goshen, il aurait profité du désarroi où leur attaque jeta ses maîtres et de la concentration autour de Memphis des soldats cantonnés à l'orient du Delta pour rompre son ban et pour sa sauver au delà de la frontière. Si, au contraire, on préfère reconnaître dans les Israïlou un clan oublié aux monts de Canaan, alors que le gros de la race avait émigré sur les rives du Nil, on n'aura pas besoin de chercher longtemps après Menephtah pour assigner à l'exode une date qui lui convienne. Les années qui suivirent le règne de Sêti II présentent les conditions favorables à une entreprise aussi hasardeuse : décomposition de la monarchie, discorde des

¹ Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. II, p. 70, 71, 72.

² C'est la stèle de Menephtah dont nous avons déjà parlé.

barons, révolte des prisonniers, suprématie d'un Sémite sur les autres chefs. On comprend aisément qu'au milieu du désordre universel, une tribu d'étrangers, lasse de son sort, se soit échappée de ses cantonnements, et qu'elle se soit dirigée vers l'Asie sans être énergiquement combattue par le Pharaon ; celui-ci se sentant trop accablé de soucis plus pressants pour prêter attention à la disparition d'une bande d'esclaves¹.

2° *Les autres faits naturels*. — Autour de ces deux faits centraux gravite, comme des satellites, une masse d'autres faits racontés dans la Bible ; tels sont : l'arrivée d'Abraham en Égypte, l'histoire de Joseph et de ses frères, la naissance, l'éducation et le rôle de Moïse. Quel est le degré de certitude de ces faits, et quelle est la valeur de ces récits bibliques ? Trois positions sont possibles à leur égard, et la critique est obligée de les bien délimiter pour écarter de ces graves débats toutes les confusions et toutes les équivoques. — Pour nous, catholiques, nous les croyons vrais, parce que nous avons foi au témoignage de la Bible que nous regardons comme indiscutable. — L'histoire indépendante enregistre ces faits, mais uniquement comme des données de la tradition juive. — Enfin il reste à se mettre en face des textes égyptiens et à les interroger loyalement. Or ici il faut être sincère : on n'a rien trouvé de précis dans les textes égyptiens touchant la réalité de ces faits. Sans doute on a trouvé dans les monuments quelques vagues analogies, qui ne sont pas certainement à dédaigner ; mais ces analogies, quelque séduisantes qu'elles soient, ne sont pas des données historiques. L'histoire sérieuse ne vit que de faits et de documents ; ici les documents seraient les textes, et les textes n'ont pas encore parlé. De ce silence des textes on ne peut rigoureusement conclure ni à la *vérité* ni à la *fausseté* de ces faits. Une histoire impartiale ne saurait aller à de tels excès sans se discréditer et en mérite temps trahir sa mission. Tout ce qu'on peut et doit dire, c'est que ces faits ne sont pas assez documentés dans le domaine de l'égyptologie pour être regardés, de ce chef, comme des événements historiques. — Mais, outre leur vérité, il reste leur vraisemblance, et l'apologiste a le droit de combattre même sur ce terrain. Dans la lutte à laquelle nous assistons depuis bien longtemps, il est légitime d'employer toutes les armes, qui ont une certaine utilité, pour repousser les attaques de l'ennemi. Or, on ne saurait contester que ces faits soient éminemment vraisemblables. Leur vraisemblance est au-dessus de toute discussion, de tout doute ; ils s'encadrent admirablement dans ; ce que nous connaissons des mœurs égyptiennes et sont empreints d'une étonnante couleur locale².

3° *Faits surnaturels*. — Les faits miraculeux, qui démontrent d'une manière palpable l'intervention de Dieu dans la période égyptienne de l'histoire des Hébreux, sont les dix plaies et le passage de la mer Rouge. — Le rationalisme, qui nie la divinité de la religion mosaïque, a bien senti l'importance de ces faits. C'est pourquoi il les a attaqués avec acharnement, et s'est efforcé d'en montrer le caractère légendaire. Employer la vieille méthode consistant à partir d'un principe philosophique pour proclamer l'impossibilité du miracle et de ce chef le proscrire de l'histoire, c'eût été purement arbitraire et, ajouterons-nous, inefficace sur le terrain des sciences positives. Dire : *Le miracle est impossible*, ou *le premier principe de la critique, c'est de nier le surnaturel*, ce sont de ces

¹ G. Maspero, ouvrage cité, t. II, p. 413-414.

² M. Vigouroux, dans *La Bible et ses découvertes modernes*, mis en lumière cette vraisemblance et s'est suscité à démontrer l'authenticité de ces faits autant qu'elle est permis de la démontrer à l'heure actuelle en s'appuyant sur les monuments égyptiens.

formules qui peuvent impressionner un certain public, mais qui n'ont aucune chance d'émouvoir les esprits habitués aux méthodes rigoureuses et qui demandent en histoire des faits et non des axiomes philosophiques. On préfère donc se placer sur le terrain même de l'histoire : comment se fait-il, dit-on, que les textes égyptiens n'aient conservé aucun souvenir des dix plaies et du passage de la mer Rouge ? Si ces faits sont réellement arrivés, ils durent vivement impressionner les Égyptiens. Dès lors ceux-ci n'auraient pas manqué d'en parler, d'autant plus qu'ils nous entretiennent bien souvent de choses absolument insignifiantes. Ce silence est inexplicable dans l'hypothèse de la réalité de ces faits. Il s'explique, au contraire, tout naturellement si ces faits ne sont que des légendes.

Nous reconnaissons que cet argument soulève une vraie difficulté. Nous ne sommes pas de ceux qui trouvent tout facile à expliquer lorsqu'ils sont engagés dans une voie. Nous nous rendons bien compte des embarras où se trouve souvent la critique historique. Mais ce silence prouve-t-il la thèse rationaliste, car tout est là ? — Nullement. Le rationaliste se berce d'une double illusion. On peut donner à son argument une double réponse. Premièrement un argument négatif n'est presque jamais démonstratif en bonne critique. Le silence des textes n'est qu'un argument négatif. Il ne suffit pas à prouver que ces faits ne sont pas arrivés. Si l'on a gardé le silence, rien n'empêche de supposer qu'on a eu des raisons, que nous ignorons, de ne pas parler. C'est donc un premier défaut de vouloir étayer une thèse sur un argument négatif. — En second lieu, on peut affirmer que ce silence est explicable jusqu'à un certain point. Les Égyptiens, comme du reste tous les peuples de l'antiquité, orgueilleux par nature ou préjugé, n'aimaient guère raconter leurs défaites et leurs désastres, tout ce qui avait été pour eux un sujet d'humiliation ; ils ont gardé le silence sur d'autres événements de cette sorte. Or, il est indiscutable que les dix plaies et le passage de la mer Rouge furent pour les Égyptiens des désastres, des sujets d'humiliation. Ces Pharaons, qui se donnaient comme les représentants du dieu Râ, dont les cartouches sont rédigés avec la pompe la plus solennelle, étaient sévèrement punis par ces esclaves asiatiques, par ces *Shausou*, qu'ils méprisaient profondément. C'était quelque chose de nature à blesser au vif leur amour-propre, et à leur faire tirer le voile sur ces chutes et ces revers des grandeurs humaines.

B. Période des Rois.

1° *Expédition de Sheshank*. — Le roi Sheshank, que Manéthon appelle *Sesônkhis* et la Vulgate latine *Sésac*, est le fondateur de la XXII^e Dynastie égyptienne. La Bible nous raconte sa campagne contre Juda sous le règne de Roboam. Dans la 5^e année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, monta à Jérusalem ; il s'empara des trésors de la maison du Seigneur, et des trésors royaux, et il pillait tout, et aussi les boucliers d'or que Salomon avait faits¹.

La campagne de Sésac contre Juda est racontée plus en détail dans le II^e Livre des Chroniques², XII, 2-10. La substance du récit est la même dans les deux rédactions. Les Chroniques nous donnent quelques détails complémentaires, qu'il

¹ III Livre des Rois, XIV, 25-26.

² Comme nous écrivons pour le grand public, nous faisons observer que par *Chroniques* on désigne aujourd'hui, à l'exemple de saint Jérôme, les Livres plus communément connus sous le nom de *Paralipomènes*.

est bon de noter. Nous lisons qu'il envahit le royaume de Juda avec 1.200 chariots et 60.000 cavaliers (v. 3) ; qu'il s'empara de beaucoup de villes fortifiées, et qu'il arriva enfin à Jérusalem (v. 4). — Les découvertes égyptologiques ont pleinement confirmé ce récit. Le succès de cette campagne s'est perpétué dans les monuments, et c'est par là qu'il est parvenu jusqu'à nous. L'Égypte tout entière se réjouit des victoires remportées par son souverain, et fut émerveillée du riche butin qu'il avait emporté de la Judée. Aoupouti, grand prêtre, enregistra pour la postérité et aussi pour la gloire de Sésac le souvenir de ces exploits sur la muraille sud du temple d'Amon à Karnak, assez près de l'endroit où Ramsès II avait affiché les tableaux de ses expéditions syriennes. Il envoya son architecte à Silsilis pour en extraire le grès nécessaire à réparer le monument. Le tableau de Karnak représente Amon présentant à Sésac la liste des cités prises en Juda et en Israël. Cette liste est très longue, presque interminable ; on n'y compte pas moins de 133 noms. Dans cette énumération des villes conquises, on distingue surtout Rabbat, Tàànak, Hapharalm, Makhanaïm, Gibéon, Bethhoron, Atalon, Ioud-hammélek, Migdol, Ierza, Shoko, les villages du Négeb. Il ne faut pas s'étonner de la longueur de cette liste. Sésac, probablement pour se donner plus d'importance aux yeux de ses sujets, y inséra les noms des plus obscures bourgades et des moindres villages, perdus dans les montagnes ou les ouadys. Peut-être voulut-il aussi s'égalier à son devancier Touthmosis III, dont les expéditions avaient été plus brillantes et plus riches en résultats. Dans cette liste un nom surtout mérite quelque attention, parce qu'on n'est pas encore absolument d'accord sur sa signification. C'est *Ioud-hammélek*, qui occupe le numéro 29 de la liste. Longtemps on traduisit ce nom par roi ou royaume de Juda, et l'on y vit une allusion à Roboam lui-même. Cette interprétation a été abandonnée comme impossible. Max Müller et Lepage-Renouf lurent le mot hébreu *yad-hammélec* et traduisirent la *main* [le fort] *du roi*. L'opinion la plus communément reçue, c'est qu'il faut rapprocher ce nom de Iehoud, ville de la tribu de Dan, et traduire par *Juda la royale*, c'est-à-dire, la résidence du roi, ce que nous appellerions aujourd'hui la *capitale*. La liste de Sésac a suscité de nombreux travaux. Le texte en a été publié par Champollion, par Rosellini et par Lepsius. Il a été étudié et commenté par Blau, par Max Müller et par Maspero. Tous ces travaux n'ont fait que rectifier et préciser des points de détail. Les traits essentiels n'ont nullement été modifiés.

2° *Shahak*. — Shabak, dont les Grecs ont fait Sabacon, fut roi d'Éthiopie et d'Égypte, et appartient à la XXVe Dynastie. Nous lisons au IVe Livre des Rois, XVII, 1-6 : *La douzième année d'Achaz, roi de Juda, Osée, fils d'Éla, régna sur Israël, à Samarie, neuf ans. Et il fit le mal devant le Seigneur mais non comme les rois d'Israël qui avaient été avant lui. Contre lui monta Salmanazar, roi des Assyriens, et Osée devint son serviteur, et il lui paya un tribut. Et lorsque le roi d'Assyrie eut découvert qu'Osée, s'efforçant de se révolter, avait envoyé des messagers à Sua (hébreu *Sô*, grec *Ségôr*), roi d'Égypte, pour ne pas payer le tribut au roi des Assyriens, comme il avait coutume de le faire toutes les années, il l'assiégea, l'enchaîna et le mit en prison. Et il parcourut tout le pays et, montant à Samarie, il l'assiégea pendant trois ans. Et la neuvième année d'Osée, le roi des Assyriens prit Samarie et transporta Israël parmi les Assyriens. Et il les établit à Hala, et sur le Habor près du fleuve Gozan, dans les villes des Mèdes. Les inscriptions de Sargon, racontant ses victoires contre Osée, et la relégation des habitants de Samarie en Assyrie, mentionnent un personnage du nom de*

Shibahi, Shabi, Shabé¹. On crut tout d'abord avoir retrouvé dans les textes assyriens la confirmation du récit biblique. M. Oppert le premier identifia le Shibahi des inscriptions de Sargon avec le roi égyptien Shabak, et lut *shiltanôn* = *sultan*, le titre qui accompagne le nom de Shabi dans le texte assyrien². Hincks et Henry Rawlinson maintinrent l'identification proposée par M. Oppert, mais lurent le titre *tourtanou*, comme celui du général en chef des armées assyriennes³. H. Rawlinson pourtant, tout en pensant qu'il s'agissait de Shabak, soutint que le texte de Sargon désignait Shabak non encore roi, mais simple général de l'armée d'Égypte. Dans ces derniers temps on a renoncé à cette identification, et l'on ne voit dans le Sô de la Bible, et le Shabi des inscriptions de Sargon qu'un des roitelets de la frontière orientale du Delta⁴. Dans cette hypothèse le Sô de la Bible, qui se serait entendu avec Osée, pour combattre les Assyriens, ne serait pas le roi égyptien Shabak de la XXVe Dynastie, mais un de ces nombreux roitelets qui pullulaient dans le Delta. Le vrai roi de l'Égypte, contemporain de ces événements, serait Bocchoris, dont nous parlerons un peu plus loin. — Si ce point est douteux et problématique, une chose cependant est certaine, mais qui n'aurait présentement pour nous aucune importance si Shabak n'était pas le même que Sô du IVe Livre des Rois : c'est que Shabak, à une époque de sa vie, entretenait les meilleurs rapports avec Sargon II : ils échangèrent des présents, ce qui donna probablement occasion à Shabak de faire graver à Karnak le tableau qui nous le représente comme victorieux des Asiatiques et des Africains⁵. Le Pharaon égyptien avait correspondu avec le monarque assyrien. On a trouvé un sceau de Shabak dans le palais que Sargon avait fait construire à Kalakh pour son usage. Le roi est représenté dans une attitude martiale. Il s'incline, et saisit probablement de la main gauche la chevelure d'un ennemi qu'il s'apprête à frapper avec une espèce de hache qu'il tient dans la main droite. Au-dessus et au-devant de lui on lit ces hiéroglyphes : *nouter noufir neb ar khet Shabak tu toui neb, le Dieu bon, le maure qui fait les choses, Shabak, donnant les deux terres toutes, ou, à toi*. Derrière lui on lit : *sa ankh ha, soufflant la vie*. Ce cachet est donc une preuve certaine des rapports qui existèrent entre le Pharaon de la XXVe Dynastie et Sargon II roi d'Assyrie.

3° *Tirhakah*. — Tirhakah est le troisième Pharaon de la XXVe Dynastie. Il est fait mention de ce personnage, comme roi d'Éthiopie, au IVe Livre des Rois, XIX, 9, 10, en ces termes : *Et lorsqu'il eut entendu [Sennachérib] ceux qui lui dirent de Tharaca, roi d'Éthiopie : Voilà qu'il s'est mis en marche pour combattre contre toi, et lorsqu'il alla vers lui, il envoya des messagers à Ézéchias, et leur dit : Dites ceci à Ézéchias, roi de Juda : Que ton Dieu, en qui tu as confiance, ne te séduise pas ; ne dis pas : Jérusalem ne sera pas livrée aux mains du roi des Assyriens*. On voit, d'après ce passage, que Tirhakah, de connivence avec Ézéchias, eut des démêlés avec le roi d'Assour, qui était ; lors Sennachérib. Les monuments ont-ils conservé quelque souvenir de ces démêlés ? Oui. Les monuments égyptiens et assyriens nous parlent de Tirhakah et de ses luttes contre Assour. Ce qui importe, c'est de se rendre bien compte de la portée de ces monuments car les auteurs ne sont pas d'accord sur le crédit qu'il faut leur accorder. Tirhakah fit graver sur la base de sa statue une liste de nations et de

¹ *Annales*, I, 27, 29 ; *Inscription des plaques*, I, 26, 27, édit. Winckler, p. 7, 101.

² *Les Inscriptions assyriennes des Sargonides*, p. 22. *Grande Inscription du palais de Khorsabad*, p. 74, 75 ; *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie*, p. 12-14.

³ *Assyrian Discovery*, dans *The Athenæum*, 1863, t. II, p.121.

⁴ Ainsi pensent Stade, Winckler et Maspero.

⁵ Lepsius, *Denkmäler*, V, 1 c.

viles qu'il aurait conquises dans sa guerre contre Sennachérib. M. de Rougé appréciait ainsi cette liste : La statuette de Tahraka, que possède le musée du Caire, est couverte à sa base par les cartouches des peuples qu'il avait vaincus... Ce sont les *Shosu*, Arabes, les *Héta*, ou Syriens du nord, *Aratu*, *Aradus* la phénicienne, et même *Naharain* ou la Mésopotamie. Il n'est pas dans l'habitude des Égyptiens de consigner sur leurs monuments des victoires imaginaires ; ils se contentent de taire leurs défaites. On a donc ici la preuve certaine des victoires de Tahraka contre les Assyriens... Le campagne où il délivra Ézéchias, en faisant reculer précipitamment le foi d'Assyrie, paraît avoir précédé son intronisation comme roi d'Égypte, car le comput officiel de ses années ne commence, dans ce pays, qu'en 692 avant Jésus-Christ, d'après le témoignage très certain de la chronologie des Apis. A ce moment, le Livre des Rois ne le nomme pas Pharaon ; il le qualifie simplement de *Mélek Kush*, roi de Coush¹. En affirmant que les Égyptiens n'avaient pas l'habitude de s'attribuer des victoires imaginaires, M. de Rougé paraît leur avoir prêté une modestie exagérée². D'autres historiens ne voient dans cette liste qu'une simple fanfaronnade : Il [Sennachérib] échoua, et Taharqou s'enorgueillit hardiment d'être sorti de l'épreuve à son honneur. Comme son ennemi prévalait dans la plupart des contrées où ses ancêtres thébains avaient dominé autrefois, il fit graver sur la base de sa statue une liste de nations et de villes copiée sur l'un des monuments de Ramsès II : les Khati, Carchémis, le Mitânou, les Arad, une dizaine de peuples éteints ou déchus, mais dont le protocole de sa chancellerie perpétuait les noms, s'y alignèrent parmi les prisonniers à côté d'Assour. C'était une fanfaronnade et, même triomphant, il ne posa jamais le pied en terre syrienne, mais le succès était déjà beau d'avoir contraint l'invasion à reculer, et le bruit de l'événement, courant par l'Asie, y souleva une certaine émotion³. — Si Tirhakah ne fut jamais le fameux conquérant, tel qu'il se décrit sur la base de sa statue, une chose est hors de doute, et elle suffit amplement à démontrer l'exactitude et la véracité de la relation biblique : c'est qu'il arrêta Sennachérib dans sa première campagne contre l'Égypte et l'empêcha de paraître sur les bords du Nil⁴.

4° *Néchao*. — Les Livres saints mentionnent la campagne de ce roi contre l'Assyrie, et la bataille de Mageddo, dans laquelle Josias, tributaire du roi des Assyriens, trouva la mort : Pendant les jours de ce roi (Josias), le Pharaon Néchao, roi d'Égypte, monta contre le roi des Assyriens au fleuve de l'Euphrate. Et le roi Josias alla à sa rencontre et il fut tué à Mageddo, lorsqu'il l'eut vu. Et ses serviteurs le portèrent mort de Mageddo et l'ensevelirent dans son sépulcre. Et le peuple du pays prit Joachaz, fils de Josias, et ils l'oignirent et ils l'établirent roi à la place de son père⁵. Ce Pharaon est Néchao II. La campagne dont il est fait mention dans la Bible eut lieu au printemps de l'année 608. La défaite de

¹ *Étude sur les monuments de Tahraka*, p. 13, dans *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, novembre 1872.

² Dans les paroles de M. de Rougé, il y a une erreur certaine, excusable pour l'époque où parut son étude : il identifie le *Naharain* avec la Mésopotamie, c'est-à-dire avec la contrée située entre le Tigre et l'Euphrate. Pour les Égyptiens le *Naharaina* était le pays situé entre l'Oronte et l'Euphrate.

³ Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 368.

⁴ *Chronique babylonienne de Pinches*, col. IV, l. 16 ; voir aussi Winckler, *Babylonische Chronik B*, p. 284-285. Knudtzon a constaté le premier que le texte assyrien portait : les Assyriens furent battus, *dikou*, au lieu de : les Assyriens vinrent, *illileou*, comme on avait lu avant lui. (*Assyrische Gebete an dem Sonnengott*, t. I, p. 59.)

⁵ IV Livre des Rois XXIII, 20-30 ; voir aussi Ier Livre des Chroniques, XXXV, 20-21.

Mageddo fut un vrai désastre pour la Judée. Sur ce même champ de bataille un des prédécesseurs de Nécho, Thoutmosis, avait écrasé, près de dix siècles auparavant, les Syriens confédérés contre lui, L'historien Hérodote nous a très probablement conservé le souvenir de cette victoire. Il nous dit, en effet, que Nécho battit les Syriens à Magdôlos¹. Tous les historiens, à l'exception de Gutschmid² et de Th. Reinach³, admettent l'identité de Magdôlos et de Mageddo. On peut donc regarder comme moralement certain que l'historien grec fait allusion à la bataille de Mageddo.

Dans les monuments égyptiens, on n'a jusqu'ici rien trouvé qui relate la victoire de Nécho II sur Josias. Cependant même de ce côté tout n'est pas ténèbres. Il nous reste un monument qui fait allusion, d'une manière générale, aux victoires de Nécho : c'est un scarabée, conservé au Musée de Gizeh⁴. En haut du scarabée, on voit le roi debout entre Nit et Isis, en bas des vaincus étendus sur le sol ; le champ du milieu contient le cartouche et le protocole du Pharaon. Les hiéroglyphes sont un peu détériorés. J'ai pu lire les mots suivants... *Hor nubi... Nekao sa Râ... tu ankh ma djet... ra n k setou neb, Horus d'or... Nécho, fils de Râ, donner la vie pareillement pour l'éternité, donner à toi tous les pays [étrangers].*

5° *Après*. — Ce roi est appelé en égyptien *Ouahibr* ; il succéda à Psammétique II. On peut voir encore aujourd'hui au Musée du Louvre sa tête couchée sur un beau sphinx⁵. Le prophète Ézéchiél nous apprend que le roi Sédécias, pour combattre Naboukodonosor, fit appel au secours d'*Après*⁶. Le Pharaon égyptien accourut à l'appel de Sédécias C'est du côté de Gaza que purent se rencontrer les deux armées. Mais on ne sait pas exactement ce qui arriva. Selon l'historien Josèphe⁷, *Après* accepta la bataille et fut vaincu ; selon d'autres il refusa la bataille et retourna chez lui. C'est ce que semble insinuer le prophète Jérémie, *ibid.*, v. 6, lorsqu'il dit : *Voici, l'armée de Pharaon qui est sortie à votre secours, retournera dans son pays d'Égypte*. Il n'y a dans ces paroles aucune indication de défaite : la bataille elle-même n'est pas relatée. Ce premier événement n'a pas encore été découvert sur les monuments. *Après* fit une campagne plus heureuse contre les Phéniciens : sa flotte battit la leur ; il s'empara de Sidon qu'il pillait, les autres villes de la côte phénicienne se rendirent. Ce roi laissa plusieurs monuments, entre autres l'obélisque qui repose sur le dos d'un éléphant, dressé sur la place de la Minerve, à Rome. — Nous savons, par d'autres sources, que Naboukodonosor envahit l'Égypte sous le règne d'*Après* ou plus exactement, d'après les dernières recherches, sous le règne de son successeur, l'usurpateur Ahmasis, qui avait vaincu *Après* à Momenphis (569) et l'avait livré à la populace de Saïs pour être étranglé⁸. Il existe au Louvre un monument d'une grande

¹ II, CLIX.

² *Kleine Schiften*, t. IV, p. 196-197.

³ *La bataille de Mageddo et la chute de Ninive*, p. 1-5.

⁴ Mariette, *Notice des principaux monuments*, 1876, p. 207, et *Monuments divers*, pl. 18 c. On peut voir le dessin de ce scarabée dans Mariette, *Album photographique du Musée de Boutaq*, pl. 30, et dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 515.

⁵ Pierret, *Catalogue de la salle historique*, n° 267, p. 57.

⁶ XVII, 15 ; voir aussi *Jérémie*, XXXVII, 5-10.

⁷ *Antiquités judaïques*, X, 78.

⁸ *Jérémie*, XLIV, 30 ; c'est l'accomplissement de cette prophétie.

importance : c'est la *Statue A 90*¹. Les égyptologues et les historiens ne s'entendent pas sur la signification de ce monument. Wiedemann², Tiele³, Winckler⁴, pensent qu'il s'agit dans cette inscription d'une campagne chaldéenne contre l'Égypte ; d'autres croient qu'il ne s'agit pas dans l'inscription égyptienne d'une guerre chaldéenne, mais d'une rébellion des garnisons du Sud de l'Égypte, comprenant des auxiliaires grecs et sémites⁵. A cause de ce désaccord des savants, la prudence nous fait un devoir de nous tenir dans la réserve.

6° *Le Jugement de Salomon*. — Tout le monde tonnait le jugement porté par Salomon dans la discussion qui s'éleva entre deux femmes à propos d'un enfant⁶. Le souvenir de cette sentence dut passer dans la tradition égyptienne. Car nous savons aujourd'hui qu'un roi égyptien de la XXIVe Dynastie Saïte, Bocchoris, était regardé comme ayant rendu un jugement identique. Une fresque, publiée dans les comptes rendus de l'*Accademia dei Lincei* à Rome, par M. Lumbroso⁷, représente le roi Bocchoris portant sa sentence dans le litige surgi entre deux femmes. D'après toutes les vraisemblances, c'est la renommée même de Salomon et de sa sagesse qui se serait attachée au Pharaon égyptien. Ce roi, en effet, était connu pour l'intégrité de sa vie et la prudence de ses sentences. Outre celle que nous venons de mentionner et qui rappelle évidemment le jugement de Salomon, il en aurait porté d'autres, toutes remplies du même esprit de sagesse. A l'époque gréco-romaine il existait même un recueil des arrêts qu'il aurait prononcés. C'est ainsi qu'il fut encore représenté décidant entre deux mendiants qui se disputaient un manteau, entre trois hommes dont chacun réclamait une besace remplie de provisions⁸.

VII. — LA GÉOGRAPHIE.

Je comprends sous ce titre un certain nombre de localités égyptiennes, mentionnées dans la Bible. Ces villes et ces localités sont : ON (Héliopolis des Grecs), *Genèse*, XLI, 45 ; XLVI, 20 ; *Ézéchiel*, XXX, 17 ; — SAN (Tanis des Grecs), *Nombres*, XIII, 23 ; *Psaume LXVIII (LXXVII)*, 12 ; *Isaïe*, XIX, 11, 13 ; XXX, 4 ; *Ézéchiel*, XXX, 14 (texte hébreu) ; — PÉLUSE, *Ézéchiel*, xxx, 15, 16 ; — RAMESSÈS, *Genèse*, XLVII, 11 ; *Exode*, I, 11 ; XII, 37 ; *Nombres*, XXXIII, 3 ; — PITHOM, *Exode*, I, 11 ; — SOCATH, *Exode*, XII, 27 ; XIII, 20 ; *Nombres*, XXXIII, 5, 6 ; — ETHAM, *Exode*, XXIII, 20 ; *Nombres*, XXXIII, 6, 8 ; PHIHABIROTH, *Exode*, XIV, 2 ; *Nombres*, XXXIII, 7, 8 ; BUBASTE, *Ézéchiel*, XXX, 17 ; — MEMPHIS, *Isaïe*, XIX, 13 ; *Jérémie*, II, 16 ; XLIV, 1 ; XLVI, 14, 19 ; *Ézéchiel*, XXX, 13, 16 ; Osée, IX, 6 ; — TAPHNÈS, *Jérémie*, II, 16 ; XLIII, 7, 8, 9 ; XLIV, 1 ; XLVI, 14 ; *Ézéchiel*, XXX,

¹ Publiée dans Pierret, *Recueil d'inscriptions*, t. I, p. 21.29, interprétée par Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 87-90, et par Brugsch, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1884, p. 93-97.

² *Der Zur Nebucadnezar's gegen Egypten*, dans la *Zeitschrift*, 1878, p. 2-6, 87-90 ; *Nebucadnezar und Egypten*, *ibid.* ; *Egyptisch Geschichte*, Supplément, p. 70.

³ *Babylonisch-Assyrische Geschichte*, p. 133-138.

⁴ *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 312-313.

⁵ Ainsi Maspero, *Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 87-90, et Brugsch, *Beiträge*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 93-97.

⁶ III *Livre des Rois*, III, 16-28.

⁷ Série V, t. VI, p. 27-45. On peut voir la reproduction de cette fresque dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 243.

⁸ On peut consulter encore M. Lumbroso, dans l'*Archivio per lo Studio delle tradizioni popolari*, t. II, p. 569 et suiv.

18 ; — NO-AMON (Thèbes) dont nous avons déjà parlé ; — PATHURÈS, *Jérémie*, XLIV, 1 ; *Ézéchiel*, XXIX, 14 ; XXX, 14 ; — SYÈNE, *Ézéchiel*, XXIX, 10 ; XXX, 6.

CHAPITRE II. — Les prétentions du rationalisme.

I. — THÉORIE RATIONALISTE.

Le rationalisme, du moins dans sa nuance la plus avancée, n'a pas manqué de s'appuyer sur les nombreuses concordances que nous venons de constater entre la Bible et l'égyptologie pour attaquer l'origine divine de la religion mosaïque. On s'acharne depuis longtemps à nier le rôle tout à fait particulier joué par Israël dans le cours des temps, et à faire rentrer son histoire dans le cadre général de l'histoire de l'humanité. Rien de transcendant et de supérieur à la vie des autres nations ne distinguerait ce peuple. Son existence ne serait qu'une phase de la grande évolution historique, ses destinées qu'une nouvelle application des lois naturelles qui régissent la marche des peuples. L'étude des religions comparées devait exercer une part d'influence sur les idées du rationalisme ; elle devait tout naturellement porter l'esprit humain à se poser cette question : Le mosaïsme, tel qu'il apparaît dans la Bible, présente-t-il un caractère original et transcendant, est-il une création divine, ou bien se rattache-t-il à des institutions antérieures, dont il serait tout au plus un simple perfectionnement, une épuration ? Pour résoudre ce problème la critique rationaliste a eu surtout recours à l'égyptologie, et ses conclusions ont été, comme il était permis de s'y attendre, contraires à l'originalité et à la transcendance de la religion mosaïque. Les apologistes chrétiens avaient dit : Le Pentateuque répond très bien à ce que nous connaissons de l'Égypte ancienne ; donc il est authentique. Le rationalisme a dit : Le Pentateuque contient beaucoup d'emprunts à l'Égypte ancienne ; donc son auteur n'a fait qu'imiter, copier les institutions de l'Égypte ; donc la religion mosaïque n'est qu'un décalque, un plagiat de celle de l'Égypte. Comme on le voit le mosaïsme ne serait en définitive que la religion égyptienne transplantée, implantée sur les bords du Jourdain et pratiquée sur une terre étrangère. Il ne faudrait plus regarder le mosaïsme comme descendu du ciel : ce ne serait que le produit d'un certain travail de la raison humaine sur des matériaux d'importation égyptienne. Les dogmes les plus élevés, les idées les plus hautes et les plus belles ne trouvent pas grâce devant cette farouche critique ; tout doit rentrer dans un moule antérieur, et tout aussi doit dériver d'un noyau primitif. Ce n'est plus au Sinaï qu'il faut chercher l'origine du mosaïsme, mais à Héliopolis ; ce n'est pas Moïse qui aurait été le premier propagateur de la nouvelle religion ; tout le mérite en reviendrait aux prêtres d'Héliopolis ou d'Hermopolis. Israël perdrait sa place privilégiée dans l'histoire du monde, et la céderait à l'Égypte. C'est ainsi que raisonne le rationalisme.

II. — CRITIQUE DE CETTE THÉORIE.

La thèse de la réductibilité du mosaïsme aux institutions égyptiennes n'est pas soutenable dans l'état actuel de la science. Le dépouillement des textes n'a pas accrédité une pareille conception. On peut débusquer le rationalisme de sa position de deux manières, c'est-à-dire qu'on peut démolir sa thèse par deux arguments. Premièrement en renversant le point d'appui sur lequel elle repose, qui est sans doute une vérité, mais une vérité exagérée. S'il existe beaucoup de

similitudes entre les institutions mosaïques et les égyptiennes, il n'y a pas pourtant conformité absolue, et de plus il y a des divergences très nombreuses. Dès lors le fait, sur lequel on prétend asseoir la théorie, est démesurément grossi. La linguistique nous a révélé bien des détails. Mais qu'est-ce que ces quelques mots par rapport à un recueil aussi étendu que le Pentateuque, et qui est écrit en un hébreu pur et correct ! Ce sont des éclairs. Le rédacteur racontant des faits qui se seraient passés en Égypte, a dû nécessairement se servir de ces mots. Les détails archéologiques et cultuels ne sont pas non plus assez nombreux ni assez significatifs pour ramener tout le mosaïsme, si complexe et si étonnant, aux systèmes égyptiens. On ne peut pas construire et faire reposer un si vaste édifice sur des bases si étroites. Il faut donc forcément en rabattre de ce côté. Quelques faits, quelques par. celles, quelques fragments, quelques échos ne suffisent pas à donner au tout l'estampille égyptienne. Ce serait à l'encontre de toutes les méthodes légitimes. C'est le défaut d'Ebers, animé d'ailleurs d'excellentes intentions, et de ceux qui se sont attachés à sa fortune, d'avoir trop insisté sur ce que nous appelons aujourd'hui la *couleur locale* pour nous conduire à des conclusions que le déchiffrement des textes n'a pas toujours confirmées et dont le rationalisme se fait aisément accommodé. Car si ces conclusions tendaient à prouver, presque avec le seul secours de l'égyptologie, l'authenticité intégrale du Pentateuque, elles aboutissaient du même coup à en faire, conformément aux visées rationalistes, à peu près un recueil égyptien écrit en langue hébraïque. Le Pentateuque, même en s'en tenant à ses éléments purement humains, respire sans doute un grand parfum égyptien, mais la fleur a aussi des racines ailleurs.

En second lieu, admettons pour un moment, comme le veut le rationalisme, que tout soit absolument identique sous le rapport de l'archéologie et des cérémonies religieuses, que les institutions d'Israël soient une fidèle reproduction de celles de l'Égypte, car c'est à cela qu'en appellent surtout nos adversaires pour donner à leur théorie un fondement historique, serions-nous battus et forcés de capituler ? Pas le moins du monde. Il nous resterait toujours un autre terrain sur lequel nous sommes inexpugnables, sur lequel aussi il est de plus en plus prudent que l'apologétique biblique se place dans l'incertitude des découvertes que peut nous ménager l'avenir. Mieux vaut prendre une attitude franche et loyale qu'être obligée surpris par l'impérieuse nécessité des faits, de recourir à des distinctions et à des explications plus ou moins cabalistiques et qui n'ont rien de la dignité de la science. Ce terrain privilégié, il me reste à l'indiquer.

CHAPITRE III. — Supériorité de la Bible.

I. — LA COSMOGONIE.

La Bible s'ouvre par un enseignement clair et précis sur les origines des choses : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.* — Ces quelques mots donnent la solution du problème dans lequel avait sombré toute la pensa antique. Le monde a commencé par cet acte de la toute-puissance de Dieu que nous appelons *création*. Et cette création doit être prise dans le sens propre et rigoureux, dans le sens de la théologie catholique, c'est-à-dire comme une extraction du néant. Le monde a été tiré du néant par la puissance de Dieu : telle est l'affirmation contenue dans le premier verset de la Bible, entendu comme la Bible l'interprète elle-même (II *Livre des Macchabées*, VII, 28). — Les Égyptiens, comme tous les

autres peuples, se livrèrent à bien des spéculations sur l'origine du monde, mais jamais ils ne purent dégager l'idée de création ; jamais ils ne purent entrevoir cette solution. Sans doute leur théologie nous parle assez fréquemment du commencement du monde ; mais ce commencement n'est que l'élaboration d'une matière préexistante, la mise en œuvre de matériaux que le dieu avait trouvés tout préparés et dont personne ne connaissait la provenance. — Comment donc la théologie égyptienne expliquait-elle l'origine des choses ? Elle enseignait que les germes de toutes choses avaient dormi pendant de longs siècles dans le sein de l'eau ténébreuse, de *Nou*, qu'il faut peut-être rattacher à *Nouît*, la déesse du ciel. Au temps voulu, le dieu de chaque cité réveilla ces éléments endormis, et opéra sur eux selon son génie propre.

Dans cette disposition des éléments préexistants, chaque dieu obéit à ses attributs propres, et au rôle que lui avait assigné la vieille théologie. Voilà pour quoi on peut dire qu'il y eut autant de coordinations, d'agencements de ces matériaux qu'il y avait de dieux locaux, de dieux maîtres et rois des cités particulières. La déesse Nit de Sais, qui était tissandière de sa profession, avait tramé, tissé le monde, comme la mère de famille trame et tisse les vêtements de ses enfants. Khnoumou, le Nil de la cataracte, avait amassé le bienfaisant limon de ses eaux et en avait modelé les êtres sur le tour à potier. C'est pour cela que ce dieu est appelé à Philæ *Khnoumou... le père des dieux, qui est lui-même, qui pétrit¹ les humains et modèle² tes dieux*. Les théologiens du Delta avaient compliqué l'opération. La terre (le dieu Sibou) et le ciel (la déesse Nouît) étaient perdus dans *Nou* et se tenaient étroitement unis. Au jour marqué, le dieu Schou sortit des eaux éternelles, se glissa entre les deux et, saisissant Nouît à pleines mains, la haussa par-dessus sa tête. Le buste étoilé de la déesse s'allongea dans l'espace et devint le ciel, ses pieds et ses mains retombèrent sur notre sol et formèrent les quatre piliers du firmament. Quant à Sibou, il avait opposé de la résistance à Shou ; il avait engagé une lutte contre lui. Il est représenté couché et faisant des efforts, pour se mettre debout. Une de ses jambes est étendue horizontalement, l'autre s'arc-boute afin que le corps puisse prendre son élan, le bras droit se porte déjà vers le ciel. Cet effort n'eut pas de résultat. Sibou fut frappé d'immobilité par Shou, et demeura éternellement dans cette position. Il souffre toujours de la séparation d'avec Nouît, et sa plainte ne cesse de monter vers le ciel³. Toutes ces conceptions cosmogoniques ne ressemblent en rien à la création du néant formulée si clairement dans les saints Livres. Par cet enseignement révélé, la Bible plane bien au-dessus, non seulement des théories de la théologie égyptienne, mais aussi de tous les systèmes de l'antiquité. Cette conclusion s'impose à nous avec une certitude absolue. Toutes nos recherches nous ont conduit à ce résultat.

¹ C'est de là que lui vient son nom de *Khnoumou*, car en égyptien *khnoum* signifie *bâtir, construire, pétrir*.

² *Masou, engendrer, façonner*.

³ G. Maspero, ouvrage cité, t. I, p. 128-129. — La scène de la séparation de Sibou et de Nouît, par Shou est représentée dans le *Dictionnaire de Mythologie* de Lanzzone, planche LXI, 4. — Les théologiens de Mendès et de Bouto avaient émis d'autres théories sur l'origine des choses. On peut voir, outre les textes, G. Maspero, ouvrage et tome cités, p. 129 et suiv.

II. — LE MONOTHÉISME.

1° *La religion première de l'Égypte.* — On ne sait rien de certain sur la religion primitive des Égyptiens. Outre que les textes les plus anciens présentent de grandes difficultés, les images, les formules et les conceptions elles-mêmes sont flottantes, ondoyantes et d'une désespérante flexibilité. Toute cette perspective religieuse se perd pour nous dans une espèce de nuage où il n'est pas facile de distinguer les lignes et les contours, ni même parfois les objets qui s'y meuvent. Les égyptologues de la première heure étaient portés à croire que la plus ancienne religion qui avait régné aux bords du Nil avait été le monothéisme, et, en effet, au milieu de l'encombrement des textes et des formules cultuelles, on semble bien entrevoir des échappées de monothéisme. La pensée égyptienne paraît faire d'énergiques et puissants efforts pour se fixer sur un être unique et supérieur à tous les autres. — Les égyptologues d'aujourd'hui sont plutôt enclins pour la plupart à une opinion opposée. L'Égypte n'aurait jamais connu le monothéisme, et même son berceau aurait été plongé dans le polythéisme. Sans pouvoir préciser d'une manière exacte ce que fut la religion primitive des Égyptiens, on est généralement disposé à penser qu'elle fut une espèce de *panthéisme cosmique*. Chaque Dieu prend des formes variées et multiples ; mais ordinairement les apparences sous lesquelles il se manifeste et les formes qu'il revêt sont des êtres de la création, de la nature visible et matérielle : le soleil, le ciel, la terre, le Nil, son limon bienfaisant et fécondant. Tout ce qui est de nature à impressionner fortement l'imagination ou à gagner le cœur est une manifestation d'un dieu quelconque. On ne parvient pas à distinguer Dieu de la nature, le Créateur des créatures ; l'esprit égyptien reste réfractaire à l'idée d'un Dieu transcendant et personnel, supérieur à la nature tout entière et maître absolu de la création. — La conclusion qui se dégage inéluctablement de cette divergence d'opinions, c'est qu'il est impossible de se prononcer avec certitude sur la religion primitive de l'Égypte. Le voile n'est pas encore tiré, et, dans ces conditions, on aurait tort d'être trop affirmatif dans un sens ou dans l'autre.

2° *Le polythéisme.* — Quoi qu'il en soit des origines, le polythéisme ne tarda pas à faire son apparition sur les bords du Nil et à conquérir promptement l'Égypte. Ce mouvement polythéiste prit une prodigieuse extension. Les sujets des Pharaons connurent une masse de formes religieuses tellement compliquées, tellement enchevêtrées, que l'histoire et la philologie n'ont pas encore réussi à se débrouiller complètement au milieu de ce chaos et à dessiner des lignes précises.

Les dieux se croisent et se multiplient avec une extraordinaire facilité. On dirait une luxuriante végétation dans le ciel des divinités. Chaque nome, chaque ville importante avait le sien. Et, chose étonnante, ces dieux se métamorphosaient et prenaient toutes les formes possibles et imaginables ; ils se montraient sous toutes les faces à leurs adorateurs. Il y avait les dieux-fonctions, tels que Naprit, l'épi mûr, et Maskhonit qui apparaissait près du berceau de l'enfant au moment de sa naissance ; les dieux-génies, tels que Donit et Nokit ; les dieux-étrangers, tels que Hâthor, la dame de Pouanit, Bîson, Shehahidi, d'origine libyenne, Baàlou, d'origine sémite ; les dieux-astres, tels qu'Horus, le ciel dont les deux yeux étaient le soleil et la lune, Sibou et Nouît, la terre et le ciel mariés, Râ, le disque solaire ; les dieux représentés par le soleil dans sa course, tels que Saktit, la première barque, Mazît, la seconde barque, Apôpi, le serpent gigantesque qui se dressait sur le chemin du soleil ; les dieux qui accompagnent le soleil dans sa course, tels que Jàouhou, Akhimou-Sokou, Akhimou-Ourdou ; les dieux-constellations, tels que Ouapshetatooui, *Jupiter*, Kahni, *Saturne*, Sobkou,

Mercure, Bonou, Venus, Sahou, Orion, Sopdit, Sirius ; les dieux-Nils, tels qu'Osiris du Delta, Khnoumou de la cataracte, Harshàfitou d'Héracléopolis ; les dieux-terre, tels qu'Isis de Bouto, Phtah de Memphis, Amon de Thèbes, Minou de Coptos ; les dieux-ciel, tels qu'Hâthor de Dendérah, Nît de Saïs, Anhourî-Schou de Sébennythos, Harmerati de Pharboëthos, Har-Sapdi de l'ouady Toumilat, Harhouditi d'Edfou, pour ne nommer que les plus importants. — Autre complication : ces dieux, ou du moins plusieurs d'entre eux, apparaissaient, comme nous l'avons déjà dit, sous des formes multiples et changeantes ; à proprement parler, ce sont de vrais caméléons. C'est ainsi qu'Horus-soleil, identifié avec Râ, devient Harmakouiti, *Horus des deux horizons*, Hartima, *Horus-piquier*, Anhourî, *Horus de Thinis*. Quelquefois les dieux s'incarnent dans des animaux : ainsi Osiris à Mendès, Harshafitou à Héracléopolis, Khnoumou à Éléphantine, s'incarnent dans des béliers ; Râ à Héliopolis, Phtah Memphis, Mînou à Thèbes, Montou à Hermonthis, s'incarnent dans des taureaux. D'autres fois ils se contentent de changer de nom : Phtah de Memphis devient Sokaris, Ouapouaîtou devient Anubis, Anhourî devient Khontamentît.

On voit d'après ce court exposé que les ramifications de l'arbre polythéiste étaient à la fois très nombreuses et très flexibles.

3° *Divers essais de simplification*. — L'historien toutefois est obligé de constater, pour l'honneur de la pensée humaine, que trois tentatives furent faites pour mettre un peu d'ordre et de systématisation dans ce Panthéon.

Le premier effort dans ce sens aboutit à ce qu'on appelle les *triades locales* : un dieu s'unit avec deux déesses, ou une déesse avec deux dieux. Le dieu Thot d'Hermopolis s'unit aux déesses Seshâît-Sapkhitoboui et Nahmaouît, le dieu Toumou d'Héliopolis aux déesses Nebthôpît et Iousasît, le dieu Khnoumou aux fées Anoukît et Sâtît ; la déesse Nît de Saïs s'unit au dieu Osiris de Mendès et enfante Ari-hos-nofri un lionceau au regard bienfaisant, pour compléter la triade ; la déesse Hâthor de Dendérah s'unit aux dieux Herœris et Ahi. Nonobstant cette mise en triade, l'encombrement des dieux et des déesses n'en persista pas moins dans les temples égyptiens.

Le deuxième essai de simplification et de coordination fut l'œuvre des théologiens d'Héliopolis. On disposa les dieux en Ennéades, *paouît noutirou*, des triades de triades. Mais la complication s'introduisit aussi dans cette classification en Ennéades. On distingua principalement l'Ennéade créatrice, qui avait, pour chef Schou, la petite Ennéade, dont le chef était Harsieris, et la grande Ennéade, où dominait Anubis. — A Hermopolis on inventa un conseil créateur, composé de cinq dieux, et une Ogdoade, quatre couple de dieux et de déesses. Cette coordination qui pouvait sourire aux spéculations des collèges sacerdotaux d'Héliopolis et d'Hermopolis, ne parvint nullement à briser le cercle du polythéisme ; elle eut simplement le mérite de ranger en bataillons la cohorte confuse des dieux égyptiens.

Enfin la dernière tentative, la plus méritoire entre toutes, fut de réduire le Panthéon égyptien et d'introduire une certaine unité ou plutôt une subordination entre les hôtes qui l'habitaient. Déjà dès les temps les plus anciens on constate une pareille tendance. Le dieu local, le dieu de la cité avait aux yeux de ses adorateurs et de ses fidèles la suprématie sur les autres dieux de l'Égypte et ni me sur les dieux étrangers. Ces dieux locaux portent dans les inscriptions les titres de *Dieu unique, Noutir ouâ*, de *Roi des dieux, Souton noutirou*, de *dieu Grand maître du ciel, Noutir âa nib pit*. Mais la suprématie et la prééminence d'un dieu local ne parvenaient pas à supplanter la suprématie et la prééminence

d'un autre dieu local dans son propre domaine. Chaque Dieu local trônait et était maître dans son district à peu près comme les chefs féodaux du moyen âge. Au fond ces dieux ne constituaient pas une monarchie mais une simple féodalité. Nulle part n'apparaît le maître unique et absolument souverain. — Sous la XVIII^e Dynastie, on voit aussi se dessiner un mouvement dans ce sens. Le dieu Amon-Râ, seigneur de Thèbes, tend à accaparer le rôle suprême au détriment des autres, et à devenir un dieu général par toute l'Égypte. Il faut applaudir à ces aspirations de l'esprit humain. Toutefois de pareilles tentatives et de pareilles visées n'ont rien d'analogue au yahvéisme mosaïque. Celui-ci est un dogme absolument transcendant. Cette espèce de Suprématie qu'on accordait en Égypte à un dieu suivait, pour ainsi dire, les évolutions politiques de la nation et les révolutions de l'histoire ; elle était liée à l'élévation et à la décadence des empires et des pouvoirs humains. Lorsque Thèbes était souveraine, c'était le dieu local de Thèbes qui avait le premier pas ; lorsque Memphis prenait le dessus, son dieu détronait, dans le cœur et la vénération des Égyptiens, celui de sa rivale. On attachait une idée symbolique à ce déplacement du centre de la religion.

Quand une ville l'emportait sur une autre, c'était, croyait-on, parce que son Dieu était plus puissant ; de sorte qu'en Égypte la religion du plus fort était toujours la meilleure et exerçait un semblant de domination sur les sujets des Pharaons. Ajoutons aussi, pour sauvegarder les droits de l'histoire, que les différents collèges sacerdotaux doivent être pour quelque chose dans la fortune des dieux locaux. On comprend aisément que les prêtres attachés au service d'un temple fussent portés à mettre leur dieu au-dessus des autres. Il n'y a là qu'un phénomène psychologique parfaitement normal. Les coteries et les intrigues ont toujours joué dans l'histoire un rôle plus ou moins considérable.

Ce qu'il faut surtout retenir c'est que, au milieu de toutes ces tentatives, l'esprit égyptien n'arriva jamais à ce monothéisme admirable qui suffirait à lui seul à placer le peuple d'Israël au-dessus de tous les peuples de l'antiquité, et à faire son incomparable grandeur. On me permettra de terminer par les paroles d'un éminent égyptologue, que j'ai déjà cité au cours de cette étude, et dont le témoignage est d'autant plus précieux qu'il ne s'inspire que de convictions scientifiques : *En raisonnant de la sorte, les Égyptiens s'acheminaient naturellement vers le concept de l'unité divine où les menait déjà la théorie de l'Ogdoade hermopolitaine. Ils y touchèrent en effet, et les monuments nous montrent d'assez bonne heure les théologiens occupés à réunir en un seul être les attributions que leurs ancêtres avaient dispersées sur mille êtres divers. Mais ce dieu vers lequel ils tendent n'a rien de commun avec le Dieu de nos religions et de nos philosophes modernes. Il n'était pas comme le nôtre est pour nous, Dieu tout court : il était Toumou, le dieu unique et solitaire — *noutir ouâou ouâîti* — à Héliopolis, Anhour-Shou, le dieu unique et solitaire, à Sibennytos et à Thinis. L'unité d'Atoumou n'excluait pas celle d'Anhour-Shou, mais chacun de ces dieux, unique dans son domaine, cessait de l'être dans le domaine de l'autre. L'esprit féodal, toujours vivace et jaloux, s'opposa à ce que le dogme entrevu dans les temples y triomphât des religions locales et s'étendit au pays entier. L'Égypte connut autant de dieux uniques qu'elle avait de grandes cités et même de temples importants : elle n'accepta jamais le dieu unique, Dieu¹. — On nous permettra d'ajouter quelques mots en forme de conclusion : Par le dogme du monothéisme inscrit en lettres éclatantes, en lettres d'or au frontispice même de*

¹ G. Maspero, ouvrage cité, t. I, p. 152. — Je partage ces conclusions de l'auteur, excepté pour les temps primitifs, où la chose ne me paraît pas suffisamment claire.

la Genèse, et qui est le centre de toute la religion mosaïque, Israël s'élève à une hauteur infinie au-dessus de tous les systèmes religieux de l'Égypte.

III. — LA MORALE.

Pour la morale nous avons le *Décatalogue*. Par le *Décatalogue* Israël est à une distance incommensurable au-dessus de l'Égypte. Rien de si beau, de si pur, et de si précis dans la religion égyptienne, quoiqu'elle contienne certains préceptes de morale d'une beauté incontestable. Il existe en effet dans le *Livre des morts* des Égyptiens un admirable morceau de morale, désigné sous le nom de *Confession négative* ; c'est l'accusation du défunt au tribunal d'Osiris. Il y a dans ce document des maximes capables de faire rougir nos modernes civilisations et dont on ne saurait méconnaître, sans être injuste, ni la pureté, ni l'élévation. Il est nécessaire de nous occuper de ce morceau soit pour mettre bien en relief le mérite de la morale égyptienne, soit pour qu'on puisse la comparer en pleine connaissance de cause, avec la morale biblique, et tirer de là les conclusions qui en découlent naturellement. C'est en mettant sous les yeux du lecteur tous les éléments du débat, qu'on fait œuvre de critique loyal et impartial, et qu'on s'accrédite même aux yeux de ceux qui ne partagent pas nos croyances. Le mort donc, ayant comparu au tribunal d'Osiris et ayant fait les cérémonies nécessaires, s'exprimait ainsi : Salut à vous, maure de Vérité, salut à toi, dieu grand, maître de Vérité et de Justice ! Je suis venu sous toi, mon maître, je suis amené pour voir tes beautés ! Car je te connais, je connais ton nom, je connais te nom de tes quarante-deux divinités, se gorgeant de leur sang, en ce jour où l'on rend ses comptes devant Onnophris, le juste de voix. Ton nom à toi, c'est le Dieu, dont les deux jumelles sont les dames des deux Vérités : or, moi, je vous connais, seigneurs des deux Vérités, et je vous apporte la Vérité, j'ai détruit pour vous les péchés. — Je n'ai point commis d'iniquités contre les hommes ! Je n'ai point opprimé les petites gens ! Je n'ai pas opéré de détournements dans la nécropole ! Je n'ai jamais imposé du travail à homme libre quelconque, en plus de celui qu'il faisait pour lui-même ! Je n'ai point transgressé, je n'ai point faibli, je n'ai point défailli, je n'ai point accompli ce qui est abominable aux dieux ! Je n'ai pas fait maltraiter un esclave par son maître ! Je n'ai affamé personne, je n'ai point fait pleurer, je n'ai pas assassiné, je n'ai point fait assassiner traîtreusement, et je n'ai commis de trahison envers personne ! Je n'ai rien retranché aux provisions des temples ! Je n'ai point gâté les pains de proposition des dieux ! Je n'ai pas enlevé les gâteaux et le maillot des morts ! Je n'ai point fait œuvre de chair dans l'enceinte sacrée des temples ! Je n'ai pas juré ! Je n'ai rien retranché aux redevances sacrées ! Je n'ai pas tiré sur le peson de la balance ! Je n'ai pas faussé le fléau de la balance ! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons ! Je n'ai point lacé les bestiaux sur leurs herbages ! Je n'ai pas pris au filet les oiseaux des dieux ! Je n'ai pas péché les poissons de leurs étangs ! Je n'ai pas repoussé l'eau en sa saison ! Je n'ai pas coupé une rigole sur son passage ! Je n'ai pas éteint le feu en son heure ! Je n'ai pas fraudé la Neuvaine des dieux des morceaux choisis des victimes ! Je n'ai pas repoussé les bœufs des liens des dieux ! Je n'ai pas repoussé le dieu en sa sortie ! — Je suis pur ! Je suis pur ! Je suis pur ! Pur comme est pur ce grand Bonou d'Héracléopolis !... Il n'y a aucun crime contre moi en cette terre de la Double Vérité ! Comme je connais le nom des dieux qui sont avec toi dans la Salle de la Double Vérité, sauve-moi d'eux ! — Après s'être tourné vers les dieux assesseurs et avoir plaidé sa cause auprès d'eux, il revenait à Osiris et continuait ainsi : Salut à vous, dieux qui êtes dans la grande Salle de la Double Vérité, qui n'avez

point le mensonge en votre sein, mais qui vivez de Vérité dans Aounou et en nourrissez votre cœur par-devant le Seigneur dieu qui habite en son disque solaire. Délivrez-moi du Typhon qui se nourrit d'entrailles, ô chefs, en ce jour du jugement suprême ; donnez au défunt de venir à vous, lui qui n'a point péché., qui n'a ni menti, ni fait le mal, qui n'a commis nul crime, qui n'a point rendu de faux témoignage, qui n'a rien fait contre lui-même, mais qui vit de vérité. Il a répandu partout la joie ; ce qu'il a fait, les hommes en parlent et les dieux s'en réjouissent. Il s'est concilié le dieu par son amour ; il a donné du pain à l'affamé, de l'eau à l'altéré, des vêtements au nu ; il a donné une barque au naufragé, il a offert des sacrifices aux dieux, des repas funéraires aux mânes. Délivrez-le de lui-même, ne parlez point contre lui par-devant le Seigneur des Morts, car sa bouche est pure et ses deux mains sont pures !¹

Évidemment le peuple qui s'éleva à de pareilles maximes était animé d'un grand idéal moral. Il serait difficile de trouver dans toute l'antiquité profane un morceau de cette valeur. Mais si cette Confession mérite notre louange et notre admiration, est-elle comparable à la morale de la Bible contenue et condensée dans le Décalogue ? Pas le moins du monde. Cette morale osirienne est à côté du Décalogue comme les vagues aspirations, les beaux mouvements de l'âme du stoïcisme gréco-romain par rapport à l'Évangile. Deux considérations suffiront à nous en convaincre :

En premier lieu la morale de la *Confession négative* n'est pas aussi complète que celle du Décalogue. Les devoirs envers Dieu sont presque passés sous silence. On n'y trouve rien d'analogue au premier précepte du Décalogue : *Je suis le Seigneur, ton Dieu ; tu n'adoreras pas de dieux étrangers*. Sans doute, il y règne une grande préoccupation des intérêts des dieux et du temple ; mais ce ne sont que des intérêts d'ordre matériel, ayant pour objet les offrandes que l'on doit faire aux dieux. Le culte intérieur de l'adoration, les intérêts spirituels à l'égard de la divinité en sont absents. — Nul mot non plus des devoirs à l'égard des parents. On y chercherait en vain le : *Tu honoreras ton père et ta mère*. La *Confession négative* contient une belle déontologie, mais une déontologie incomplète.

En second lieu, pour la partie qui se rapproche du Décalogue, il n'y a pas sujet à étonnement. Il ne faut pas, en effet, se laisser tromper par ce mirage extérieur, et oublier la nature et la portée de ces maximes. Au fond, ce morceau ne contient que la morale naturelle ; il n'y a rien qui dépasse les devoirs que la nature elle-même nous impose. Or, au point de vue de la morale naturelle, tous les peuples se ressemblent et se rencontrent ; elle est aussi universelle que l'humanité. La Bible elle-même, dans la partie naturelle de sa morale, ne contient que ce qu'on peut trouver et l'on trouve ailleurs A des degrés différents. On s'est parfois imaginé un peu trop facilement que tout, absolument tout, devait être *nouveau* et *inédit* dans la Bible. Erreur dangereuse. L'Esprit-Saint, l'Inspirateur divin, tout en apportant à l'humanité des vérités nouvelles, a promulgué tout un ensemble d'autres vérités, qui étaient déjà inscrites dans le cœur l'homme, et qui sont précisément l'objet de la loi naturelle, expression de la loi éternelle. Ces vérités, nous devons forcément les trouver plus ou moins ailleurs, partout où le cœur de l'homme a conservé ses tendances primitives et naturelles, et n'a pas

¹ La *Confession négative* forme le chapitre CXXV du *Livre des Morts*. Cette confession est très ancienne, mais on ignore le lieu où elle fut composée. Ce qu'on peut affirmer c'est qu'elle est l'œuvre des prêtres d'Osiris.

effacé ou obscurci l'empreinte sublime que le Créateur y a gravée. Mettons-nous donc en garde contre ces jugements absolus, quand il s'agit de vérités morales. Autant il est dangereux de dire que la Bible n'a rien de commun avec les morales des autres peuples, autant il serait ridicule de soutenir qu'on ne trouve rien dans la Bible qui ne soit déjà contenu dans les morales des autres peuples. Ces conclusions extrêmes sont toujours fausses parce qu'elles ne tiennent pas compte de la réalité des faits.

CONCLUSION.

L'Égyptologie peut rendre sans contredit les Plus grands services aux études bibliques. Ceux qui s'occupent d'apologétique biblique, besoin qui se fait de plus en plus sentir, doivent avoir constamment l'esprit éveillé et attentif, être pour ainsi dire toujours en vedette et tirer parti de toutes les découvertes faites dans ce domaine pour la défense de la cause qu'ils ont embrassée. La plupart du temps on trouvera dans l'Égyptologie des armes précieuses pour une sérieuse et prudente défense. La Bible n'a rien à redouter des études égyptologiques ; bien plus, elle peut en espérer beaucoup de profit. Contre les espérances de ceux qui voudraient faire des Livres saints un recueil de légendes écloses on ne sait où ni comment, les textes égyptiens viendront attester assez souvent la réalité d'un grand nombre de faits racontés dans l'Écriture. Ce sera là un premier service. — D'autre part il faut se mettre en garde contre un engouement irréfléchi et excessif. On ne doit pas s'attendre à trouver toute la Bible dans les monuments égyptiens. N'ayons pas l'ingéniosité de croire qu'il ne restera plus aucune difficulté, et que l'apologétique biblique n'aura plus qu'à marcher dans une voie triomphale sans rencontrer aucun obstacle devant elle. Ce sera là un deuxième service que nous rendra l'Égyptologie. Elle nous fera sentir combien le recueil biblique est compliqué, qu'il embrasse des éléments très nombreux et très disparates et que dès lors ce ne sera pas trop de la mise en œuvre de toutes nos connaissances positives pour construire l'édifice de la science biblique. — Enfin, l'Égyptologie rendra à la Bible un troisième service. Elle prouvera que le recueil sacré contient un élément transcendant et divin, irréductible à toutes les données de l'esprit humain. Tout en confirmant un certain nombre de faits purement naturels, l'Égyptologie viendra tomber impuissante devant la religion mosaïque et affirmer par son silence que cette religion ne vient pas des hommes, mais de Dieu seul.

TOME II. — LA BIBLE ET L'ASSYRIOLOGIE

INTRODUCTION.

CHAPITRE I. - LE RÉCIT DE LA CRÉATION.

CHAPITRE II. - LE PARADIS TERRESTRE.

CHAPITRE III. - L'ARBRE DE VIE.

CHAPITRE IV. - LES CHÉRUBINS.

CHAPITRE V. - LE GLAIVE FLAMBOYANT.

CHAPITRE VI. - LE DÉLUGE.

CHAPITRE VII. - LES EXPLOITS DE NEMROD.

CHAPITRE VIII. - LA TOUR DE BABEL.

CHAPITRE IX. - ABRAHAM.

CHAPITRE X. - LE SERPENT D'AIRAIN.

CHAPITRE XI. - LES NOMS PROPRES.

CHAPITRE XII. - L'HISTOIRE.

CHAPITRE XIII. - LA GÉOGRAPHIE.

CHAPITRE XIV. - LE DOGME ET LA MORALE.

CONCLUSION.

INTRODUCTION.

L'Assyriologie n'a pas moins d'importance pour la Bible que l'Égyptologie. On peut même dire que les textes cunéiformes ont parlé plus clairement et surtout sur une plus vaste échelle que les textes égyptiens en faveur des récits et des faits bibliques. Tout un monde inconnu est sorti du déchiffrement des inscriptions assyro-babyloniennes, et de ce monde péniblement reconstitué bien des fragments se trouvaient déjà dans nos saints Livres. L'Assyriologie est venue nous réapprendre en réalité bien des choses que nous connaissions depuis longtemps par le témoignage de la sainte Écriture. C'est là à coup sûr un hommage rendu à l'autorité de la Bible, devant lequel devra s'incliner tout esprit non prévenu, tout esprit qui n'est guidé que par le souci de la vérité. L'accord de la Bible et de l'Assyriologie aura été un des grands faits du siècle qui vient de finir, où l'on a tant travaillé à discréditer la parole de Dieu. —Après avoir interrogé l'Égyptologie et recueilli aussi soigneusement que possible sa déposition, il nous reste à nous adresser à sa sœur l'Assyriologie, et à lui demander tout ce qu'elle est en état de nous donner sur le terrain biblique.

Les inscriptions assyro-babyloniennes sont dites *cunéiformes*, à cause de la forme des signes dont elles se composent. Tous les signes de cette écriture ont, en effet, la forme d'un coin en fer (en latin *cuneus*), dont se servent les paysans pour fendre le bois. Le stylet triangulaire prend diverses positions : tantôt il est vertical, tantôt horizontal, tantôt oblique, tantôt enfin tordu en forme de crochet, par suite de la fusion de deux signes en un seul. Outre ces diverses dispositions du signe simple, il y a aussi les répétitions des signes, ce qui donne de nouvelles combinaisons. Pour bien comprendre l'emploi du stylet, il est nécessaire de se rappeler la manière d'écrire des Assyriens et des Chaldéens. Ils dessinaient les signes en appliquant le stylet sur la brique molle, puis ils faisaient sécher cette brique au feu ou au soleil, et les inscriptions y restaient gravées. Les bibliothèques assyriennes ne sont autre chose que des amas ou des piles de briques couvertes d'inscriptions. C'est ainsi que s'était formée, pour citer un exemple, la bibliothèque d'Assurbanipal, découverte dans ce siècle à Khorsabad, et qui nous a livré tant de précieux trésors littéraires.

Le déchiffrement des inscriptions cunéiformes a été une tâche aussi laborieuse, plus laborieuse même que le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. Nous ne pouvons signaler que les principales étapes de cette exploration à travers le champ de l'Assyriologie. Après les faibles tentatives de C. Niebuhr (1765), Tychsen (1798), Münter (1800), le premier sillon, vraiment sérieux, fut tracé par G. Fred. Grotefend. Ce savant hanovrien déchiffra les vieux cunéiformes persans, qui occupaient la première colonne des inscriptions achéménides : le 14 septembre 1802, il fixa les noms de Darius, Xerxès, Hystapes, dans les deux premières inscriptions achéménides. En 1836, Eugène Burnouf, en France, et Christian Lassen, en Allemagne, complétèrent par leurs recherches l'alphabet élémentaire de Grotefend. L'anglais Henry Rawlinson, officier dans l'armée persane, copia (1835-1837) et déchiffra (1846) l'inscription de Behistoun. L'ancien alphabet persan fut fixé à 40 signes. Hincks, Oppert et Spiegel achevèrent tout ce qui avait trait aux inscriptions achéménides en rectifiant dans les détails les travaux de Rawlinson.

Le déchiffrement des cunéiformes persans n'était qu'un acheminement à celui des inscriptions babyloniennes, assyriennes et mèdes. Les inscriptions trilingues de Persépolis et de Behistoun furent pour le déchiffrement des cunéiformes

assyro-babyloniens ce que la stèle de Rosette avait été pour le déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens. En 1846, Botta, consul de France à Mossoul, découvrit Ninive, et en 1849-1851, Layard exécuta des fouilles à Koyoundjik et à Nimroud. Ces deux événements furent le point de départ d'un nouveau mouvement. On mit au jour une masse considérable de documents et de tablettes que Rawlinson, Hincks et Fox Talbot, en Angleterre, de Saulcy et Oppert, en France, déchiffrèrent avec certitude. Depuis lors on n'a fait que progresser dans l'étude des cunéiformes. Qu'il me suffise de mentionner les principaux travailleurs, qui ont contribué soit au déchiffrement des textes, soit à la formation de la grammaire : en France : Fr. Lenormant, Menant, et, plus près de nous, Amiaud, Pognon, Heuzey, de Sarzec ; en Angleterre : Georges Smith, Sayce, Pinches ; en Allemagne : Fred. Delitzsch, Schrader, et Paul Haupt ; en Italie : Teloni. A l'heure actuelle on continue toujours d'avancer, et l'on précise de plus en plus des traductions antérieures, ou l'on traduit des inscriptions inédites. C'est un travail de patience dont les résultats ne peuvent qu'être profitables à la science.

CHAPITRE PREMIER. — Le récit de la création.

Nos lecteurs connaissent trop bien le récit biblique de la création, contenu dans le premier chapitre de la Genèse, pour qu'il soit nécessaire de le rapporter ici. Le récit chaldéen de la création a de très fortes analogies avec celui de la Bible. Ce récit chaldéen fut découvert par l'anglais Georges Smith dans les débris de la bibliothèque d'Assurbanipal. Malheureusement, il est mutilé et incomplet. Ce qui est certain, c'est qu'il recouvrait au moins sept tablettes. Actuellement, on possède le début de la première tablette ; quelques mots de la deuxième ; quelques lignes de la troisième ; la quatrième en entier ; le commencement de la cinquième ; un fragment d'une autre tablette qui est ou la sixième ou la septième. On a encore un morceau plus étendu, d'une version différente, qui contiendrait, pense-t-on, le dogme de la création tel qu'il était professé dans le sanctuaire de Kouta. Évidemment, nous ne pouvons pas rapporter ici tout ce long récit ; nous, nous contenterons d'en transcrire les fragments qui ont d'évidentes analogies avec le récit biblique. Le commencement est tout à fait solennel :

Lorsqu'il n'y avait rien en haut qui s'appelât ciel,
Rien en bas qui eût le nom de terre,
L'Abîme primordial, qui les engendra,
Et la bruyante Tiamat [= la mer] qui les enfanta tout entiers,
Mêlaient leurs eaux en un,
Roseaux qui ne s'unissaient pas,
Jonchaies qui ne fructifiaient pas.

Dans les débris de la troisième tablette nous voyons l'océan [Tiamat] à l'œuvre :

... Elle [Tiamat] a enfanté des dragons,
Leurs dents aiguës ne lâchent pas.
Elle a rempli leur corps de venin au lieu do sang,
Elle a revêtu de terreur les monstres furieux...
.....
Elle a mis en avant un serpent, un dragon, Lahamu.

La tâche la plus importante incombe au dieu Marduk. La quatrième tablette nous le montre organisant le ciel :

Il créa l'univers [?], il fit des chefs-d'œuvre :
Il la [Tiamat] fendit en deux, comme un poisson qu'on sèche ;
Et prenant une moitié, il en forma le dôme des cieux ;
Il mit un verrou, installa un réservoir,
Prescrivait de ne pas laisser sortir ses eaux ;
Il attacha les cieux au bord de l'univers,
Et il leur fit faire face à l'abîme, demeure d'Ea ;
Le Seigneur mesura la circonférence des eaux,
Il installa un grand dôme, de même étendue, le firmament.
Sur ce dôme, le firmament, dont il fit le ciel,
Il fit habiter en leur lieu Anu, Bel et Ea.

Le récit se continue sur les autres tablettes :

Il bâtit les demeures des grands dieux ;
Il rangea les étoiles, leurs images, en constellations.
Il régla l'année, il traça les signes ;
Il établit douze mois, à chacun desquels il attribua trois étoiles.
Après qu'il eut marqué par des signes les jours de l'année,
Il fonda la demeure de Nibiru, pour déterminer leurs limites.

.....
.....
Il fit briller Nannar et le chargea de gouverner la nuit ;
Il voulut marquer par l'astre de la nuit la succession des jours :
Tous les mois, sans exception, instruits par le disque ;
Au commencement du mois, tu apparaîtras le soir ;
Par les cornes tu annonceras [les signes] du ciel ;
Au septième jour, le disque devra être à moitié rempli ;
Au quatorzième, tu seras en opposition...

.....
.....

Les lignes suivantes, tout à fait fragmentaires, sont le commencement d'une tablette, peut-être la septième :

Lorsque les dieux réunis créèrent...
Ils firent les...
Ils produisirent les êtres vivants...
Les troupeaux des champs, les bêtes des champs, les reptiles ;
...aux êtres vivants...
...la vermine des lieux habités...
...les reptiles, toutes les créatures...

La conclusion du poème est un hymne à Marduk, à qui est attribuée la création de l'homme. Nous lisons en effet dans cet hymne :

Qui [Marduk] a créé les hommes pour leur faire du bien ;
Miséricordieux, à qui il appartient de donner la vie ;
Que sa parole demeure et ne disparaisse jamais
De la bouche des hommes que ses mains ont créés.

Ce récit, disions-nous, a de nombreuses ressemblances avec le récit biblique. Il est bon pourtant d'en indiquer aussi les différences, afin de montrer d'une manière palpable la divine supériorité des Livres saints. 1° L'idée de création, *ex nihilo*, si simple et si claire dans la Bible, est absente du récit chaldéen ; on voit que le chaos [Tiamat] est une matière préexistante dont les dieux forment le

monde ; 2° les dieux eux-mêmes sont créés ; leur création est explicitement affirmée sur la première tablette, où nous lisons : **Les dieux furent produits** ; 3° enfin le récit chaldéen est nettement polythéiste, et probablement panthéiste, tandis que la narration biblique atteste l'unité d'un Dieu absolument transcendant et supérieur à tout l'univers créé.

CHAPITRE II. — Le Paradis terrestre.

Dieu, après avoir créé l'homme, nous dit la Bible, le plaça dans un jardin de délices, *Genèse*, II, 8. Ce fut le séjour de l'état d'innocence et de justice originelle. A-t-on trouvé dans les textes cunéiformes quelques indications relatives à ce paradis terrestre ? On est obligé de reconnaître qu'on n'a trouvé jusqu'ici dans les monuments assyro-babyloniens aucune mention claire et explicite du paradis terrestre. Néanmoins il est légitime de conclure que les Chaldéens ont eu une certaine idée de ce jardin de délices. Les textes nous parlent d'une **Ile bienheureuse** ; il est difficile de ne pas rapprocher cette Ile bienheureuse du paradis biblique, et de ne pas supposer que la conception chaldéenne et la conception hébraïque découlent d'un même noyau traditionnel. L'Ile bienheureuse des Chaldéens nous est représentée à peu près sous les mêmes couleurs que le séjour de nos premiers parents. C'est dans cette Ile que l'on trouve le bonheur, la joie et le contentement. L'existence de cette Ile est attestée dans le poème du héros Gilgamès. Frappé par la déesse Ishtar, couvert de lèpre et devenu un sujet d'horreur pour tout le monde, voulant d'autre part échapper à une mort certaine, Gilgamès entreprend un très long voyage, entrecoupé de toute espèce de péripéties, dans le but d'échapper aux maux dont il est affligé. Après de nombreuses épreuves, il finit enfin par arriver en face de Pile bienheureuse, sur la rive de laquelle se tient Shamashnapishtim. Celui-ci fait subir à Gilgamès une longue préparation dont la cérémonie principale fut de manger le brouet. A la suite de cette préparation, le héros Gilgamès aborde au rivage de l'Ile bienheureuse pour s'y purifier et pour y être guéri de sa lèpre.

CHAPITRE III. — L'Arbre de vie.

Dieu avait placé au milieu du paradis terrestre l'arbre de vie, l'arbre de la science du bien et du mal, *Genèse*, II, 9. Les textes cunéiformes ne nous ont fourni aucun renseignement décisif sur l'arbre de vie, mais des indications assez claires ne nous font pas défaut. Certains assyriologues avaient cru reconnaître l'arbre de vie dans un arbre sacré qu'on voit assez souvent représenté sur les monuments babyloniens au milieu de deux personnages. Mais cette représentation n'a pas convaincu tout le monde, et son interprétation est très incertaine. Quelques savants seraient portés à voir dans cette représentation la scène de la cueillette des spathes du palmier sacré. D'autres, et en plus grand nombre, pensent qu'il s'agit uniquement de la scène de fado-ration du palmier. On sait, en effet, aujourd'hui, que le palmier était un arbre sacré chez les Chaldéens, et qu'il suffisait presque à tous les besoins de la vie. Aussi lui avait-on voué une espèce de culte et l'entretenait-on avec le plus grand soin. Les dieux eux-mêmes avaient enseigné aux mortels la manière de féconder le palmier. Les deux personnages, qui sont de chaque côté de l'arbre, seraient donc dans l'attitude d'adoration devant le symbole sacré.

Mais nous avons d'autres indications plus concluantes. Deux surtout méritent d'être signalées. La première se trouve dans la légende d'Adapa. Dans cette légende, il est question du [pain de vie et de l'eau de vie](#) que le dieu du ciel, Anu, offre à Adapa pour le rendre immortel. On n'ignore pas que l'arbre de vie du paradis terrestre conférait pour ainsi dire l'immortalité ; on sait aussi que c'est pour avoir mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, malgré la défense de Dieu, que nos premiers parents furent condamnés à la mort. — L'autre information nous vient du poème de Gilgamès, dont nous avons déjà parlé. Pour échapper à la mort, ou même pour se soustraire simplement aux douleurs et aux souffrances de la vie présente, il fallait aller chercher l'arbre de vie aux extrémités du monde, dans l'Ile bienheureuse. C'est pour aller chercher cet arbre de vie que Gilgamès entreprend courageusement sa longue et dangereuse pérégrination. Ce qu'il y a de plus curieux et en même temps de plus frappant, c'est que Gilgamès, après avoir traversé les ténèbres des monts de Mâshou, se trouve en face d'un bois merveilleux. Un arbre attire ses regards : [Dès qu'il le voit, nous dit le texte, il y court. Les fruits sont autant de pierres précieuses, les branches sont splendides à regarder, car les rameaux sont chargés de lapis et les fruits sont d'une apparence superbe.](#) Ces paroles rappellent tout naturellement ce qui est dit de l'arbre de vie du paradis terrestre, Genèse, III, 6.

CHAPITRE IV. — Les Chérubins.

I. — LES CHÉRUBINS DU PARADIS TERRESTRE.

Lorsque Dieu eut chassé du paradis terrestre nos premiers parents à cause de leur transgression, il [plaça devant le Paradis des Chérubins pour garder le chemin qui menait à l'arbre de vie](#), Genèse, III, 24. Son but était donc d'empêcher l'accès à l'arbre de vie. On s'est demandé bien souvent ce qu'étaient ces êtres mystérieux, appelés *Chérubins* ? Beaucoup d'assyriologues modernes ont soutenu que les Chérubins du Paradis terrestre étaient des taureaux ailés semblables à ceux qui étaient placés à l'entrée des temples et des palais assyriens. Pour établir cette identification, on s'est appuyé sur certaines analogies : d'abord l'*identité de nom* ; les taureaux ailés des portes des palais assyriens sont appelés *Kirubi*, qui est le nom sémitique *keroubim* de nos Chérubins ; ensuite l'analogie de fonctions ; nous venons de voir que les Chérubins du Paradis terrestre remplissaient un rôle protecteur : ils défendaient l'entrée du Paradis ; il en est de même des taureaux ailés assyriens ; ils n'étaient pas, en effet, de simples sujets de décoration, comme on avait été porté à le croire ; on supposait qu'un être surnaturel résidait dans leur corps et exerçait les fonctions de gardien et de protecteur. Ces taureaux étaient pour les Assyriens des *shedu*, c'est-à-dire des génies surnaturels vivant sous une enveloppe matérielle, mais exerçant l'office de gardiens puissants. — Nos apologistes sont en général opposés à cette thèse ; ils pensent qu'il n'est pas certain qu'on connût en Assyrie les *Kirubi* à l'époque où fut composé le récit de la Genèse ; de plus la tradition biblique serait antérieure et préférable aux traditions assyro-chaldéennes. S'il y eut donc une influence quelconque, elle serait du côté de la Genèse ; la tradition biblique aurait influencé les traditions assyro-chaldéennes. Dans ce cas la double analogie s'expliquerait facilement ; les Assyriens auraient appelé *Kirubi* leurs taureaux ailés, appelés *Alapi* dans leur langue, en souvenir

des Chérubins du Paradis terrestre. — Pour trancher d'une manière définitive cette question, il faudrait que nous fussions fixés sur la chronologie touchant ces deux points : l'époque de la composition de la *Genèse*, et l'époque de l'apparition des taureaux ailés en Assyrie. Dans l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible de déterminer exactement cette double date. Car si Moïse est ancien, la civilisation chaldéenne l'est encore plus.

II. - LES CHÉRUBINS DE L'ARCHE D'ALLIANCE.

La Bible nous parle de ces Chérubins, dont le Seigneur lui-même donna la description à Moïse et indiqua la raison d'être, *Exode*, XXV, 18-22 ; XXXVII, 7-9. Un certain nombre d'auteurs ont aussi assimilé les Chérubins de l'arche d'alliance ainsi que ceux du temple de Salomon aux *Kirubi* des Assyriens. Mais ici la chose ne présente aucune probabilité. On a de la peine à comprendre, au simple point de vue du danger idolâtrique, que Moïse ait fait placer des images de taureaux ailés sur l'arche d'alliance et dans le tabernacle immédiatement après l'adoration du veau d'or. De plus, comme l'a fait remarquer Fr. Lenormant¹, la description de ces Chérubins, telle qu'elle est dans l'Exode, ne peut en aucune façon s'appliquer à des *Kiroubi* assyriens, en forme de taureaux, dont les ailes étendues, d'après la direction qu'on leur donne toujours, et dont elles s'implantent dans leur corps, n'auraient été en mesure de couvrir le propitiatoire, bu couvercle de l'arche, qu'à condition qu'on les eût placés se tournant le dos, ce qui est contraire aux données de la Bible. Enfin nous avons déjà dit, dans un autre Opuſcule, que l'arche fut construite sur le modèle d'un naos égyptien. C'est donc en Égypte qu'il faut chercher l'origine de ces chérubins. Or, certaines barques sacrées de l'ancienne Égypte sont surmontées de deux figures à forme humaine, qui répondent parfaitement aux Chérubins de l'arche d'alliance². Les Chérubins de l'arche étaient donc, d'après toutes les vraisemblances, un emprunt fait à l'Égypte.

III. — LES CHÉRUBINS D'ÉZÉCHIEL.

Le prophète Ézéchiél décrit ainsi les animaux qu'il vit sur les bords du fleuve Chobar : Au centre, apparaissaient quatre animaux. Voici leur aspect : ils avaient une ressemblance humaine. A chacun quatre formes, et à chacun quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau ; ils étaient étincelants comme l'airain poli. Il y avait des mains d'hommes sous leurs ailes sur leurs quatre côtés. Leurs ailes se rattachaient l'une à l'autre. Ils ne revenaient pas sur eux-mêmes dans leur marche et chacun s'avancait devant soi. Voici quelle était la ressemblance de leur forme : une forme d'homme et une forme de lion à tous les quatre à gauche, et une forme d'aigle à tous les quatre. Voilà leurs formes. Des ailes s'étendaient par-dessus ; elles se joignaient deux à deux, et deux d'entre elles recouvraient le corps. Chacun marchait devant soi ; là où l'esprit les poussait, ils allaient sans se retourner dans leur marche. L'aspect des animaux était celui de charbons de feu brûlant comme des flambeaux. Ce feu courait entre ces animaux ; il brillait et de ce feu jaillissait l'éclair. Et les animaux allaient et venaient, semblables à la foudre ; *Ézéchiél*, I, 5-14. Pour les Chérubins d'Ézéchiél, il n'y a aucun doute. En

¹ *Les Origines de l'histoire*, t. I, p. 125-126.

² On peut voir le dessin d'une de ces barques dans le *Dictionnaire de la Bible* de M. Vigouroux, t. I, col. 915, reproduite d'après Lepsius, *Denkmäler*.

décrivant ces étranges animaux, le prophète avait sous les yeux les taureaux de Ninive. Tous les auteurs sont d'accord sur ce sujet. Dès lors, il est inutile d'insister davantage.

CHAPITRE V. — Le glaive flamboyant.

La *Genèse* nous apprend aussi, III, 24, que Dieu plaça également à l'entrée du Paradis terrestre un glaive flamboyant. C'est la traduction ordinaire et usuelle. Observons pourtant que le texte hébreu serait mieux traduit par **glaive enflammé** ou mieux encore par **flamme du glaive tournoyant**. On n'a pas non plus trouvé dans les monuments assyriens de mention précise de ce glaive, mais l'assyriologie a grandement contribué à en préciser soit la *nature*, soit la *position*. — *La nature d'abord*. On possède plusieurs cylindres assyro-babyloniens, sur lesquels sont représentés les crochets ou les zigzags de la foudre. Cette représentation prend différentes formes : tantôt elle est à deux lignes brisées, se ramifiant sur une ligne centrale ; quelquefois les deux lignes sont ondulées ; parfois enfin le symbole présente trois ou même six branches. On est certain de la signification du symbole ; il représente invariablement la foudre. On le trouve en effet dans la main d'Immer-Ramman, qui est justement le dieu du tonnerre, ou sur le taureau consacré à ce dieu¹. De plus ce symbole remplissait assez souvent le même rôle que le glaive flamboyant du Paradis terrestre. Cela nous le savons par une inscription de Theglathphalasar Ier, qui régna 1100 avant Jésus-Christ. Ce monarque raconte, dans la grande inscription trouvée à Kalah-Shergat, qu'il a pris et détruit dans le pays de *Qoumanou* une ville appelée *Khounousa* : **Je fis, dit-il, un foudre de cuivre, j'écrivis dessus le butin que j'avais fait par le secours d'Ashour, mon Dieu, ainsi que la défense d'occuper cette cité et d'en rebâtir les murs. Je construisis en cet endroit une maison de briques, et j'y mis ce foudre de cuivre. Cet éclair en cuivre sur lequel est gravée la défense de reconstruire les murs de la ville saccagée sous peine de commettre un sacrilège envers les dieux, ne rappelle-t-il pas involontairement le glaive tournoyant du Paradis terrestre ? On pourrait peut-être aussi penser à l'éclair que plaça devant lui le dieu Marduk. Avant d'aller combattre Tiamat, Marduk fit ses préparatifs :**

Il fit un arc et le choisit pour arme,
Il se chargea d'un javelot et le prit en guise de trait.
Et le dieu éleva l'arme ; il la mit dans sa main droite ;
Il suspendit à son côté l'arc et le carquois,
Il mit devant lui l'éclair,
Il couvrit tout son corps d'une flamme ardente ; etc.

Dans les représentations figurées, Marduk tient aussi à la main une arme à six pointes, trois en haut et trois en bas ; la poignée est au milieu. Cette arme est la foudre même. Ce symbole fait également penser au glaive tournoyant. — Après la nature du glaive symbolique, *sa position*. Comment était-il placé ? Il est certain qu'il n'était pas tenu, de quelque façon que ce soit, par les Chérubins ; car, premièrement le texte ne le dit pas, et secondement le glaive est unique, tandis que les Chérubins sont au moins deux. L'assyriologie nous servira encore

¹ On peut voir pour les diverses représentations de ce symbole, Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. I, p. 287, 5e édit., Paris, 1889.

à éclaircir, à préciser le récit biblique. Sur une intaille du Louvre, l'éclair, dont il a été question plus haut, est représenté fixé sur un petit socle. Dès lors, en s'aidant de ces symboles assyro-babyloniens, il est légitime et naturel de conclure que le glaive flamboyant était placé sur un petit socle devant l'entrée du paradis terrestre. Quant aux Chérubins, ils devaient être placés de chaque côté de cette même entrée. De la sorte l'entrée aurait été barrée par le glaive flamboyant et gardée de chaque côté par les Chérubins.

CHAPITRE VI. — Le Déluge.

Il faut envisager le déluge sous différents aspects. C'est ici que la concordance entre la Bible et l'assyriologie apparaît on ne peut plus frappante :

1° *La cause du Déluge*. — La Bible nous enseigne que les péchés des hommes furent la cause du déluge. Nous lisons au chapitre VI de la *Genèse*, v. 5 : Dieu vit que la malice des hommes avait augmenté sur la terre et que toutes les pensées du cœur étaient tournées vers le mal ; v. 11 : La terre était corrompue devant Dieu, et remplie d'iniquités ; v. 12 : Dieu vit que la terre était corrompue et que toute chair avait corrompu sa voie sur la terre ; v. 13 : Dieu dit à Noé : La terre est remplie d'iniquités et je détruirai les hommes de dessus la terre. — Le début du récit chaldéen n'indique pas la cause pour laquelle les dieux se décidèrent à faire le déluge¹. A la fin du déluge, Ea reproche au dieu Bel d'avoir détruit indifféremment les coupables et les innocents : Toi, dit-il, le plus sage parmi les dieux, ô batailleur, comment n'as-tu pas été sage et as-tu fait le déluge ? Le pécheur, rends-le responsable de son péché, le criminel rends-le responsable de son crime, mais sois calme, et ne retranche pas tout, sois patient et ne noie pas tout. On peut inférer de ce passage que la méchanceté des hommes avait provoqué la colère des dieux, et dégager ainsi une idée analogue à celle de la Bible. Mais il serait téméraire d'affirmer que le récit chaldéen assigne au déluge une cause morale.

2° *Le fait du Déluge*. — Le récit chaldéen du déluge est très long. Malheureusement il est mutilé. Nous ne pouvons pas transcrire tous les fragments découverts et publiés jusqu'ici ; nous nous bornerons à rapporter les passages qui sont absolument semblables aux passages correspondants de la narration biblique. Les dieux, indignés de la méchanceté des hommes, résolvent de détruire le genre humain. A cette époque Shamashnapishtim régnait dans la ville de Shourippak, la ville du vaisseau². Ea décide de le sauver du naufrage général. Mais, d'autre part, il n'ose pas révéler directement à un mortel le secret des dieux Anu, Bel, Ninib, Innougi qui ont résolu de détruire l'humanité. Il lui parle donc de la manière suivante, en s'adressant directement à une maison de roseaux :

Homme de Shourippak, quitte ta maison, bâtis un navire, sauve ce que tu peux de vie.

¹ Le récit chaldéen du déluge couvre la onzième tablette du poème de Gilgamés.

² Shamashnapishtim est le Noé du déluge chaldéen. Ce nom a été lu surtout de deux manières : Shamashnapishtim et Sitnapishtini. Les deux lectures sont identiques à l'exception du préfixe. A *napishtim*, la première préfixe *Shamash*, qui signifie le *Soleil*, le *Dieu Soleil*, et l'autre *Sit*. Quant à la signification, on a proposé principalement celle de *Soleil de vie*, et celle de *sauvé*.

Ils veulent détruire la semence de vie ; mais toi conserve la vie,
Et [fais entrer] la semence de vie de toute sorte dans l'intérieur du
vaisseau.

Puis Ea lui indique les dimensions du navire ; le texte étant mutilé, les chiffres manquent. Après une réflexion de Shamashnapishtim, et une réponse mutilée du dieu, celui-ci continue : *Apporte au milieu du vaisseau ton grain, tous tes biens, tes serviteurs, tes servantes, tes parents. Le bétail, les bêtes sauvages, autant que j'en voudrai conserver, je te les enverrai.*

Dans les lignes suivantes, qui sont à la fois mutilées et obscures, est racontée la construction du navire ; on y voit que Shamashnapishtim verse du bitume à l'intérieur et à l'extérieur du navire, pour en fermer les fissures. Le vaisseau est achevé. Shamashnapishtim entre dedans, et ferme la porte. Aussitôt le déluge commence. Ici est décrit un furieux ouragan : le tonnerre gronde, les vents se déchaînent avec furie, la terre est ébranlée, l'inondation des eaux atteint jusqu'au ciel. Cet ouragan dura six jours et six nuits. Le septième jour le calme se fait, et le vaisseau se dirige vers le pays de Nizir, où il s'arrête encore six jours. Le récit continue :

A l'approche du septième jour,
Je pris une colombe et la lâchai.
La colombe alla et retourna,
Elle ne trouva pas de place où se poser et elle revint.
Je pris une hirondelle et la lâchai.
L'hirondelle alla et retourna,
Elle ne trouva pas de place où se poser et elle revint.
Je pris un corbeau et le lâchai,
Le corbeau alla et vit la charogne sur l'eau.
Il mangea, se posa, erra au loin et ne revint pas.

Ajoutons qu'une intaille chaldéenne représente Shamashnapishtim enfermé dans le vaisseau¹.

3° L'arrêt de l'arche. — Nous savons par la Bible, *Genèse*, VIII, 4, que l'arche s'arrêta sur les monts d'Ararat. D'après le récit chaldéen, le vaisseau de Shamashnapishtim s'arrêta sur le mont du pays de Nizir².

4° *Le sacrifice après le déluge*. — Immédiatement après sa sortie de l'arche, Noé éleva un autel et offrit un sacrifice à Dieu, *Genèse*, VIII, 20. Le Noé chaldéen Shamashnapishtim fit de même :

Je fis [tout] sortir alors vers les quatre vents. J'offris un sacrifice,
J'élevai un autel sur le sommet de la montagne.
Sept par sept je disposai des vases d'un séah
Et en dessous je répandis des roseaux, du bois de pin et des épices.

5° *Le sacrifice est agréé*. — Dieu agréa le sacrifice de Noé et promit de ne plus détruire le genre humain, *Genèse*, VIII, 21. La même chose est affirmée dans le récit chaldéen :

Les dieux sentirent l'odeur ; les dieux sentirent une bonne odeur.

¹ Voir Maspero, *Histoire ancienne*, t. I, p. 569.

² On n'a pas pu encore identifier le pays de Nizir. Sayce pense qu'il correspond à peu près au Kurdistan actuel.

Les dieux se rassemblèrent comme des mouches sur le sacrifice.

6° *Faveurs accordées à l'homme après le déluge.* — La *Genèse*, au chapitre IX, nous déclare que Dieu accorda à l'homme son amitié ; v. 11 : *J'établirai mon pacte avec vous, et la terre ne sera plus submergée par le déluge* ; v. 12 : *J'établirai un signe du pacte qui existe entre moi et vous* ; v. 13 : *Je placerai mon arc-en-ciel dans les nues, et il sera le signe du pacte qui existe entre nous.* — Nous trouvons des promesses analogues dans le récit chaldéen :

Là-dessus la grande déesse [Ishtar] à son approche
Éclaire l'arc-en-ciel qu'Ami a créé...

Les promesses faites à Shamashnapishtim sont aussi bien consolantes. Le dieu Bel bénit Shamashnapishtim et sa femme et il leur dit : *Auparavant Shamashnapishtim était homme ; désormais que Shamashnapishtim et sa femme soient vénérés comme nous les dieux, et que Shamashnapishtim habite au loin, à l'embouchure des mers.*

S'il existe de fortes analogies, le récit biblique n'en est pas moins supérieur au chaldéen : 1° L'idée morale y &amine d'une manière prépondérante ; Dieu ne trouve qu'un juste sur la terre, Noé, et s'engage à le sauver, *Genèse*, VI, 8 ; VII, 1 ; 2° dans le récit biblique, Dieu domine absolument la création ; c'est toujours le Dieu transcendant ; dans le récit chaldéen, les dieux eux-mêmes sont saisis de terreur à la vue du déluge et cherchent à se sauver ; 3° le récit chaldéen nous montre les dieux s'assemblant comme des mouches autour du sacrificateur ; 4° dans le récit chaldéen, le sage Ea dit à Bel qu'il n'a pas réfléchi en faisant le déluge. — Tout cela dénote chez les dieux chaldéens peu de dignité avec pas mal d'étourderie.

CHAPITRE VII. — Les exploits de Nemrod.

Le chapitre X de la *Genèse*, versets 8 et suivants, nous entretient assez longuement des exploits de Nemrod. C'était un puissant chasseur devant l'Éternel. *Le commencement de sa domination fut Babel, Erech, Accad et Calneh, au pays de Shinar.* La plupart des assyriologues s'accordent aujourd'hui à reconnaître Nemrod dans le héros chaldéen Gilgamès. Presque tous les traits des deux personnages se ressemblent d'une manière étonnante. Gilgamès était roi d'Ourouk ; il était doué d'une force extraordinaire ; ses exploits fabuleux restèrent gravés dans l'imagination des Chaldéens ; son histoire tout entière se résume dans ses luttes contre la déesse Ishtar. Toutes les représentations nous le montrent dans les attitudes propres à un terrible lutteur et, pourquoi ne dirions-nous pas le mot, à un puissant chasseur. Tantôt il étouffe un lion avec son bras ; tantôt il lutte à la fois contre un taureau et Eabani ; d'autres fois il lutte contre les monstres ; d'autres fois enfin il est aux prises avec un lion furieux qu'il soulève. — Le nom lui-même, pour certains assyriologues, renferme les éléments de Nemrod. Le nom de Gilgamès, employé actuellement, se compose en effet de trois signes. Quelques assyriologues ont proposé tour à tour les lectures : *Namroûdou, Anamaroutou, Noumarad, Namrasît.* Dans toutes ces lectures, c'est le nom Nemrod qui apparaît. La lecture Gilgamès est de l'assyriologue anglais Pinches. — Quant à l'identification de Nemrod et de Gilgamès, elle est tellement indiscutable pour certains savants, que

l'assyriologue Paul Haupt a intitulé sa publication des fragments du poème de Gilgamès : *L'épopée babylonienne de Nemrod*¹.

CHAPITRE VIII. — La tour de Babel.

Le récit de la construction de la tour de Babel, est contenu dans le chapitre xi de la Genèse. On connaît assez cet épisode. Il est inutile que nous le racontions ici. On n'a encore rien trouvé dans les textes cunéiformes touchant la tour de Babel. L'anglais Georges Smith croyait avoir découvert le récit cunéiforme de la tour de Babel ; malheureusement le texte est trop obscur pour qu'on puisse y attacher une sérieuse importance. Il est vrai que Bérose, dans ses fragments, XVII, XVIII, nous a conservé la légende chaldéenne relative à la tour de Babel : « On raconte, dit-il, que les premiers hommes, enflés de leur force et de leur grandeur, méprisèrent les dieux et, se crurent supérieurs à eux : ils élevèrent donc une tour très haute, à l'endroit où est maintenant Babylone. Déjà elle approchait du Ciel, quand les vents, ô accourus au secours des dieux, renversèrent la construction sur les ouvriers : les ruines en sont appelées Babel. Jusqu'alors les hommes n'avaient eu qu'une seule langue : mais les dieux les forcèrent à parler désormais des idiomes différents ». — Si les textes sont muets, les monuments peuvent peut-être nous fournir quelques renseignements. On voit à Borsippa, qui est la seconde Babylone, les restes d'un énorme édifice, appelé aujourd'hui *Birs Nimrod*, la tour de Nimrod, ou Tell de Borsippa. Le Birs actuellement est dans un état de ruines, mais ces ruines sont réellement imposantes. On aperçoit d'abord un monticule, escarpé d'un côté et un peu incliné de l'autre, ce qui permet l'accès de la tour. Au sommet de ce monticule se dresse une espèce de pyramide ou de colonne qui a, paraît-il, 46 mètres de hauteur. Le tout est en briques. Les Chaldéens identifiaient la tour de Babel avec la tour de Borsippa qui, au témoignage du roi Naboukoudourossor, était inachevée de temps immémorial. D'après certaines représentations il est permis de supposer qu'elle avait la forme d'une *ziggurat* chaldéenne, ou plus exactement *zikurat*, comme on dit aujourd'hui, qui signifie haut, élevé. On appelait ainsi les temples chaldéens. La *zikurat* se composait le plus souvent de plusieurs terrasses en retraite l'une sur l'autre, ce qui lui fit donner par les Grecs, qui avaient visité Babylone, le nom de *tour à étages*. Sur la dernière terrasse se trouvait un naos contenant le dieu, auquel l'édifice était consacré. Très souvent la *zikurat* avait sept étages consacrés aux divinités des sept planètes, et qui étaient peints chacun selon la couleur de son dieu : le premier était peint en blanc, le second en noir, le troisième en pourpre, le quatrième en bleu, le cinquième en rouge vermillon, le sixième était argenté, le septième doré.

CHAPITRE IX. — Abraham.

Sur le père des croyants l'assyriologie nous a donné trois indications très précises : sa patrie, sa victoire sur le roi Chodorlahomor, et son nom. — Sa patrie d'abord. La *Genèse* déclare, XI, 31, qu'Abraham quitta son pays, Ur des Chaldéens, pour se rendre dans le pays de Chanaan. *Ur* des Chaldéens signifie

¹ Jastrow, *Religion of Babylonia and Assyria*, p. 471, 515, conteste pourtant l'identification de Nemrod et de Gilgamès.

proprement la ville des Chaldéens. On a été bien longtemps sans pouvoir identifier cette ville, berceau du grand patriarche. Dans l'incertitude on avait émis plusieurs hypothèses. La tradition des Églises syriaques place Ur à Orfa ; d'autres auteurs ont voulu la reconnaître dans Our de Mésopotamie, placée par Ammien Marcellin entre Nisibe et le Tigre. Dans notre siècle, l'anglais Henri Rawlinson a eu le mérite d'identifier cette ville : il découvrit dans les textes cunéiformes une ville du nom d'Ourou ; dès lors le doute n'était plus possible ; on tenait le lieu d'origine d'Abraham ; Ourou c'est le Mougheir actuel, nom qui signifie *bitumé* à cause du bitume qu'on emploie dans les constructions. — La victoire d'Abraham sur Chodorlahomor est racontée au chapitre XIV de la *Genèse*, v. 13-17. Cet épisode a été violemment attaqué par la critique rationaliste ; tous ses efforts tendaient à établir le caractère légendaire de ce récit afin d'effacer Abraham de l'histoire et d'en faire tout au plus un éponyme. Or de récentes découvertes ont donné raison à la *Genèse* contre les prétentions des rationalistes : le P. Scheil a découvert, il y a trois ou quatre ans, sur une plaquette, le nom du roi Chodorlahomor, en assyrien *Kudur-la-ukh-gamar*. Dans une correspondance entre Hammourabi, roi de Babylone au XXIII^e siècle avant Jésus-Christ, et Sinnidinnam, roi de Larsa, son vassal, il est fait mention d'un don de statues divines fait par le suzerain pour récompenser Sinnidinnam de *sa vaillance au jour de la défaite de Kudur-la-ukh-gamar*. — Enfin le nom d'Abraham lui-même a été retrouvé sous la forme *Abouramou* dans les contrats du vieil empire chaldéen¹.

CHAPITRE X. — Le serpent d'airain.

On lit dans les Nombres, XXI, 8-9, que Dieu ordonna à Moïse de faire un serpent d'airain pour guérir ceux qui avaient été mordus par les serpents. Le deuxième *Livre des Rois*, XVIII, 4, nous apprend que le pieux roi Ézéchias supprima les hauts lieux et détruisit le serpent d'airain, que Moïse avait fait faire, parce que jusqu'à ce jour les enfants d'Israël lui offraient de l'encens ; ce serpent s'appelait *Nehoushian*. — L'assyriologie pourra nous aider à mieux comprendre le serpent d'airain. Remarquons d'abord que dans le *Livre des Nombres*, ce serpent porte un nom tout particulier : il s'appelle *saraph* ; de plus il devait être placé sur une perche, comme celles qui servent aux enseignes militaires ; c'est la traduction exacte de l'hébreu *al-ness*. On a trouvé en Chaldée des symboles de ce genre. Sur certains anciens cylindres babyloniens, on voit deux serpents enroulés autour d'une longue perche, dont l'extrémité est passée dans une boule ; à une certaine hauteur les deux serpents se séparent, se détachent de la perche et gonflent leur gorge comme l'uræus des tableaux égyptiens. La figure de ce symbole paraît répondre exactement au symbole biblique. En outre les inscriptions cunéiformes mentionnent deux *Gal-Edin*, dont l'un est appelé *birdou* et l'autre *sharrapou*. Ces expressions désignent, d'après le fameux assyriologue Jensen, les Gémeaux. On sait que les Gémeaux étaient deux manifestations du dieu Nergal. Ce *sharrapou* avait un caractère magique et talismanique, puisqu'il apparaît dans les formules d'incantation. Dès lors nous avons toutes les raisons

¹ Observons cependant que l'assyriologue anglais King n'admet pas la lecture du P. Scheil. — En tout cas, tous reconnaissent que *Kudur-lagamar* est un nom élamite et que vers l'époque abrahamique il a existé un vaste empire élamite s'étendant jusqu'à la Méditerranée. Si Abraham n'était qu'un mythe, ces coïncidences seraient inexplicables.

de croire que ce symbole babylonien est l'équivalent du serpent d'airain ; toutes les coïncidences nous y convient ; il y a identité de nature : tous les deux sont des serpents ; il y a identité de nom : le serpent d'airain s'appelle *saraph*, le symbole babylonien *sharrapou* ; il y a identité de position : tous les deux sont placés sur une perche. N'y a-t-il qu'une simple coïncidence ou un emprunt réel ? Même dans ce dernier cas, il n'y aurait rien de nature à déprécier le culte d'Israël.

CHAPITRE XI. — Les noms propres.

La plupart des noms propres assyriens contenus dans la Bible ont été retrouvés dans les textes cunéiformes. Nous nous contentons de citer les principaux.

1° *Noms de rois.* — *Theglathphalasar*. Ce nom en assyrien se lit de la manière suivante : TUKULTIPAL-ISHAR-RA, IV *Livre des Rois*, XV, 29 ; XVI, 7. Il signifie très probablement : *Le secours, la confiance du fils de Sarra* [peut-être du roi] ou *le fils de Sarra est un secours*. — Ce roi prend aussi dans la Bible le nom de *Pul*, en assyrien PU-LU, qui signifie probablement *fils*. — *Salmanasar* ; en assyrien ce nom est SHULMANU-ASHARID, IV *Livre des Rois*, XVII, 3, et signifie : *Shalman est propice*. — *Sargon*, en assyrien : SHAR-KAN, *Isaïe*, XX, 1, qui signifie : [Dieu] *établit le roi*. — *Sennachérib*, en assyrien : SIN-AKI-IRBI, IV *Livre des Rois*, XVIII, 13 ; II *Chroniques*, XXXII ; *Isaïe*, XXXVII, 37 ; il signifie : *Sin [le dieu Lune] multiplie les frères*. — *Assarhaddon*, en assyrien : ASHUR-AK-IDDINNU, IV *Livre des Rois*, XIX, 37 ; *Isaïe*, XXXVII, 38 ; il signifie : *Assur [le dieu] donne un frère*. — *Asenaphar*, peut-être l'assyrien ASHUR-BANI-PAL, I *Esdras*, IV, 10, qui signifie : *Assura formé un fils*. — *Bérodach-Baladan*, en assyrien : MARDUK-PAL-IDDIN, IV *Livre des Rois*, XX, 12 ; *Isaïe*, XXXIX, 1 ; il signifie : *Marduk [le dieu] donne un fils*. — *Baltasar*, en assyrien : BELSHAR-UTSUR, *Daniel*, V, 1, qui signifie : *Bel [le dieu] protège le roi*. — *Nabouchodonosor*, en assyrien : NABU-KUDURRIUTSUUR, IV *Livre des Rois*, XXIV, 1 ; II *Chroniques*, XXXVI, 6 ; *Ézéchiel*, XXVI, 7 ; XXIX, 19 ; *Daniel*, I, 1, signifie : *Nébo [le dieu] protège les bornes, les limites [du pays]*. — *Évil-Méradach*, en assyrien : AMELU-MARDUK, IV *Livre des Rois*, XXV, 27 ; *Jérémie*, LII, 31, signifie : *l'homme de Marduk*. — *Neregel-Sereser*, en assyrien : NIRGAL-SHARUTUSUR, *Jérémie*, XXXIX, 3, signifie : *Nirgal [le dieu] protège le roi*. — On a retrouvé aussi dans les textes les noms de certains rois d'Israël, tels que Azariah, Phacée, Achaz, Ézéchias et Manassé.

2° *Noms de villes et de contrées.* — *Ur*, la patrie d'Abraham, *Ourouk* dans les textes cunéiformes, devient *Erech* dans la Bible, *Genèse*, X, 10 ; c'est aujourd'hui *Warka* ; — *Achad*, *Genèse*, X, 10 ; — *Sippara* ; c'est la *Sepharvaïm* de la Bible, IV *Livre des Rois*, XVII, 24, 31 ; dans la Bible le nom est au duel : il y avait en effet deux *Sippara* : *Sippara de Shamas*, et *Sippara d'Anounît*. Hormuzd-Rassam en a retrouvé les ruines dans les deux monticules d'Abou-Habba et Deir ; — *Babylone*, *Babel*, en assyrien : *Bab-Ilou*, qui signifie : *la porte de Dieu* ; — *Hadrach*, *Zacharie*, IX, 1 ; — Jérusalem est mentionnée dans les inscriptions de Sennachérib relatives au siège de cette ville, sous le roi Ézéchias, et sur les tablettes d'El-Amarna ; la forme assyrienne est : *Urushalim* ; — les Juifs, *Ya-udu*, sont mentionnés dans les textes de Sennachérib, Assarhaddon et Assurbanipal. Une fois, dans les inscriptions d'Assarhaddon, ils sont mentionnés avec leur roi Manassé. Ce roi, lisons-nous, fit venir en sa présence *Minasie shar ir Ioudi*, Manassé, roi de la ville de Juda.

CHAPITRE XII. — L'histoire.

I. — EMPIRE D'ASSYRIE.

1° *Salmanasar II* (860-825 av. J.-C.). — Les Livres historiques de la Bible ne font aucune mention des expéditions de Salmanasar II. Cependant le prophète Osée, V, 13 ; X, 6 ; XII, 1 ; XIV, 4, s'élève contre la dynastie de Jéhu qui avait commencé sous Salmanasar

Éphraïm a vu sa langueur
Et Juda sa plaie ;
Éphraïm est allé vers Assur
Il a envoyé au roi ennemi.
Il ne vous guérira point,
Il ne pansera point votre plaie...
Éphraïm se repaît de vent,
Il poursuit un souffle...
Il a fait alliance avec Assur...
Assur ne nous sauvera pas...
[Le peuple] sera transporté à Assur
En tribut au roi ennemi.

Comme on le voit le prophète s'élève donc contre ces rois d'Israël qui, pour se défendre contre les Syriens, invoquèrent le secours des rois assyriens et se déclarèrent leurs tributaires. Cette politique fut suivie principalement par Jéhu. Les Annales de Salmanasar nous ont fourni des éclaircissements sur ces événements. Elles nous apprennent que le monarque assyrien fit la guerre à Hazaël, roi de Damas¹, et reçut le tribut de Jéhu. Voici comment l'inscription des taureaux raconte cette campagne :

1. Dans ma dix-huitième année, pour la seizième fois, l'Euphrate
2. je traversai. Hazaël de Syrie
3. sur la force de ses soldats
4. se confia, et ses soldats
5. en foule il rassembla.
6. De Saniru, un pic des montagnes
7. qui sont vis-à-vis du Liban, sa forteresse
8. il fit. Contre lui je combattis,
9. sa défaite j'accomplis, 16.000
10. hommes de son armée, avec les armes
11. je détruisis ; 1.121 de ses chariots,
12. 470 de ses cavaliers avec ses bagages
13. je lui pris. Pour sauver
14. sa vie, il s'enfuit. Je le poursuivis.
15. Dans Damas, sa ville royale, je l'assiégeai,
16. ses plantations, je coupai. Vers les montagnes
17. du Hauran j'allai, des villes
18. sans nombre je renversai, je détruisis,
19. j'y mis le feu, leurs prisonniers

¹ IV *Livre des Rois*, VIII, 7-15.

- 20. sans nombre j'emmenai ;
- 21. Vers les montagnes da Bahlirahsi,
- 22. qui touchent à la mer, j'allai. Une image de ma majesté
- 23. au milieu je fis. En ces jours
- 24. le tribut de Tyr
- 25. et de Sidon, de Jéhu (*Yahua*)
- 26. fils d'Amri, je reçus¹.

La scène du tribut payé par les rois vaincus a été représentée sur l'Obélisque noir. D'un côté Salmanasar debout, accompagné de deux personnages de sa cour, dont l'un tient derrière lui le parasol d'honneur ; de l'autre côté on voit défiler les messagers. Le chef de l'ambassade se prosterne devant le monarque et baise la terre, tandis que les autres membres défilent tour à tour les vases en main, les coffres de métaux sur l'épaule ou sur la tête². La légende placée au-dessus du tableau fait mention de Jéhu :

[Ma]-da-tu sha Ya-u-a aplu Hu-um-ri-t.
Tribut qui [de] Jéhu fils d'Amri.

N'est-ce pas là la réalisation des paroles du prophète : Ils sont montés vers Assur,... Éphraïm a fait des présents à ses amis³ ?

2° *Theglathphalasar II* (745-727 av. J.-C.). — Les renseignements que nous trouvons dans la Bible sur ce roi sont les suivants : Aux jours de Phacée, roi d'Israël, Theglathphalasar, roi d'Assyrie, vint et prit Aion et Abel, Beth-Marcha, et Janoë, et Cadès, et Azor, et Galaad, et la Galilée, et toute la terre de Nephthali, et il les [les habitants] transporta parmi les Assyriens⁴. On sait aujourd'hui que ce roi est le même que Phul ; or un peu plus haut, le texte sacré dit : Phul, roi d'Assyrie, vint dans le pays, et Manahem donna à Phul mille talents d'argent pour qu'il lui prêtât secours et affermit son règne. Et Manahem leva cet argent dans Israël, sur tous les puissants et les riches, cinquante sicles d'argent par personne, pour les donner au roi des Assyriens. Et le roi des Assyriens retourna et ne demeura pas dans le pays⁵. Enfin nous apprenons que ce roi eut des rapports avec Achaz, roi de Juda⁶. — Les inscriptions ont pleinement confirmé ces indications bibliques. Theglathphalasar préleva un tribut sur Manahem, roi de Samarie. Dans un long fragment de ses Annales nous lisons entre autre choses :

... au peuple d'Assyrie je les [les captifs] joignis et l'exécution du service comme aux Assyriens
je leur imposai. Le tribut de Kustapi de Kumuka, de Rasin de Syrie, de *Manahem de Samarie*,
d'Hiram de Tyr, de Sibiltibaal de Gebal, d'Urikki de Kui, de Pisisir de Carchamis, d'Eniel
de Hamath, de Pannamu, de Samhala, de Tarhulara de Gaugama,
de Sulumal de Milid, de Dadil, etc.

¹ Vigoureux, *La Bible et les découvertes modernes*, 5e édit., t. IV. p. 71.

² On peut voir cette représentation dans Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, t. III, p. 86, 87.

³ *Osée*, VIII, 9.

⁴ *IV Livre des Rois*, XV, 29.

⁵ *IV Livre des Rois*, XV, 19-20.

⁶ *IV Livre des Rois*, XVI, 7-10.

Il préleva aussi un tribut sur Phacée et Osée, rois de Juda. Nous lisons, en effet, dans un fragment mutilé de la Liste des Éponymes :

... les grands... Je reçus le tribut. La terre de Bit Hu-um-ri [= Israël], la lointaine... ses habitants les plus distingués.
avec leur fortune je transportai en Assyrie. Phacée, leur roi, je fis mourir. J'établis A-u-si-é (Osée)
sur eux. Je reçus d'eux, comme tribut, dix talents d'or, mille talents d'argent avec leurs...
je les portai en Assyrie, qui Samsieh, reine d'Arabie...

Enfin Theglathphalasar reçut le tribut d'Achaz, comme le raconte la Bible. Une inscription coutil nt la liste des vassaux, qui allèrent offrir leurs tributs à Theglathphalasar, après la chute de Damas ; au nombre de ces vassaux figure Achaz :

57. [Tribut] de Kustapi de Kumuka, Urik de Rui, Sibitlibaal de Gebal, Pisiris de Carchamis,
58. Eniel de Kamath, Pannamu de Samballa, Tarhulara de Gaugama, Sulumal de Milid, Dadil de Kaska,
59. Vassurmi de Tubal, Ushit de Tana, Urballa de Tuhana, Tuhammi d'Istunda, Urimini de Husina,
60. Mattaubaal d'Arvad, Salipu de Bit-Ammon, Salamanu de Moab,
61. Mitinti d'Ascalon, *Ya-ka-ha-si*¹ *Ya-hu-da-ai* [Achaz de Juda], Kemoshmelel d'Édom, Muz...
62. Hannon de Gaza, or, argent, plomb, fer, antimoine, étoffes de leurs pays, lapis-lazuli (?),
63.... produits de la terre et de la mer, pris des pays choisis pour mon royaume, chevaux et ânes habitués au joug...

3° *Sargon* (722-705 av. J.-C.). — Ce roi est mentionné dans *Isaïe*, XX, 1 : L'année où Thartan, envoyé par Sargon, roi des Assyriens, vint à Azot, l'assiégea et la prit²... D'après ce passage on voit que Sargon s'empara de la ville d'Azot. Or, cet événement a été retrouvé dans les textes cunéiformes. Voici ce que nous lisons dans les Annales de Sargon :

1. En ma neuvième année, au pays qui est au bord
2. de la grande mer [= la Méditerranée], en Philistie et
3. à Ashdod [= Azot], j'allai.
4. Azuri, roi d'Ashdod, pour ne pas apporter le tribut
5. avait endurci son cœur, et aux rots autour de lui
6. ennemis de l'Assyrie, il envoya [des messagers] et fit du mal
7. Sur le peuple qui était autour de lui, je brisai sa domination
8. et j'emportai...
9. Depuis ce temps...
10. Ahimite, fils de...
11. son frère, à sa place, sur son royaume
12. j'élevai et je l'établis [roi]
13. Des taxes et des tributs [payables] à l'Assyrie,

¹ *Ya*, abréviation de *Jahveh*, est ici prosthétique d'un nom propre, quoique plus gourent il se mette à la fin.

² *Thartan* n'est pas un nom propre, mais un nom commun qui signifie général, chef militaire ; en assyrien ce mot se lit *tourtarou*.

14. comme aux rois ses voisins,
15. je lui imposai. Mais ses sujets
16. mauvais, pour ne pas apporter les taxes et les tributs
17. endurcirent leur cœur et...
18. ils se révoltèrent contre leur roi,
19. et pour le bien qu'il avait fait
20. ils le chassèrent et...
21. Yavan, qui n'était pas héritier du trône,
22. dans le royaume au-dessus d'eux ils placèrent. Sur le trône
23. de leur mettre, ils le firent asseoir
24. et ils préparèrent leurs villes
25. pour taire la guerre...
26. le domaine...
27. contre la prise ils se fortifièrent
28. *san*... ils firent face...
29. et autour de lui ils creusèrent un fossé,
30. de vingt coudées de profondeur ils le firent
31. et ils amenèrent les eaux des sources devant la ville.
32. Les peuples de la Philistie, de Juda, d'Édom
33. et de Moab, habitant à côté de la mer, apportant des tributs
34. et des présents à Assur, mon Seigneur,
35. parlèrent de trahison. Le peuple et ses méchants chefs,
36. pour me combattre, au Pharaon,
37. roi d'Égypte, prince qui ne pouvait pas les sauver,
38. apportèrent des présents et ils recherchèrent
39. son alliance. Moi, Sargon, le noble prince,
40. révéraient le serment d'Assur et de Mérodach, gardant
41. l'honneur d'Assur, les fleuves du Tigre et de l'Euphrate,
42. au moment de la plus haute crue, aux soldats de ma garde
43. entièrement je fis passer. Et lui, Yavan,
44. leur roi, qui sur sa propre force
45. se confiait et ne se soumettait pas à notre pouvoir,
46. de la marche de mon expédition au pays des Hatti entendit
parler, et
47. la majesté d'Assur, mon Seigneur, l'accable et
48. aux frontières de l'Égypte, aux rives du fleuve,
49. à la limite de Meroé..... sous les eaux
50..... il prit part
51..... un peu éloigné
52..... il s'enfuit
53. et son lieu de refuge ne fut pas vu. Les villes d'Azot
54. de Gimzo des Azotéens
55. j'assiégeai et je pris. Ses dieux, sa femme, ses fils et ses
filles,
56. ses meubles, ses biens et les trésors de son palais avec le
peuple du pays,
57. comme un butin je comptai, et ces villes une seconde fois
58. je bâtis. Le peuple qui avait été conquis par nos mains

59. du milieu des contrées du soleil levant, au milieu d'eux je les plaçai, et [eux] je les plaçai au milieu du peuple d'Assyrie et ils firent ma volonté¹.

4° *Sennachérib* (705-681 av. J.-C.). — Les Livres saints nous parlent d'une expédition de ce roi contre Ézéchias roi de Juda : La quatorzième année du roi Ézéchias, lisons-nous, Sennachérib, roi des Assyriens, monta vers toutes les villes fortifiées de Juda, et les prit. Alors Ézéchias, roi de Juda, envoya des messagers au roi des Assyriens, à Lachis, et lui dit : J'ai péché, retire-toi de moi, et je supporterai tout ce que tu m'imposeras. Le roi des Assyriens fit donc payer à Ézéchias, roi de Juda, trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Et Ézéchias donna tout l'argent qui fut trouvé dans la maison du Seigneur, et dans les trésors du roi. En ce temps-là, Ézéchias brisa les portes du temple du Seigneur, et les lames d'or qu'il avait fixées lui-même, et les donna au roi des Assyriens². — Les textes cunéiformes nous ont conservé le récit de cette campagne et du siège de Jérusalem. A diverses reprises Sennachérib est revenu sur cette expédition. Voici le récit que nous en fait le Cylindre de Taylor :

COLONNE II, à partir de la ligne 34.

34. Dans ma troisième campagne, je marchai contre la terre de Hatti.
35. Luli, roi de Sidon, la terreur de ma majesté
36. l'épouvanta, en un lieu éloigné
37. au milieu de la mer il s'enfuit ; son pays à ma domination je soumis.
38. La grande Sidon, la petite Sidon,
39. Bitzitti, Sariatav, Makalliba,
40. Hosah, Aksib, Acco,
41. ses villes fortes, ses places murées, ses magasins
42. de vivres, les lieux où étaient ses troupes, la terreur des armes
43. d'Assur, mon Seigneur, les avait abattus. Ils se soumirent
44. à moi. Tubai sur le trône royal
45. je plaçai au-dessus d'eux et un tribut comme redevance envers ma majesté,
46. annuel, perpétuel, je leur imposai.
47. Manahem de Samsimuruna,
48. Tubai de Sidon,
49. Abdilit d'Arvad,
50. Urumelek de Gubal,
51. Mitinti d'Azdod
52. Puduil de Bit-Ammon
53. Kamosnadab de Moab
54. Malikram d'Édom,
55. tous les rois d'Aharri, tous [les rois] des bords [de la Méditerranée],
56. tous leurs riches présents et des choses précieuses,
57. en ma présence ils apportèrent et ils me baisèrent les pieds.

¹ Vigouroux, *La Bible et les découvertes modernes*, t. IV, p. 176. 177, 178.

² IV *Livre des Rois*, XVIII, 13-16. Lire pour plus de détails la suite de ce chapitre. Voir aussi II *Livre des Chroniques*, XXXII ; *l'Ecclésiastique*, XLVIII, 19-20 ; *Isaïe*, XXXVI.

58. Et Zidka, roi d'Ascalon,
 59. ne s'était pas courbé sous mon joug ; les dieux de la maison
 de son père, lui-même,
 60. sa femme, ses fils, ses filles, ses frères, la famille de la
 maison de son père,
 61. j'enlevai et je les envoyai en Assyrie.
 62. Sarludari, fis de Rukibti, leur ancien roi,
 63. sur le peuple d'Ascalon, j'établis et un tribut,
 64. comme signe de dépendance à l'égard de ma majesté, je lui
 imposai et il me rendit obéissance.
 65. En poursuivant ma campagne, je marchai contre Beth-Dagon,
 66. Joppé, Benêbarak, Hazor,
 67. les villes de Zidka, qui m'avaient refusé obéissance,
 68. je les pris et en emmenai les habitants prisonniers.
 69. Les chefs supérieurs, les grands et le peuple d'Amgarunna,
 70. qui Padi, leur roi, tenant la foi et l'hommage
 71. de l'Assyrie, avaient enchaîné dans les fers, et à *Ha-za-qi-ya-*
hu,
 72. *Ya-hu-da-ai* [= Ézéchias de Juda], l'avaient livré,
 lequel l'avait enfermé [en prison],
 73. leur cœur fut saisi d'épouvante..,

COLONNE III, à partir de la ligne 7.

7. Padi,
 8. leur roi, du milieu de *Ur-sa-li-im-mu* [= Jérusalem]
 9. je fis sortir et sur son trône
 10. je le fis asseoir et un tribut comme [signe de ma] souveraineté
 11. je lui imposai. Et Ézéchias
 12. de Juda, qui ne s'était pas soumis à moi,
 13. quarante-six de ses places fortes, des bourgades et petites
 localités
 14. de son royaume, sans nombre
 15. avec *des pat-bu-us...* [= engins de guerre inconnus]
 16. l'attaque... avec des machines de siège je livrai l'assaut
 17. et je les pris. 200.150 hommes et femmes, grands et petits,
 18. des chevaux, des mulets, des ânes, des chameaux, des bœufs
 19. et des brebis sans nombre j'emportai
 20. et comme butin je comptai. Lui-même, comme un oiseau
 dans sa cage, dans Jérusalem,
 21. sa capitale, fut enfermée, etc.

 29. Et lui, *Ézéchias*
 30. une puissante crainte de ma souveraineté le saisit,
 31. les Urbi [= Arabes ?] et ses soldats, et les gens
 32. que pour la défense de Jérusalem, sa capitale,
 33. il avait pris. Il me paya un tribut,
 34. trente talents d'or, huit cents talents d'argent, des métaux,
 des rubis, des... [énumération de différents objets envoyés
 comme présents].
 40. Pour le paiement du tribut

41. et pour faire sa soumission, il m'envoya ses ambassadeurs¹.

5° *Assarhaddon* (681-668 av. J.-C.). — Nous savons par la Bible que ce roi succéda à Sennachérib, tué par ses fils Adramelech et Sarasar dans le temple de Nesroch², qu'il avait transporté les ennemis de Juda en Samarie³. Ce sont encore les textes cunéiformes qui nous ont apporté la lumière sur ce sujet. Le *Cylindre d'Assarhaddon*, qui est malheureusement brisé, nous apprend que ce monarque reçut le tribut et l'hommage de 22 rois au nombre desquels figure Manassé de Juda :

12. J'appelai les rois de Katti et de [la partie de] mon empire au delà de la mer ;
13. Baal, roi de Tyr ; *Mi-na-st-i shar ir Ya-hu-di*, [= Manassé, roi de la ville de Juda] ;
14. Kadumuh, roi d'Édom, Mussuri, roi de Mo [ab] ;
15. Zillibil, roi de Gaza ; Mtinti, roi d'Ascalon ;
16. Ituzu, roi d'Amgarunna, Milkiasaph, roi de Gubal ;
17. Matanbaal, roi d'Arvad ; Abibal, roi de Samsimupuna ;
18. Buduil, roi de Bit-Ammon , Ahimelek, roi d'Azot ;
19. Ce sont là douze rois des côtes de la mer. Ikistu, roi d'Idalie ;
20. Pitaguru, roi de Citium ; Kinyras, roi de Salamine ;
21. Ituander, roi de Paphos ; Insu, roi de Sole ;
22. Damasu, roi de Kurii ; Rummisu, roi de Tamissus ;
23. Damusi, roi d'Amathonte ;
24. Unasagus, roi de Lidini ; Buhli, roi d'Aphrodisium ;
25. Ce sont là dix rois de la terre de Yatnan, au milieu de la mer
26. En tout vingt-deux rois de la terre de Katti sur les côtes de la mer et au milieu de la mer ;
27. je les mandai tous.

6° *Assurbanipal* (668-626 av. J.-C.) — Ce monarque fit surtout deux grandes expéditions auxquelles se trouva mêlé Manassé, roi de Juda, dont nous venons de parler. La première fut dirigée contre Ourd-Amon, roi d'Égypte. Au cours de cette campagne, Assurbanipal prit et saccagea Thèbes, *Nô-Amon* du texte hébreu, et *Nîh* des textes cunéiformes, s'empara de beaucoup de trésors, et força les 22 rois déjà tributaires de son père Assarhaddon à *baiser ses pieds*, c'est-à-dire à se reconnaître ses vassaux ; parmi eux est mentionné en seconde ligne *Minsie, shar mat Iaudi, Manassé, roi de Juda*. — Le prophète Nahum fait allusion à cette campagne (III, 7-10). Le *Cylindre A*, colonne I, à partir de la ligne 69, résume en peu de mots ces événements :

69. Vers l'Égypte et l'Éthiopie je dirigeai ma marche.
70. Dans le cours de mon expédition, 22 rois
71. des bords de la [mer et du milieu de la mer], tous

¹ Les mêmes faits sont mentionnés aussi plus brièvement sur l'inscription de Constantinople, et avec quelques variantes sur l'inscription des taureaux. (Voir Vigoureux, ouvrage cité, t. IV, p. 206 et suiv.) — Le souvenir de l'extermination de l'armée de Sennachérib par l'ange de Iahveh, s'était conservé, sous une forme altérée, dans un conte populaire de l'ancienne Égypte. A la prière du grand prêtre Séthon, le dieu Phtah de Memphis avait envoyé, pendant la nuit, dans le camp des Assyriens, une légion de rats des champs, qui avaient rongé les cordes de leurs arcs.

² IV *Livre des Rois*, XIX, 37 ; *Isaïe*, XXXVII, 38.

³ I *Livre d'Esdras*, IV, 2.

72. tributaires, dépendants de moi,
73. en ma présence [vinrent et baisèrent mes pieds].

Un autre *Cylindre*, C, nous fait connaître le nom de ces 22 rois :

1. Dans le cours de mon expédition,
2. Baal, roi de Tyr,
3. Manassé, roi de Juda,
4. Kausgabri, roi d'Édom,
5. Mussuri, roi de Moab,
6. Zilbel, roi de Gaza,
7. Mitinti, roi d'Ascalon.
8. Ikasamsu, roi d'Accai on,
9. Milkiasab, roi de Gebal,
10. Jakinlu, roi d'Arvad,
11. Abibaal, roi de Satnsimuruna,
12. Aminaclab, roi de Bet-Ammon,
13. Akimelek, roi d'Asdod,
14. Ikistura, roi d'Idalium,
15. Pilagura, roi de Kitros,
16. Kisû, roi de Salamine,
17. Ituander, roi de Paphos,
18. Irisu, roi de Sole,
19. Damasu, roi de Curium,
20. Rummisu, roi de Tamissus,
21. Damusi, roi d'Amathonte,
22. Unasagus, roi de Lidini,
23. Puzuz, roi d'Aphrodisium,
24. en tout, 22 rois.

L'autre campagne d'Assurbanipal eut lieu à peu près vers l'an 647. Le monarque assyrien avait confié la vice-royauté de Babylone à son frère *Saminughès*, en assyrien *Shamash-shum-ukin*. Celui-ci voulut se rendre indépendant ; il suscita contre son frère un soulèvement général, auquel prirent part *mat Aram* [= la Syrie], *mat Akari* [= la Judée], *mat tihamti* [= la Phénicie]. Assurbanipal marcha contre ces révoltés, les défit et les transporta captifs à Babylone. La Bible fait allusion à cet événement¹. Manassé n'est pas désigné par son nom dans les inscriptions cunéiformes, pas plus que les autres chefs ; mais on ne peut pas douter qu'il n'ait été parmi les captifs, car les paroles d'Assurbanipal : *je les [ces peuples] soumis, leur imposai le joug du dieu Assur, avec des gouverneurs et des préfets établis par mes mains*, confirment très bien le passage du II Livre des Chroniques.

II. — EMPIRE DE BABYLONE.

Les textes babyloniens ne nous ont pas fourni une aussi abondante moisson de renseignements relatifs aux récits bibliques que les textes assyriens. Ils n'ont pas non plus la même précision. A l'heure actuelle nous possédons trois documents babyloniens de la plus haute importance : 1° Les *Canons éponymes*, découverts par Henry Rawlinson en 1862 ; 2° L'*Histoire synchronique* d'Assyrie et de Babylone, publiée par le même savant, laquelle relate les péripéties des deux

¹ II Livre des Chroniques, XXXIII, 11-13.

empires depuis 1500 jusqu'à 820 avant Jésus-Christ ; 3° Une *Chronique babylonienne*, publiée en 1887, dans laquelle sont racontés les événements arrivés en Babylonie et en Assyrie depuis 750 jusqu'à 650 avant Jésus-Christ, Les documents babyloniens nous ont apporté une indication historique absolument précise ; ils nous disent que Mérodach-Baladan fut [roi de Babylone](#). Le texte biblique se trouve ainsi confirmé : « En ce temps-là Bérodech-Baladan, fils de Baladan, roi des Babyloniens, envoya des lettres et des présents à Ézéchiass, car il avait appris qu'Ézéchiass était malade¹.

III. — ROIS SYRIENS.

1° *Benadad II*. — Plusieurs rois ont porté ce nom dont les variantes sont *Benadad* ou *Benader*, *Adadezer* ou *Adarezer*. Seul Benadad II rentre dans notre cadre. Ce roi fut contemporain d'Achab, d'Ochozias et de Joram, rois d'Israël (917-885 avant J.-C.). Il fut vaincu deux fois par Achab : une fois sous les murs de Samarie, avec 32 dynastes syriens, ses vassaux ; une autre fois à Aphec où il fut fait prisonnier. Sous Joram il assiégea de nouveau Samarie, mais il ne réussit pas à s'en emparer à cause d'une terreur nocturne qui dissipa son armée. Il mourut quelque temps après à Damas, étouffé par un de ses officiers, Hazaël qui lui succéda². Son nom a été retrouvé dans l'inscription de Salmanasar II, dite *Inscription du Monolithe de Kourki*, sous la forme de *Raman-idri* ou *Dad-idri*. Les mêmes inscriptions mentionnent aussi une fois, comme allié de *Dad-idri* contre les Assyriens, à la bataille de Qarqar (854), *Ahabbu Siralai*. *Ahabbus [du pays de] Siral*, qu'on identifie avec Achab d'Israël. Cette bataille de Qarqar fut longue et sanglante. Adadidri avait sous ses ordres : 1.200 chars, 1.200 cavaliers, 20.000 piétons de Damas, 700 chars, 700 cavaliers, 10.000 piétons d'Hamath, 2.000 chars et 10.000 piétons d'Akhab, 500 Qouéens, 1.000 montagnards du Taurus, 10 chars et 10.000 piétons d'Irkanata, 200 Aradiens, 200 Ousanatéens, 30 chars et 10.000 piétons de Shianou, 1.000 chameaux de Gindibou l'Arabe, et 1.000 Ammonites. Il paraît que la bataille demeura indécise. Toutefois Salmanasar s'attribua la victoire. Le nombre des morts ennemis varie suivant les inscriptions : 20.500 dans l'*Obélisque*, lignes 65-66 ; 25.000 dans le *Taureau* n° 1, ligne 18, et 14.000 dans le *Monolithe*, lignes 97-98.

2° *Hazaël*. — Hazaël fut mêlé à la campagne de Salmanasar II de l'an 842. Le roi de Syrie, fortement retranché sur le Sanir avec ses troupes, attendit de pied ferme le monarque assyrien. Ce fut la bataille la plus sanglante que les Assyriens eussent livrée jusqu'alors. Hazaël fut défait et vaincu ; il perdit 16.000 fantassins, 470 cavaliers, 1.121 chars. Le souvenir de cette victoire s'est conservé sur l'*Obélisque de Nimroud* :

97. Dans ma dix-huitième année, je traversai l'Euphrate pour la seizième fois. Hazaël

98. de Syrie vint pour me combattre, 1.121 de ses chariots, 470 de ses cavaliers avec

99. ses bagages, je lui pris.

La Bible ne nous parle pas, il est vrai, des démêlés de Salmanasar avec Hazaël. Cependant elle nous met sur le chemin de certaines inductions assez légitimes.

¹ IV *Livre des Rois*, XX, 12. Il y a une faute dans le texte. Le vrai nom n'est pas *Bérodech*-Baladan, mais *Mérodach*-Baladan, comme on le lit dans *Isaïe*, XXXIX, I, et les inscriptions cunéiformes.

² III *Livre des Rois*, XX, 1-31 ; IV *Livre des Rois*, VI, 21 ; VII, 6-7 ; VIII, 7-15.

Elle nous apprend en effet qu'Hazaël fut l'ennemi irréconciliable d'Israël, et lui causa une foule de maux et de calamités : En ce temps-là, Hazaël battit partout les Israélites, depuis le Jourdain jusqu'aux parties les plus orientales ; le pays de Galaad, de Gad, de Ruben, de Manassé, depuis Aroër, sur l'Arnon, jusqu'à Galaad et Basan¹. De ces paroles nous pouvons conclure avec un savant contemporain : Pendant que le roi d'Assyrie était loin, Hazaël se vengeait ainsi des défaites qu'il avait essuyées et punissait Jéhu de s'être reconnu vassal du grand roi².

CHAPITRE XIII. — La Géographie.

Certaines villes assyriennes ou babyloniennes sont mentionnées dans la Bible, dont on a retrouvé les noms sur les monuments. Il nous suffira d'énumérer les principales :

I. - ASSYRIE.

ASSUR, qui donna son nom au pays tout entier. La Bible parle très souvent d'Assur et de l'Assyrie. Cette ville était située entre les deux Zab : elle est aujourd'hui Kaléh-Shergat ; — HALAH, IV *Livre des Rois*, XVII, 6 : aujourd'hui Nimroud ; — NINIVE, *Genèse*, X, 11 ; *Jonas*, I, 1 ; II, 2, 4 ; *Nahum*, I, 1 ; II, 3 ; ses ruines situées en face de Mossoul actuelle, forment les tells de Koyoundjick et de Nebi-Younas ; - HARAN, l'ancienne Charræ, *Genèse*, XI, 31 ; XII, 4 ; XXVII, 43 ; XXVIII, 10.

II. — BABYLONIE.

BABEL OU BABYLONE, *Genèse*, X, 10 ; XI, 9 ; IV *Livre des Rois*, XVII, 30 ; et passim ; — ARACH, *Genèse*, X, 10 ; aujourd'hui Warka ; — UR, *Genèse*, XI, 31 ; XV, 7, patrie d'Abraham ; — SIPPARA, SEPHARVAÏM de la Bible, IV *Livre des Rois*, CVII, 24 ; XVIII, 34 ; XIX, 13 ; — CUTHA, IV *Livre des Rois*, XVII, 24.

CHAPITRE XIV. — Le Dogme et la morale.

Sous ce titre nous groupons certaines idées et certaines pratiques communes aux Hébreux et aux Chaldéens. Il n'est pas possible de s'étendre longuement sur ce sujet, d'autant plus que les documents ne nous y autorisent pas. Nous ne pouvons qu'effleurer cette matière.

I. - L'HORREUR DU PÉCHÉ.

On sait combien la Bible s'efforce d'inspirer la haine et l'horreur du péché. Rien n'y est plus fréquent que les menaces contre ceux qui se permettent de transgresser les ordres et les volontés de Jahveh et de se détourner de la voie sainte pour suivre les penchants du mal. Le péché il faut s'appliquer à l'éviter avec la même répugnance que l'on évite un monstre. Tous ces passages, tous

¹ IV *Livre des Rois*, X, 32-33.

² Vigoureux, *La Bible et les découvertes modernes*, 5e édit., t. IV, p. 74.

ces conseils, ces exhortations et toutes ces comparaisons sont, croyons-nous, présents à la mémoire de nos lecteurs. — Les Chaldéens éprouvaient eux aussi une grande horreur pour le péché, pour le mal. La conscience de l'avoir commis leur inspirait une grande terreur et les portait par suite à en demander pardon aux dieux : Seigneur, s'écriaient-ils alors, mes péchés sont nombreux, grands mes méfaits ! — O mon Dieu, mes péchés sont nombreux, grands mes méfaits ! O ma déesse, mes péchés sont nombreux, grands mes méfaits. — J'ai fait des fautes et je ne les connais pas ; commis le péché et je ne le connais pas ; — je me suis nourri de méfaits, et je ne les connais pas ; j'ai marché dans le manquement et je ne le connais pas ! — Le Seigneur, dans la colère de son cœur m'a frappé, le dieu, dans le ressentiment de son cœur, m'a abandonné, Ishtar s'est enragée contre moi et m'a traité rudement ! — Je m'efforce, et personne ne me tend la main, je pleure et personne ne vient à moi, je crie haut et personne ne m'écoute, je succombe au chagrin, je suis accablé, je ne puis plus lever la tête ; vers mon dieu miséricordieux je me tourne pour l'appeler, et je gémiss ! — ... Seigneur, ne rejette pas ton serviteur, et s'il est précipité dans les eaux impétueuses, tends-lui la main ; les péchés que j'ai faits, aies-en miséricorde, les méfaits que j'ai commis, emporte-les aux vents, et mes fautes nombreuses, déchire-les comme un vêtement¹. Il y a là un véritable psaume pénitentiel.

II. — L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

On a des preuves incontestables de la croyance des Chaldéens à l'immortalité de l'âme². Ce qui reste du mort, après la séparation de l'âme et du corps, c'est l'*ékimmou*, qui correspond au *lia*, ou double égyptien, comme l'a établi Amiaud³. Après avoir passé quelque temps dans le tombeau, d'où elle pouvait sortir librement pour s'intéresser aux choses de ce monde, l'âme finissait par se transporter dans une contrée ténébreuse, l'*Aralou*, située sous le sol pour les uns, aux extrémités de l'univers pour les autres. Là elle paraissait devant *Beltis-Allat* la dame du grand pays pour subir le jugement et recevoir la récompense ou la punition en rapport avec ses actions. — Mais une preuve irréfragable de la croyance des Chaldéens à l'immortalité de l'âme c'est la *Descente d'Ishtar aux enfers*⁴. Nous donnons ici la traduction de ce long récit :

Vers le pays d'où l'on ne revient pas, la terre ténébreuse,
Ishtar, fille de Sin, porte son attention ;
La fille de Sin porte son attention

¹ Rawlinson, *Cun. Ins. W. As.*, t. IV, pl. 10, col. 1, lig. 36-61 ; Col. II, lig. 1-6, 35-44. Tout ce morceau a été traduit en anglais par Sayce, dans les *Records of the Past*, 1e ser., t. VII, p. 151 et suiv., en français par Fr. Lenormant, *Études Accadiennes*, t. III, p. 118-152, en allemand par Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babylonien und Assyrien*, 2e édit., p. 3839, par Hommel, *Die Semitischen Völker*, p. 317, et enfin par Zimmern, *Die Babylonischen Busspsalmen*, p. 61 et suiv.

² On peut consulter sur ce point Halévy, *La croyance à l'immortalité de l'âme chez les Chaldéens*, dans ses *Mélanges de Critique et d'Histoire*, p. 388 ; A. Jeremias, *Die Babylonisch-Assyrische Darstellung vom Leben nach dem Tode*, p. 51-57.

³ Matériaux pour le *Dictionnaire Assyrien*, dans le *Journal Asiatique*, 7e série, 1881, t. XVII, p. 237.

⁴ Le texte de la *Descente d'Ishtar aux Enfers* a été découvert par Fox Talbot. Depuis, il a été l'objet de nombreux travaux.

Vers la demeure d'où l'on ne sort pas quand on y est entré¹ ;
 Vers le chemin dont l'aller n'a pas de retour ;
 Vers la demeure dont les habitants sont privés de lumière,
 L'endroit où l'on a la poussière pour nourriture et la boue pour
 aliment,
 Où l'on ne voit pas la lumière, ou l'on habite l'obscurité,
 Où l'on revêt, comme les oiseaux, un habit d'ailes,
 Où la poussière s'entasse sur la porte et les verrous.
 Ishtar, en arrivant à la porte du pays sans retour,
 Adressa la parole aux gardiens de la porte :
*Gardien des eaux, ouvre ta porte,
 Ouvre ta porte, pour que j'entre !
 Si tu n'ouvres pas la porte et que je n'entre pas,
 J'enfoncerai la porte, je briserai le verrou
 Je fendrai le seuil et je forcerai l'entrée ;
 Je ferai sortir les morts, qu'ils mangent les vivants ;
 Et plus que les vivants les morts seront nombreux.*
 Le gardien ouvrit la bouche et parla,
 Il dit à la grande Ishtar :
*Attends, princesse, et ne renverse pas la porte,
 Je vais annoncer ton nom à la reine Allat.*
 Le portier descendit pour parler à [Allat] ;
*Déesse, ta sœur Ishtar
 [Veut forcer ?] la première (?) les grandes clôtures.*
 Allat, en entendant cela, [dit] ;
*Comme une herbe coupée,
 Comme la fleur du roseau
 Que me veut-elle, que désire-t-elle ?
 — Déesse, je.....
 — Comme un fleuve débordant, comme les flots d'un torrent
 Je veux pleurer sur les braves qui ont quitté leurs épouses,
 Je veux pleurer sur les femmes éloignées du sein de leurs maris,
 Je veux pleurer sur les enfants enlevés avant leur temps.*

Allat reprend :

*Va, gardien, ouvre-lui la porte,
 Et dépouille-la selon les lois anciennes.*
 Le gardien alla lui ouvrir la porte :
*Entre princesse, que Kouta se réjouisse
 Que le palais de la terre sans retour soit heureux de te voir !*
 Il lui fit passer une porte et il enleva et prit la grande couronne de
 sa tête :
*Pourquoi, portier, enlèves-tu la grande couronne de ma tête ?
 — Entre princesse, telle est la loi d'Allat.*
 Il lui fit passer une seconde porte et il enleva et prit ses pendants
 d'oreilles :
*Pourquoi, portier, enlèves-tu mes pendants d'oreilles ?
 — Entre, princesse, telle est la loi d'Allat.*

¹ Ces paroles font penser involontairement à l'Inscription que Dante aperçut sur la porte de l'enfer : *Lasciate ogni speranza, o voi che entrate*, Laissez tout espoir, ô vous qui entrez.

Il lui fit passer une troisième porte et il enleva et prit le collier de son cou :

Pourquoi, portier, enlèves-tu le collier de mon cou ?

— *Entre, princesse, telle est la loi d'Allat.*

Il lui fit passer une quatrième porte et il enleva et prit la parure de sa poitrine :

Pourquoi, portier, enlèves-tu la parure de ma poitrine ?

— *Entre, princesse, telle est la loi d'Allat.*

Il lui fit passer une cinquième porte et il enleva et prit sa ceinture de pierreries :

Pourquoi, portier, enlèves-tu ma ceinture de pierreries ?

— *Entre, princesse, telle est la loi d'Allat.*

Il lui fit passer une sixième porte, et il enleva et prit les bracelets de ses mains et de ses pieds :

Pourquoi, portier, enlèves-tu les bracelets de mes mains et de mes pieds ?

— *Entre, princesse, telle est la loi d'Allat.*

Il lui fit passer une septième porte et il enleva et prit son vêtement :

Pourquoi, portier, enlèves-tu mon vêtement ?

— *Entre, princesse, telle est la loi d'Allat. »*

Quand Ishtar eut pénétré dans le pays sans retour, Allat la regarda et la reçut avec hauteur :

Ishtar, sans réfléchir, se jeta sur elle.

Allat ouvrit la bouche et parla ;

Elle donna ses ordres à Namtar, son ministre.

Va, Namtar.....

Éloigne-la ;

Du mal des yeux, frappe-lui les yeux,

Du mal de côté, frappe-lui le côté,

Du mal des pieds, frappe-lui les pieds,

Du mal de cœur, frappe-lui le cœur,

Du mal de tête, frappe-lui la tête

..... son corps tout entier.

Ce qui suit ne nous intéresse guère pour la question présente. Ishtar, dont l'absence avait jeté la terre dans la désolation, quitte l'enfer en suivant la même route :

Il lui fit passer une porte et lui rendit le vêtement de sa nudité ;

Il lui fit passer une seconde porte et lui rendit ses bracelets ;

Il lui fit passer une troisième porte et lui rendit sa ceinture de pierreries ;

Il lui fit passer une quatrième porte et lui rendit son collier ;

Il lui fit passer une sixième porte et lui rendit ses pendants d'oreilles ;

Il lui fit passer une septième porte et lui rendit la grande couronne de sa tête.

Si elle ne t'a pas donné ce qu'on lui a payé, retourne auprès d'elle ;

Sur Tammuz, l'époux de [ta] jeunesse verse les eaux pures ;

[Répands sur lui] une huile parfumée ;

*Revêts-le d'une robe somptueuse. Que l'on brise la flûte de cristal ;
Que les prêtresses se lamentent...
Que Belili brise le vase...
Les diamants éclatants (?)...
Belili entend que l'on pleure son frère , elle brise le vase (?)...
Les diamants... ;
Mon unique frère, ne me fais pas mourir !
Autrefois Tammuz jouait (?) pour moi de la flûte en cristal (?)
de... ; en son temps, il jouait pour moi.
En son temps, il jouait pour moi. Que les pleureurs et les
pleureuses jouent des instruments funèbres (?) et qu'ils respirent
l'encens !*

III. — L'ÉVOCATION DES MORTS.

Les Chaldéens connurent et pratiquèrent l'évocation des morts. Les nécromants, chez eux, constituaient une sorte de caste. Seulement leur pouvoir semblait être limité. Ils ne pouvaient arracher sa proie à l'Hadès que pendant quelques instants. Au bruit de leurs conjurations le sol se crevassait, l'âme en jaillissait comme un coup de vent et répondait avec mélancolie aux questions qu'on lui posait : le charme rompu, il lui fallait retourner au pays sans retour et se replonger dans les ténèbres. — Un fait de ce genre nous ramènera à la Bible. Tout le monde connaît le fait de l'évocation de Samuel par la pythonisse d'Endor, I *Livre des Rois*, XXVIII, 7-25. Le poème de Gilgamès nous présente une scène de cette nature. Gilgamès veut revoir Éabani descendre dans l'Hadès. La chose n'était pas facile. Il fallait obtenir cette faveur des dieux. Gilgamès ne se décourage pas. Il se traîne de temple en temple, s'adresse à Bel, à Sin, et finit par se jeter aux pieds du dieu des morts, Nirgal : *Crève le caveau funéraire, ouvre le sol, que l'esprit d'Éabani sorte du sol comme un coup de vent.* — Dès que Nirgal l'entendit, il creva le caveau funéraire, il ouvrit le sol, il fit sortir du sol l'esprit d'Éabani comme un coup de vent. Gilgamès l'interroge et lui demande avec anxiété quelle est la fortune des morts : *Dis, mon ami, dis, mon ami, ouvre la terre, et ce que tu vois, dis-le.* — *Je ne puis te le dire, mon ami, je ne puis te le dire ; si j'ouvrais la terre devant toi, si je te disais ce que j'ai vu, l'effroi te terrasserait, tu t'affaisserais, tu pleureras.* — *L'effroi me terrassera, je pleurerai, je m'affaisserai, mais dis-le-moi.* L'esprit d'Éabani se rend à ses désirs et lui dépeint les tristesses du séjour des morts et les misères qu'y endurent les ombres. On voit que les mânes oubliés des leurs étaient exposés à d'horribles souffrances. Ce fait est une preuve de plus de la croyance des Chaldéens à l'immortalité de l'âme. Ils avaient aussi, ce qu'il faut noter, l'idée des souffrances horribles qui sont le partage de certaines âmes dans l'autre vie, des âmes délaissées par leurs parents et amis sur cette terre. — Inutile de faire remarquer que ces superstitions communes à l'Assyro-Babylonie et au pays de Chanaan étaient sévèrement réprouvées par la Bible.

CONCLUSION.

Nous ne pouvons pas aller plus loin dans nos recherches. L'état actuel de l'Assyriologie ne nous le permet pas. C'est un édifice qui se construit

péniblement, une science qui avance lentement, mais dont chaque pas, pouvons-nous dire, est une précieuse conquête sur le passé. Chaque découverte en effet jette une grande lumière sur les problèmes historiques et bibliques qui plus que jamais passionnent l'opinion publique et attirent l'attention des hommes de science. Déjà nous avons le droit de tirer une conclusion, ou, plutôt, de constater tout simplement un résultat. Depuis que l'Assyriologie est née — et c'est une science de date récente — la récolte a été assez abondante. La Bible en a tiré un admirable parti. Le rationalisme, qui se plaisait naguère à parler de légendes, de mythes et de contes avec une certaine désinvolture, devient plus prudent et réservé devant le témoignage des textes. On commence à s'apercevoir, même dans les milieux hostiles à nos croyances, que les rédacteurs de la Bible avaient pleinement conscience de ce qu'ils écrivaient, et qu'ils n'ont fait, dans bon nombre de cas, que raconter ce qu'ils connaissaient par des documents écrits, ou par la tradition orale. Le passé de l'Assyriologie a été donc favorable à notre cause. — S'il nous était permis d'augurer quelque chose de l'avenir, nous affirmerions sans aucune hésitation que les découvertes futures dans le champ de l'Assyriologie ne feront que confirmer de plus en plus les récits bibliques. On verra graduellement que tout, dans le recueil sacré, a sa raison d'être, et que plus la science progresse, plus aussi l'autorité des saints Livres apparaît triomphante et victorieuse. — La Bible porte l'empreinte évidente du doigt de Dieu, du souffle divin. Cela, nous catholiques, nous le savions déjà par l'enseignement de l'Église. Les ennemis de nos croyances se flattaient peut-être d'ébranler à la fois l'enseignement de l'Église et l'autorité des saints Livres à l'aide des découvertes assyriologiques. On a donc institué une minutieuse enquête, et l'on a soumis les dires de la Bible à ce nouveau contrôle. Le résultat a complètement déçu certaines espérances. Sans doute on n'a pas trouvé toute la Bible dans l'Assyriologie parce que de fait elle n'y est pas toute, mais la partie qu'on y a trouvée s'est éclairée d'une nouvelle lumière. L'apologiste catholique a désormais à sa disposition une arme nouvelle ; il n'a qu'à s'en servir sans passion, avec prudence et loyauté, et elle rendra d'inappréciables services à la cause qu'il défend, qui est celle de la vérité et de la religion.

BIBLIOGRAPHIE.

ANCESSI : *Le vêtement du grand prêtre et des lévites.*

DELITZSCH-MÜRDTER : *Geschichte Babylonien und Assyriens.*

HALÉVY : *Mélanges de critique et d'histoire.*

HOMMEL : *Die semitischen Völker.*

LANZONE : *Dictionnaire de Mythologie.*

FR. LENORMANT : *Études accadiennes.*

LEMM (OSCAR DE) : *Das Ritualbuch des Ammonsdienstes.*

LEPSIUS : *Denkmäler.*

A. JEREMIAS : *Die Babylonisch-Assyrische Darstellung vom Leben nach Tode.*

MARIETTE : *Monuments divers.*

MASPERO : *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique.*

OPPERT : *Les inscriptions assyriennes des Sargonides* ; ID. : *Grande inscription du palais de Khorsabad* ; ID. : *Mémoire sur les rapports de l'Égypte et de l'Assyrie.*

PIERRET : *Recueil d'inscriptions.*

PINCHES : *Chronique babylonienne.*

RENAN : *Histoire du peuple d'Israël.*

E. SCHIAPARELLI : *Il libro dei Funerali degli antichi Egiziani.*

SCHRADER-ZIMMERN : *Die Keilinschriften und das alte Testament.*

TIELE : *Babylonisch-Assyrische Geschichte.*

VIGOUROUX : *La Bible et les découvertes modernes.*

WIEDMANN : *Egyptische Geschichte.*

WINCKLER : *Babylonische Chronik* ; ID. : *Geschichte Babyloniers und Assyriens.*

TOME III. — LA BIBLE ET L'ARCHÉOLOGIE SYRIENNE

INTRODUCTION.

CHAPITRE I. — La religion.

CHAPITRE II. — La cosmogonie.

CHAPITRE III. - L'anthropologie.

CHAPITRE IV. - L'ethnographie.

CHAPITRE V. - La géographie.

CONCLUSION.

INTRODUCTION.

On peut dire que la Syrie est le pays biblique par excellence ; ce coin du monde antique, point de contact entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe, aboutissant inévitablement de tous les grands mouvements ethnographiques, théâtre classique des luttes et des invasions de l'Égypte et de l'Assyrie, est le milieu où s'est écoulée la vie d'Israël, et où s'est déroulé le plus important de son histoire¹ ; c'est là que se sont accomplies ses destinées historiques et son rôle sur l'avenir de l'humanité, et c'est là aussi que la très grande partie des livres saints a vu le jour. On ne saurait donc se dispenser de replacer la Bible dans ce cadre originel, et d'en étudier les principaux linéaments.

Le XIXe siècle, qui a tant travaillé dans le domaine du passé, a contribué dans une assez large mesure à nous faire connaître l'Archéologie de la Syrie ; des savants de toute nationalité ont exploré cette région ; les résultats de leurs efforts sont déjà considérables ; aussi l'heure est-elle, croyons-nous, venue de condenser en quelques pages toutes les contributions à la science biblique sorties de cette œuvre longue et difficile ; la Bible ne pourra qu'en être éclairée, et son côté purement humain en recevoir de nouvelles garanties.

Contrairement à l'usage reçu, j'emploie le mot SYRIE ; d'ordinaire on préfère celui de PALESTINE ; mais ce terme n'est exact ni ethnographiquement ni historiquement : il n'est pas exact ethnographiquement, car les Philistins, d'où il tire son origine, ne sont qu'une des nombreuses populations qui ont habité cette région ; il ne l'est pas non plus historiquement, car l'histoire très complexe de cette contrée ne saurait se réduire aux vicissitudes de la race philistine. Ce n'est pas non plus que le mot SYRIE soit adéquat, Mais, au point de vue où nous nous plaçons dans cette étude, il est incontestablement le plus juste.

Le cadre de ce travail est trop vaste pour être complètement rempli ; la chose n'est du reste pas nécessaire, parce qu'une masse de détails ne présentent pas beaucoup d'intérêt pour les études bibliques ; nous nous bornerons donc à enregistrer les données les plus importantes, mais aussi les plus fondées. Ce sont, pour ainsi dire, des notes isolées, qui pourront néanmoins avoir leur utilité, car ce n'est pas par des vues générales mais par des détails nombreux et variés qu'il faut aspirer à éclaircir la Bible. Pour cette même raison il nous a été impossible de faire abstraction de certaines données égyptologiques et assyriologiques, bien que nous ayons déjà traité ce sujet.

CHAPITRE PREMIER. — LA RELIGION.

I. — Les divinités.

1° *Les dieux.* — ADON. — Ce mot signifie maître et avec le suffixe *ai mon maître*. On sait fort bien que ce nom est foncièrement biblique, *GEN.*, XV, 2 ; XVIII, 27 ; XX, 4 ; *EXOD.*, XXIII, 17 ; *DEUT.*, x, 17 ; *JOS.*, III, 13 ; *PS.*, 2 ; XXXV, 23 (hebr.) ; *IS.*, X, 16, 33 ; XIX, 4. Il désigne tout particulièrement Dieu en tant que Maître, vis-à-vis duquel l'homme n'est qu'un serviteur ; certains auteurs pensent

¹ Israël a surtout vécu dans la Syrie du Sud, mais il a eu aussi des rapports avec la Syrie du Nord dont Damas est le centre.

cependant que c'est là une épithète commune applicable à n'importe quel dieu¹. L'archéologie biblique a conservé des traces manifestes de ce nom ; à l'époque israélite, il entre dans la composition de beaucoup de noms chananéens : ADONI-sedec, *JOS.*, x, 1 ; ADONI-bezec, *JUG.*, I, 5-7 ; ou juifs : ADON-ias, II *ROIS*, III, 4 ; II *CHRON.*, XVII, 8 ; ADONI-ram, III *ROIS*, IV, 6 ; V, 1.4 ; ADONI-Cam, I *ESD.*, II, 13 ; VIII, 13 ; II *ESD.*, VII, 18. On voit donc que le nom par lequel on désignait le **Maître** des hommes s'est conservé dans l'onomastique.

BAAL. — Cette divinité est assez souvent mentionnée dans la Bible, tantôt d'une manière purement narrative, II *ROIS*, v, 20, tantôt d'une manière répréhensive, *OS.*, II, 16. Certains auteurs, entre autres Mövers², De Vogué³, écho de Mövers en France, ont prétendu qu'il a existé un Dieu particulier du nom de Baal. Cette idée est aujourd'hui abandonnée ; on pense en effet communément avec Münter⁴ que **Baal** est une épithète commune qui pourrait s'appliquer à tous les dieux ; la preuve s'en trouve dans la Bible elle-même qui parle parfois de *baalîm* dans le sens d'idoles en général, par exemple : *JUG.*, II, 11 ; III, 7 ; VIII, 33 ; I *ROIS*, VII, 3-4 ; *OS.*, II, 17. Ce nom se trouve dans BEEL-zebub, adoré à Accaron, IV *ROIS*, I, 2, au temps de la domination philistine ; jadis on traduisait communément par **dieu des mouches** ; depuis que M. Halévy⁵ a signalé la ville de Zebub sur l'une des tablettes d'El-Amarna, cette traduction doit être abandonnée ; BEEL-Zebub est en réalité le **dieu de [la ville de] Zebub**. Il se trouve aussi dans BAAL-Hermon, *JUG.*, III, 3 ; cf. I *CHRON.*, v, 23 ; dans BAAL-Gad, *JOS.*, XI, 17 ; XII, 17 ; XIII, 5, qui paraît être une simple variante ; le baal de Sichem portait le nom de BAAL-berith, **maître de l'alliance**, *JUG.*, VIII, 33 ; IX, 4 ; v. 46 variante : EL-berith. Il entre également dans la composition de certains noms propres : ES-BAAL, I *CHRON.*, VIII, 33 ; IX, 39 ; Merib-BAAL, *ibid.*, IX, 40 ; Iero-BAAL, *JUG.*, VI, 32 ; VII, 1, etc. ; enfin il apparaît dans le nom de certains rois de Tyr, Itho-BAAL⁶.

CHAMOS. — Dieu des Moabites mentionné dans la Bible, *NOMB.*, XXI, 29 ; *JUG.*, XI, 24 ; III *ROIS*, XI, 7, 33 ; IV *ROIS*, XXIII, 13 ; *JÉR.*, XLVIII, 7, 13, 46. Les livres des *ROIS* nomment aussi à côté de Chamos, MOLOCH ou MELCHOM, roi des Ammonites ; quelques savants avaient cru reconnaître sous ce vocable un dieu spécial ; cette idée n'est plus soutenue à l'heure actuelle ; **un dieu spécial du nom de Moloch**, dit Tiele, **n'existe guère que dans l'imagination des savants**⁷ ; en réalité Moloch, déformation de *melek*, **roi**, est une épithète commune qu'on donnait au dieu le plus élevé, à celui qu'on regardait comme le moteur de l'univers. Dans le langage biblique MELCHOM paraît signifier **leur roi**, et n'être qu'une corruption volontaire ou non de MILKON **notre roi**, dont se servaient les Chananéens en s'adressant au dieu ; c'est ainsi que l'a interprété le texte grec de I *CHRON.*, XX, 2 : *Μολχόμ, ὁ βασιλεύς αὐτῶν*, **Molchom leur roi**⁸. Quoi qu'il en soit, ce nom se trouve souvent dans la Bible, par exemple : MELCHI-zedek, Abi-MELEK, Achi-MELECH. Les Phéniciens s'en servaient couramment pour désigner le

¹ Cf. R. SMITH, *Old Testament*, p. 68.

² *Die Phönizier*, t. I, p. 169-190.

³ *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 50-53.

⁴ *Religion der Carthager*, p. 5 et suiv.

⁵ *Recherches bibliques*, § xxvii, dans *Revue sémitique*, t. I, p. 23.

⁶ Cf. G. RAWLINSON, *History of Phœnicia*, p. 433-435 ; PIETSCHMANN, *Geschichte der Phönizier*, p. 297-298 ; MASPERO, *Histoire ancienne*, t. II, p. 782.

⁷ *Vergelijkende Geschiedenis*, p. 457.

⁸ Cf. TIELE, *op. cit.*, p. 457-458.

dieu de Tyr, MELEK-KARTA = Melkart, et dans beaucoup de noms propres : MELEK-iathon, Baal-MELEK, Bod-MALEK.

DAGON. — Suivant la Bible, *JUG.*, XVI, 23 ; I *ROIS*, V, 2 ; I *CHRON.*, X, 10, ce dieu était adoré chez les Philistins ; à proprement parler, il était le patron des habitants de cette partie de la côte qui s'étend entre Ascalon et la forêt du Carmel ; un épisode de sa statue nous est connu par les livres saints, I *ROIS*, v, 3-5 ; ce dieu entre dans le nom de villes, Beth-DAGON, *JOS.*, XV, 41 ; XIX, 27. L'érudition moderne a confirmé sur ce point l'exactitude de la Bible on a découvert dans la correspondance d'El-Amarna un personnage du nom de DAGAN-takala, ce qui prouve évidemment que ce dieu était connu des Chananéens¹. On a fait sur la nature et les attributions de ce dieu beaucoup de recherches qu'il serait superflu d'exposer ici, attendu qu'elles ne rentrent pas dans notre cadre ; qu'il nous suffise de dire que la majorité des savants y voit une répétition du dieu-poisson de Babylone².

HADAD et RIMMON. — En assyrien ces deux noms ont le même idéogramme qui peut se lire : DADDA-HADAD ou RAMMANOU³. Hadad se trouve dans la Bible, I *CHRON.*, I, 30 ; différents roi de Damas portèrent ce nom ; cf. III *ROIS*, XI, 21, 25 ; ces rois auraient été au nombre de dix, d'après Nicolas de Damas⁴. — Quant à Rimmon, la Bible nous apprend, IV *ROIS*, y, 18, qu'il avait un temple à Damas ; même un des rois de cette ville s'appelle, III *ROIS*, XV, 18, TAB-REMMON, Remmon [est] bon ; on pourrait voir aussi une autre mention dans Geth-REMMON, *JOS.*, XXI, 25.

RASHAPH. — Les Syriens connaissaient un dieu de ce nom, qui incarnait l'éclair ou la foudre ; dans les textes égyptiens il porte le nom de RASHOUPOU : les érudits ont signalé l'existence de ce dieu⁵. Ce nom se trouve dans la Bible, mais appliqué à un individu, I *CHRON.*, VII, 25 ; on estime communément que comme dieu il n'y est nullement mentionné. Me sera-t-il cependant permis de hasarder une hypothèse ? Le texte grec d'Amos, V, 25, nous parle d'un astre appelé RAIPHAN, 'Ραιφάν, passé dans *ACT.*, VII, 43, sous la forme de REMPHAN. Ne serait-ce pas le dieu syrien RASHAPH ? Dans les deux cas il s'agit d'une divinité sidérale ; de plus, l'hébreu rabbinique a conservé le nom de cette divinité ; il emploie le pluriel de rashaph dans le sens de démons⁶.

SHAMASH. — Ce mot signifie soleil et désigne par conséquent le dieu-soleil ; il apparaît dans les noms de certaines villes chananéennes, telles que Beth-SAMES

¹ Cf. BEZOLD-BUDGE, *The Tell Amarna Tablets*, p. LXXXIII.

² CLERMONT-GANNEAU, *Horus et saint Georges*, p. 12-13, 22, 21-31 ; PIETSCHMANN, *op. cit.*, p. 144-146 ; SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 259-260.

³ Sur la valeur de Hadad et Rimmon, cf. SCHRADER, *Rammon-Rimman* dans la *Zeitschrift für prot. Theologie*, 1875, t. I, p. 334 et suiv., 342 ; ID., *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 3e édit. retravaillée par ZIMMERN et WINCKLER, p. 442-451 ; BAUDISSION, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. I, p. 305-317 ; SAYCE, *The higher Criticism*, p. 89, 394.

⁴ Cf. MÜLLER-DIDOT, *Fragmenta historic. græc.*, n. 31, t. III, p. 373 ; cf. aussi JOSÈPHE, *Ant. jud.*, VII, 52, où il est dit : roi de Damas et des Syriens.

⁵ Cf. ED. MEYER, *Über einige semitische Götter*, dans la *Zeitschrift der D. Morgenl. Gesellschaft*, 1877, t. XXI, p. 710 ; CLERMONT-GANNEAU, *Horus et saint Georges*, p. 15-25 ; ID., *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, p. 176-182 ; PIETSCHMANN, *op. cit.*, p. 149-152 ; MAX MULLER, *Asien und Europa*, p. 311-312 ; SAYCE, *Patriarchal Palestine*, p. 250-251, 256.

⁶ Cf. DE VOGUË, *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 76-79 ; MAX MULLER, *op. cit.*, p. 313.

maison du soleil, *JOS.*, XV, 10 : XXI, 16 ; I *ROIS*, VI, 12 ; I *CHRON.*, VI, 59 ; HIRSEMES ville du soleil, *JOS.*, XIX, 41. Les textes d'El-Amarna sont venus corroborer les renseignements bibliques ; ils mentionnent en effet très souvent ce dieu, mais en l'adaptant aux coutumes égyptiennes, c'est-à-dire par imitation du protocole des Pharaons, qui : s'intitulaient pompeusement : *Ra sâ fils du soleil* ; au VIII^e siècle avant notre ère, on trouve le dieu SHAMAS dans les inscriptions de Samalla dans la Syrie septentrionale¹.

2° *Les déesses*. — Il faudrait tout un volume pour décrire la nature, les attributs et les caprices des déesses syriennes ; c'est tout un monde qui s'offre à nous, et ce monde évolue et se transforme au fur et à mesure que l'historien essaye de le fixer et d'en dessiner les contours. Les déesses syriennes s'appelaient toutes d'un nom général : *maîtresses* ou *reines* ; ce phénomène se constate surtout dans les inscriptions phéniciennes où leur nom est souvent précédé de *rabbat maîtresse* ; c'est ainsi que la déesse de Byblos est qualifiée de *ha-rabbat Baalat Gebal la maîtresse de Gebal*². A partir du moment où les Égyptiens accueillirent dans leur Panthéon les déesses chananéennes, ils leur conservèrent leur titre : *nibît pit dame, maîtresse du ciel* ; c'est la qualification qu'on lit dans les textes égyptiens³. C'était là comme leur titre extérieur, celui qui faisait allusion à leur puissance et à leur domaine.

Leur nom général, qui a une signification propre, est celui d'*Astartés* ; les livres saints parlent bien souvent de ces Astartés, tantôt au singulier, comme dans III *ROIS*, XI, 5, 33, où elle [la déesse] nous est présentée, détail à retenir, comme la déesse des Sidoniens, tantôt et plus habituellement au pluriel *Astaroth*, comme dans *JUG.*, II, 13 ; III, 7 ; x, 6 ; I *ROIS*, VII, 3, 4 ; XII, 10 ; XXXI, 10 ; IV *ROIS*, XXIII, 13. Elles avaient même donné leur nom à une localité, *DEUT.*, I, 4 ; *JOS.*, IX, 10 ; XII, 4 ; XIII, 12, 31 ; I *CHRON.*, VI, 71⁴. Un personnage d'origine syrienne, RABRABINA, qui nous est connu par l'inscription d'une amulette égyptienne du Louvre, vers la XX^e Dynastie, s'intitulait fastueusement : *Honnoutir Astiratou Prophète des Astartés*⁵.

La déesse Astarté n'était nullement modeste : elle prenait différentes épithètes dont chacune traduisait une de ses qualités ou de ses fonctions, de ses vertus ou de ses vices ; cette titulature est assez longue et expressive ; elle nous représente dans une certaine mesure les idées théologiques de ceux qui l'avaient fixée. Astarté s'intitulait donc : *Astoreth naamah*, la *bonne Astarté* ; sous cette forme, elle est la déesse mentionnée par Damascius sous le nom d'*Astronoé*, qui doit être sûrement corrigée en *Astronomè* (Ἀστρονομῆ)⁶. Elle était aussi connue sous la dénomination de : *Asthoreth-Carnaïm Astarté cornue*, à cause du croissant lunaire qui s'échancrait sur son front en guise de coiffure ; elle communiqua cette dénomination à une ville d'au-delà du Jourdain, *GEN.*, XIV, 5, dont elle était probablement la déesse éponyme ; sous cette forme, elle paraît avoir été parfois identifiée par les Égyptiens avec leur Hathor. Elle s'appelait également : Gad, la *fortune* ; sous ce nom elle était surtout connue chez les

¹ Cf. HALÉVY, *Deux inscriptions héthéennes du Zindjirli*, dans *Revue sémitique*, t. II, p. 29.

² *Corpus inscript. semit.*, t. I, p. 4.

³ Cf. PRISSE D'AVENNES, *Monuments égyptiens*, pl. XXXVII et p. 7 ; E. BERGMANN, *Die inschriftlichen Denkmäler*, dans le *Recueil de travaux*, t. VII, p. 196.

⁴ Cf. BEZOLD-BUDGE, *The Tell Amarna Tablets*, n° 43, pl. 88, lig. 10.

⁵ Cf. G. MASPERO, *Mémoire sur quelques Papyrus du Louvre*, p. 2-3.

⁶ Cf. MOVERS, *Die Phönizier*, t. I, p. 636 et suiv.

Araméens, et se trouve mentionnée dans la Bible, *IS.*, LXV, 11 ; ce nom s'est même conservé dans certaines localités, telles que Baal-GAD, *JOS.*, XI, 17 ; Magdal-GAD, *ibid.*, XV, 37, ce qui prouve à l'évidence qu'elle était à cette époque adorée dans les pays chananéens. Elle se plaisait encore à s'appeler : *Anath*, la *modeste*, nom découvert par M. De Vogüé sur une inscription phénicienne¹ ; on constate par la lecture des saints livres que son culte était très répandu à l'époque chananéenne, comme le démontrent les noms de certaines localités, soit au singulier : Beth-ANATH *maison d'Anath*, *JOS.*, XIX, 38 ; soit au pluriel : Beth-ANOTH *maison des Anôth*, *ibid.*, XV, 59 ; à ce moment ce nom était sans doute un titre général servant à désigner toutes les déesses ; une de ces villes, *Bît-Anîti*, est mentionnée dans les listes géographiques égyptiennes². Parfois elle devenait combattive et s'appelait : *Asîti*, la *belliqueuse* ; sous cette forme elle est figurée à Radésieh sur une stèle du temps de Sêti Ier³.

Cette déesse majestueuse n'était au fond que la déesse de la volupté, et, sous ce rapport, elle s'appelait, sans doute par contraste ou ironie : *Qadishat*, la *sainte*. La ville de QODSHOU, capitale des Amorrhéens, lui était consacrée ; elle en était donc la déesse éponyme et présidait à ses destinées⁴.

Nous avons déjà appris par la Bible, cf. aussi IV *ROIS*, XXIII, 13, qu'Astarté était la déesse des Sidoniens ; ce détail s'est retrouvé sur les inscriptions sidoniennes, où elle est invoquée comme la *divinité maîtresse*⁵, comme celle dont les rois locaux étaient les prêtres et les reines les prêtresses⁶.

Dans la Bible, *EZECH.*, VIII, 14, il est question d'une autre déesse : l'amante d'ADONIS. Cette déesse était la patronne de la Phénicie ; on a été pendant quelque temps porté à croire que c'était une déesse particulière ; en réalité, elle n'est autre qu'ASTARTÉ ; *Jérémie*, VII, 18 ; XLIV, 18-29, la qualifie de *reine des cieux* ; il en est de même chez les classiques ; Hérodien, V, 610, nous dit : *Les PHÉNICIENS appellent Uranie la reine des astres, car ils veulent qu'elle soit la lune*. Le prophète Ézéchiël nous affirme, *ibid.*, que des femmes assises pleuraient Adonis ; nous verrons plus loin combien ce détail cultuel est exact.

II. — Leurs demeures.

Ces nombreuses divinités, dont nous venons d'esquisser les traits, étaient censées habiter principalement sur les sommets des montagnes et des collines, sur les *bamoth*, *hauts lieux*, dont il est question dans la Bible⁷ ; il est permis de supposer qu'on dut attacher une idée symbolique à ce choix des résidences divines : les hauteurs de la nature ont été toujours plus ou moins regardées comme l'expression, l'image de la puissance. C'est surtout au pays de Moab qu'on trouve les *hauts lieux* la stèle de Mésa, lig. 3, les mentionne explicitement ; et la Bible en évoque bien des fois le souvenir ; nous connaissons déjà le Baal-

¹ *Mélanges d'archéologie orientale*, p. 36-38.

² Cf. MARIETTE, *Les listes géographiques des Pylônes de Karnak*, p. 42.

³ Cf. LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 138 ; GOLÉNISCHEFF, *Une excursion à Bérénice*, dans *Recueil de travaux*, t. XIII, p. 76 ; E. BERGMANN, *ibid.*

⁴ Cf. DE VOGÜË, *op. cit.*, p. 44 ; CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 110 ; ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 241-242.

⁵ *Corpus inscript. sémit.*, t. I, p. 21-22.

⁶ *Corpus inscript. sémit.*, t. I, p. 13-20. Cf. aussi RENAN, *Le sarcophage de Tabnit, roi de Sidon*, p. 2-3.

⁷ Cf. par ex., *NOMB.*, XXI, 19-20.

HERMON, divinité qui avait élu résidence sur la montagne de ce nom ; nous pouvons ajouter *bamoth*-Baal **hauts lieux de Baal**, *NOMB.*, XXII, 41 ; *JOS.*, XIII, 17 (hébr.). La mention de ces **hauts lieux** s'est conservée d'une manière assez transparente dans les textes égyptiens ; sous Tothmès III, la ville de Haïpha, d'après toutes les probabilités, ou, en tout cas, une autre ville de la région montagneuse du Carmel porte le nom de : *Rosh qodshou cap sacré*, naturellement à cause de la résidence de quelque divinité¹. — On sait aussi que les divinités étaient censées habiter dans les troncs d'arbres, les *asherim*, *asherôth*² ; or, la Bible fait certainement allusion à cette superstition, *EXOD.*, XXXIV, 13 : **coupe leurs bois sacrés** ; *DEUT.*, XVI, 21 : **tu ne planteras pas de bois sacré ni d'arbre à côté de l'autel de ton Dieu** ; *IV ROIS*, XVII, 10 **ils se dressèrent des statues et des idoles sur toute colline élevée et sous tout arbre vert** ; *II CHRON.*, XXXIII, 3 : ... **il construisit des autels aux Baals et planta des bois sacrés et adora, toute l'armée des cieux et la servit.** — On croyait enfin qu'elles habitaient les stèles, *matzebah*, *netzib*, ou les Betyles, **maison des dieux**³ ; la Bible mentionne à maintes reprises ces habitations ; cf., entre autres endroits, *IV ROIS*, X, 26, 27 ; XVII, 10.

III. — Les temples.

Au point de vue de l'art, les temples des divinités syriennes n'avaient rien des *zikurat* assyriennes, ni des temples égyptiens ; la Syrie n'a jamais été un pays d'artistes ; le plus souvent elle se contentait de plagier ; si parfois elle s'aventurait à se diriger toute seule, elle ne produisait que des œuvres vulgaires : ses temples étaient de simples édifices en pierre, divisés en plusieurs compartiments servant à des besoins multiples ; outre la cour affectée aux rites, aux sacrifices et aux diverses cérémonies religieuses, ils comprenaient des pièces réservées aux prêtres et aux provisions⁴. Il faut aussi noter un autre détail, qui a son importance au point de vue biblique : c'est que la forme de ces temples leur permettait de servir au besoin de forteresses et de résister aux assauts de l'ennemi en temps de guerre ; de cet usage nous avons un exemple frappant dans l'histoire d'Abimelech, *JUG.*, IX, 27, 46-49 ; cet épisode nous donne fort bien l'idée de ce qu'était le temple chananéen, le *Beth-Élohim*, le *Beth-Elberith*, de Sichem ; les découvertes archéologiques n'ont fait que confirmer ces renseignements ; dans les chaudes alertes on se retirait dans les temples pour se défendre sous la protection des dieux contre les attaques de l'ennemi.

IV. — Le culte.

Le culte de cette armée de divinités était d'une assez grande complication et comportait bien des variétés. La nature de la religion aurait eu de la peine à s'accommoder d'un culte à la fois grave et simple. Les cadres de ce culte sont cependant à peu près les mêmes que ceux de tous les cultes de tous les temps et de tous les lieux. Tout d'abord le personnel affecté au culte, prêtres,

¹ Cf. sur ce point BAUDISSIN, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. II, p. 145-269.

² Cf. STADE, *Geschichte des Völkes Israels*, t. I, p. 458-461 ; VERNES, *Du prétendu polythéisme des Hébreux*, t. I, p. 94-98.

³ *Corpus inscript. semitic.*, t. I, p. 63, 68, 76-80, 154-155, 194.

⁴ Sur la nature de ces temples on peut consulter PERROT-CHIPIEZ, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 241-322 ; t. IV, p. 474-479 ; PIETSCHMANN, *op. cit.*, p. 200-203.

chanteurs, chanteuses, portiers, bouchers, esclaves, artisans, était très nombreux ; les textes nous ont livré *toutes* les grandes lignes de l'organisation du culte régulier¹. La Bible connaît ce personnel, et, si elle ne le décrit pas en détail, elle nous en laisse entrevoir assez pour nous rassurer sur la valeur de ses renseignements : *JUG.*, . m, 20, Aod se donne comme un messenger de Dieu au roi de Moab ; III *ROIS*, XVIII, 19, 22-29, il est question des 450 prophètes de Baal ; on pourrait aussi rattacher à cet ordre de faits l'épisode de Balaam, *NOMB.*, XXII-XXIV. A proprement parler, le prophétisme vrai n'appartient qu'à la religion d'Israël, bien que le prophétisme en lui-même soit une fonction de toutes les religions sémitiques. — A côté du personnel, les fêtes : elles rappelaient surtout des scènes de la vie agricole et pastorale : semailles, récoltes, vendanges, tonte des brebis ; *JUG.*, IX, 27, nous raconte un curieux épisode qui se passa à Sichem ; XXI, 19-23, épisode de Silo ; ce sont là des indices qui nous représentent le caractère général des fêtes des religions syriennes ; ces fêtes revêtaient parfois un caractère d'étrange bizarrerie ; on peut citer comme modèle du genre celles de la déesse de Byblos ; elles avaient lieu dans le temple d'Astarté : durant sept jours, des troupes de jeunes filles, éplorées et meurtries, couraient par monts et par vaux, cherchant leur idole qui avait disparu : *Au solstice, dans le temps que le sanglier avait éventré le chasseur divin et que l'été a déjà blessé le printemps, les prêtres fabriquaient une statue en bois peint qui représentait un cadavre préparé pour la sépulture, puis ils le cachaient dans ce qu'on nommait les jardins d'Adonis. C'étaient des cuves en poterie remplies de terre et plantées de blé ou d'orge, de laitues et de fenouil : on les exposait à la porte de chaque maison ou sur les parois du temple, où leurs touffes enduraient les ardeurs du soleil et se flétrissaient. Sept jours durant, des troupes de femmes et de jeunes filles, échevelées ou la tête rase, les habits en lambeaux, le visage labouré à coups d'ongles, la poitrine et les bras meurtris ou déchiquetés au couteau, cherchaient leur idole par champs et par monts, avec des hurlements de désespoir et des appels sans fin : Hélas, Seigneur ! Hélas, Seigneur qu'est devenue ta beauté ? Dès qu'elles l'avaient découverte, elles la rapportaient aux pieds de la déesse, elles la lavaient en se montrant sa blessure, elles l'oignaient de parfums et l'ensevelissaient dans des linceuls de laine et de toile, puis elles la couchaient sur un catafalque, et, après s'être désolées autour d'elle selon le rite usité aux funérailles, elles la descendaient solennellement dans la tombe*². Cette suite ininterrompue de chants funèbres constituait ce qu'on appelle les *Nénies*³. La Bible a-t-elle conservé des traces de cette manière de célébrer des funérailles ? Lorsque le prophète Jérémie annonce, XXII, 18, au roi Joakim, qu'on ne le pleurera pas après sa mort, il paraît viser cet usage⁴.

Aux époques de calamités et de fléaux, les prêtres se rendaient sur les « hauts lieux » pour implorer la pitié de leur dieu ; III *ROIS*, 20-40 retrace la scène où les prophètes de Baal montent au sommet du Carmel avec Elie pour obtenir de leur dieu la fin d'une sécheresse qui désolait la contrée. A ces divinités on dressait des menhirs, des dolmens, des cromlechs⁵ ; cet usage, expurgé, bien entendu, de sa signification idolâtrique, et réservé uniquement à perpétuer la mémoire d'un grand événement, s'est conservé dans la Bible, *GEN.*, XII, 6-7 ; XXVI, 23-25

¹ Cf. *Corpus inscript. semitic.*, t. I, p. 92-99.

² G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 178-179.

³ Cf. *MOVERS, op. cit.*, p. 244-253.

⁴ Cf. aussi XXXIV, 5, où il déclare au roi Sédécias qu'on le pleurera après sa mort.

⁵ On peut voir dans G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 161, un de ces dolmens.

; XXVIII, 10-22 ; XXXI, 45-54 ; 20 ; XXXV, 1-15, 20 ; il faut en dire autant d'autres rites analogues ; tels que : onction d'huile, *GEN.*, XXVIII, 18 ; XXXI, 13 ; XXXV, 14 ; immolation de victimes, *ibid.*, XXXI, 54.

V. — Les sacrifices.

Toutes ces divinités étaient assez portées à la cruauté ; elles exigeaient des sacrifices sanglants, non seulement d'animaux, mais aussi d'hommes, et cela pour apaiser leur courroux ou pour marquer leur souverain domaine. Chez plusieurs peuplades syriennes, le premier-né de la famille leur appartenait de droit¹. Les traces de ce rite se retrouvent dans la Bible, *EXOD.*, XXII, 29 ; XXXIV, 20 ; *EZECH.*, XX, 26 ; *MICH.*, VI, 7. Le premier-né devait être racheté à prix d'argent, *NOMB.*, XVIII, 15-16 ; parfois il pouvait l'être soit par la substitution d'un animal, *GEN.*, XXII, 1-13 (sacrifice d'Abraham), soit par la circoncision, *EXOD.*, IV, 24-26 ; tous ces détails rituels étaient communs aux populations syriennes ; Hérodote, II, 104, nous est témoin de la pratique de la circoncision chez les Syriens de son époque². — Les divinités allaient parfois jusqu'à exiger le sang de leurs prophètes ; III *ROIS*, XVIII, 28, les prophètes de Baal, voyant que leurs offrandes n'avaient pas eu de succès, **se firent des incisions avec des épées et des piques jusqu'à être aspergés de sang**. Les ASTARTÉS se distinguaient par leur férocité ; elles ne craignaient pas d'infliger à leurs dévots des flagellations et même des mutilations ; la plupart d'entre elles s'entouraient d'un cortège libidineux, aux titres les plus variés et les plus significatifs : *Kedeshim les saints*, et par contraste *hommes de plaisirs*, *Kedeshôt les saintes*, et par contraste *courtisanes*, *Kelabim chiens*. Le *Deutéronome*, XXIII, 17-18, paraît contenir une allusion à ces chiens ; une inscription de Chypre a perpétué ce même titre de chien³.

CHAPITRE II. — LA COSMOGONIE.

De toutes les populations de l'ancienne Syrie, les Phéniciens sont les seuls dont nous connaissions, du moins dans ses lignes générales, la cosmogonie. Le lecteur n'aura aucune peine à reconnaître dans cette cosmogonie un mélange d'idées chaldéo-égyptiennes et de données bibliques : on voit que la cosmogonie phénicienne se ressent de la situation géographique du pays, qui était le centre où aboutissaient toutes les expansions des empires de l'antiquité⁴. Remarquons

¹ Cf. ED. MEYER, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p. 249-250.

² Cf. WIEDMANN, *Hérodots zweites Buch*, p. 410-413 ; ED. MEYER, *op. cit.*, t. I, p. 250 ; TH. REINACH, *De quelques faits relatifs à l'histoire de la circoncision*, dans *l'Anthropologie*, 1893, p. 28-31. — Sur la circoncision en général on peut voir H. SCHULTZ, *Alttestam. Theologie*, p. 132-135.

³ *Corpus inscript. semitic.*, t. I, p. 92-99.

⁴ La cosmogonie phénicienne nous est connue par Philon de Byblos, qui n'aurait fait qu'utiliser de vieux documents, conservés dans les sanctuaires et mis en ordre par Sankhoniaton. L'œuvre de Philon n'existe plus dans son ensemble ; on en trouve des fragments dans MULLER-DIDOT, *Fragmenta historic. græc.*, t. III, p. 560-573, et dans BUNSEN, *Philonis Byblij Fragmenta*, dans *Egypt's place in universal history*, t. V, p. 789-854. Cf., sur ces fragments, FR. LENORMANT, *Les origines de l'histoire*, t. I, p. 532-552 ; BAUDISSION, *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, t. I, p. 1-46 ; RENAN, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de*

au préalable que cette cosmogonie n'est pas uniforme ; on admettait généralement que Baal, le dieu suprême, est l'ouvrier de tout ce qui existe, mais son mode d'action était diversement interprété : les uns le regardaient comme le juste, *Sîdik*, qu'une huitaine de Cabires avaient aidé dans son œuvre¹ ; les autres croyaient que le monde est l'œuvre d'une famille divine, dont les générations successives ont produit les divers éléments. Colpias, le vent d'orage², uni au Chaos, avait enfanté deux mortels : *Oulom le temps* et *Kedmôn le premier-né* ; ceux-ci engendrèrent *Qen* et *Qénath*³ qui habitèrent (possédèrent, *qânâh* ?) la Phénicie ; comme une sécheresse en désolait le pays, ils levèrent les mains vers le soleil, *Baal-shamîn, le maître des cieux*, pour obtenir la fin de ce fléau. A Tyr, on entrait dans plus de détails : au commencement existait le Chaos, mais un chaos troublé et ténébreux⁴ ; un souffle, *rûach*⁵, flottait dans le chaos. De l'union du chaos et du souffle sortit *Môt*, le limon⁶, qui avait la forme d'un œuf, et qui donna naissance à toutes choses⁷. — Le soleil, la lune, les étoiles, les grands [luminaires] firent leur apparition et brillèrent⁸. Il y eut ensuite des êtres vivants, mais privés d'intelligence⁹, desquels naquirent des êtres intelligents, appelés *Tzôphêshamîn contemplateurs des cieux*¹⁰. La lutte enfantée par la séparation des éléments suscita les éclats du tonnerre, lesquels éveillèrent de leur sommeil ces êtres intelligents ; aussitôt les mâles et les femelles commencèrent à se mouvoir, à se chercher, soit sur la terre, soit dans la mer ; leur accouplement donna naissance aux phénomènes de la génération. A partir de là les spéculations cosmogoniques de la Phénicie ne présentent plus rien de singulier.

CHAPITRE III. — L'ANTHROPOLOGIE.

L'archéologie syrienne ne nous a livré sur ce terrain que les données communes à tous les peuples de race sémitique. Nous n'avons qu'à synthétiser ces données et le lecteur n'aura aucune peine à s'y reconnaître :

1° *Conditions de l'âme en général.* — Les doctrines phéniciennes sur ce sujet, résumées avec beaucoup de netteté par Perrot-Chipiez¹¹ et Pietschmann¹², sont absolument analogues à celles de la Bible ; ces antiques populations étaient pénétrées des mêmes idées ; elles se représentaient l'âme sous les mêmes

Sanchoniaton, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXIII, 2e partie, p. 241-334.

¹ Cette conception rappelle l'Ennéade hermopolitaine, et doit être par conséquent d'infiltration égyptienne.

² SCHRÖDER, *Die Phönizische Sprache*, p. 86, pense que Colpias est un mot composé, *Kol-piakha*, qui signifie la *voix du souffle* ; ce serait l'hébreu : *qôl phûach* ; cf. *GEN.*, II, 7.

³ Ont-ils quelque relation avec les KÉNITES de la Bible, *GEN.*, XV, 19 ?

⁴ Probablement *tohu-bohû* ; *GEN.*, I, 2.

⁵ *GEN.*, I, 2.

⁶ C'est probablement *maîm eau* des langues sémitiques.

⁷ Dans la cosmogonie égyptienne le limon joue le même rôle.

⁸ Cf. *GEN.*, I, 14-18.

⁹ Évidemment les plantes et les bêtes ; *GEN.*, II, 11-12 ; 24-25 ; on peut y voir aussi *Lakhmou*, *Anshar* et *Illinou* de la cosmogonie chaldéenne.

¹⁰ Sans doute les hommes.

¹¹ *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. III, p. 137-144.

¹² *Op. cit.*, t. I, 191-196.

couleurs, sous les mêmes aspects : les êtres vivants, sans exception, sont animés par un souffle qui coule dans leurs veines avec le sang ; voilà pourquoi quiconque mangeait de la chair sanglante ou buvait du sang, absorbait par là même cette âme ; il est aisé de reconnaître là la *nephesh* des Hébreux ; cf. *DEUT.*, XII, 23 ; I *ROIS*, XIV, 32-34. En fait de psychologie humaine, les peuples sémites se sont, il est vrai, élevés à des conceptions plus hautes, mais ils les ont formulées d'une manière sensible.

2° *Les tombeaux*. — Les populations syriennes enterraient les morts dans les cavernes ; les explorations modernes ont mis ce point en lumière : c'est ainsi que dans les tombes d'Amrît on a trouvé des débris d'étoffes, servant évidemment à envelopper les cadavres¹ ; cela est en parfait accord avec la Bible, qui nous atteste des pratiques de ce genre, *GEN.*, XXIII, 3-20 ; XXV, 9-10 ; L, 13. Le cadavre était de plus oint de par, films et enveloppé de linges, qui en retardaient la décomposition ; les livres saints connaissent, eux aussi, l'embaumement, II *CHRON.*, XVI, 14. Lorsque la caverne était bouchée, on dressait un cype qui en marquait la place, ou un autre monument de ce genre² ; cela nous ramène aussi à la Bible, *GEN.*, XXXV, 20.

3° *Les mânes*. — Après la mort, les *mânes*, *rephaïm*, allaient habiter une région lointaine, un royaume quelque peu mélancolique et ténébreux. Le mot : *rephaïm* a dans la Bible diverses significations ; néanmoins il indique quelquefois les morts, *PS.* LXXXVIII, 11 (hébr.). Il est permis de voir dans *IS.*, XIV, 9-20, et dans *EZECH.*, XXXII, 17-32, une description de ce royaume des morts tel qu'on le concevait à cette époque ; et cette conception était plus ou moins celle de toutes les races sémites ; dans l'eschatologie syrienne, l'âme était livrée à des divinités inflexibles ; en Phénicie, la principale de ces divinités était *Maoût*, la *mort* ; le Psaume XLIX, 14 (hébr.), XLVIII, 15 (Vulgate), enseigne quelque chose d'analogue ; on y voit que la mort se repaît des morts comme de brebis.

4° *Le vêtement*. — Je rattache à l'anthropologie quelques détails sur le vêtement. Les monuments nous attestent clairement qu'il était à peu près le même pour toutes les populations de l'ancienne Syrie. La classe inférieure se contentait le plus souvent d'une chemise jaune ou blanche, à manches courtes, flottant jusqu'à mi-jambe ; c'est la *Kethoneth* des Hébreux, *GEN.*, XXXVIII, 3, 23, 31 ; *EXOD.*, XXVIII, 40 ; *LEV.*, X, 5, et des Phéniciens, la *χιτών* des Grecs ; le dessin s'en est conservé sur les monuments³. Quant à la haute classe, elle ajustait par dessus le vêtement une bande assez longue qui, après avoir fait le tour de la poitrine, s'évasait sur les épaules en guise de pèlerine⁴. Tout porte à croire que cette bande est la *simelah* des Hébreux, *GEN.*, XLIV, 13 ; XLV, 22 ; *DEUT.*, VIII, 4 ; XXII, 5 ; *IS.*, III, 7⁵.

¹ Cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 78, 421-422.

² Cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 70-80.

³ Cf. CHAMPOLLION, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. LXV, CLVIII, 1 ; CLX, 1 ; CLXVII, 5 ; CLXXVI, 1 ; CLXXIX, 1 ; CCVI ; ROSELLINI, *Monumenti storici*, pl. LXVIII ; LEPSIUS, *Denkmäler*, III, 92, 109, 116 a-b, 126 a, 127-128, 145 c, 166.

⁴ Cf. CHAMPOLLION, *ibid.*, pl. LXVII ; ROSELLINI, *ibid.*, pl. XLVI-L, LIX ; LEPSIUS, *ibid.*, III, 109, 116 a-b, 145 c, 156 ; VIREY, *Le tombeau de Bekhmara*, pl. VII ; BOURIANT, *Le tombeau d'Harmhabi*, pl. IV.

⁵ Voir dans G. MASPERO, *Hist. anc.*, t. III, p. 291, un dessin représentant Sennachérib recevant la soumission des Juifs au camp devant Lakish ; on pourra se faire par là une idée du vêtement des Juifs à cette époque.

CHAPITRE IV. — L'ETHNOGRAPHIE.

L'ancienne Syrie fut habitée, simultanément ou successivement, par une masse de populations dont il est la plupart du temps difficile de fixer l'origine, le caractère et l'identité. La Bible elle-même mentionne un très grand nombre de ces populations, mais ici encore les difficultés ne manquent pas ; si la science a pu se prononcer en toute sûreté sur certains de ces groupes ethnographiques, pour beaucoup d'autres elle n'a pu encore percer le mystère. La grande difficulté sous ce rapport c'est de concilier la science et la Bible, ou plutôt de déterminer à quelles données scientifiques correspondent les indications bibliques. Nous essayerons de dégager les certitudes en laissant de côté toutes les hypothèses plus ou moins fantaisistes qu'on a faites dans certains milieux, et dont une apologétique plus enthousiaste que réfléchie a voulu tirer trop bruyamment parti.

AMORRHÉENS. — Ce peuple robuste occupe une très grande place dans la Bible ; son habitat est, dans une certaine mesure ; facile à déterminer. Les Amorrhéens avaient leur quartier général dans la Syrie Creuse autour de Qodshou, mais une portion d'entre eux était descendue en Galilée, aux bords du lac de Tibériade ; une autre campait non loin de la Méditerranée, à portée de Joppé ; d'autres s'étaient fixées auprès des Hittites méridionaux, en nombre suffisant pour que les livres hébreux appelassent parfois d'après eux les montagnes qui surplombent vers l'Occident la mer Morte et le val du Jourdain. On les signalait même par les plateaux qui bordent le désert de Damas, dans les districts fréquentés des Bédouins de la souche Térachite, Ammon et Moab, sur le Yarmouk, sur le Jabbok, à Edréi, à Hesbôn¹. Cela concorde avec la Bible qui affirme la présence-des Amorrhéens près de la Méditerranée, dans la partie montagneuse, autour de Joppé d'où les Danites ne purent les chasser, *JOS.*, XI, 3 ; *JUG.*, I, 34, et dans la partie méridionale de la Syrie, *GEN.*, XIV, 7, 13 ; *NOMB.*, XIII, 30 ; *DEUT.*, I, 7, 19, 27, 44 ; *JOS.*, x, 5-6, 12 ; leur frontière méridionale coïncidait exactement avec la montée des scorpions au sud-ouest de la mer Morte, *JUG.*, I, 36. Consultons maintenant les textes étudiés par l'érudition moderne ; la liste de Tothmès III mentionne AMAOUROU ; les savants n'ont nullement hésité à reconnaître l'identité d'Amaounou et des Amorrhéens². Ce terme : *Amorrhéens*, aurait une signification assez étendue ; suivant Ed. Meyer, il indiquerait, parallèlement à celui de *Chananéens*, les habitants de la Palestine antérieurs à l'établissement des Hébreux ; les monuments égyptiens signalent bien la force d'expansion et la diffusion de cette race ; mais aucune conclusion certaine ne peut être dégagée. On peut aussi interroger les inscriptions cunéiformes : elles désignent, par MARTOU, AKHARROU, l'ensemble des marches méditerranéennes ; la différence entre ces deux qualifications c'est que MARTOU serait la forme sumérienne et AKHAROU la forme sémitique³. Depuis la découverte des tablettes d'El-Amarna on a conçu des doutes sur la lecture du mot *Akharou* : certains savants pensent qu'il faut la conserver⁴ ; d'autres estiment qu'il faut la remplacer par *Amourrou*, le pays des Amorrhéens⁵ ; Sayce

¹ G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 148.

² Cf. OSBURN, *Egypt, her testimony to the Truth*, p. 65-66.

³ On peut voir FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies ?* p. 271-273.

⁴ HALÉVY, *Notes géographiques*, § 34, dans *Revue sémitique*, t. I, p. 185.

⁵ DELATTRE, *Azirou*, dans les *Proceedings* de la société d'archéologie biblique, t. XIII (1890-1891), p. 233-234 ; cf. M. JASTROW, *On Palestine and Assyria in the days of Joshua*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. II, p. 2, note 1 ; BEZOLD-BUDGE, *op. cit.*, p. XVIII, note 2.

croit que la lecture *Amourrou* des anciennes époques a été remplacée par *Akharrou* dans les textes de basse époque¹ ; enfin Hommel a émis l'idée que MARTOU serait une abréviation pour AMARTOU, c'est-à-dire AMAR *Amorrhéens* avec la terminaison féminine *tou* des noms dans les idiomes chananéens².

Ce peuple vigoureux, les Hébreux le rencontrèrent en pénétrant, après l'Exode, dans le pays de Chanaan : *Les Amorrhéens, ébranlés par le choc des hordes asiatiques, harcelés constamment par les Araméens, avaient évacué les positions qu'ils avaient sur l'Oronte et sur le Litany : ils étaient descendus vers le sud en refoulant les Chananéens, et leur déplacement s'était accéléré à mesure que la résistance opposée à leurs masses mollissait sous les successeurs de Ramsès III et se réduisait à néant. Ils avaient submergé les alentours du lac de Génésareth, les monts au sud du Thabor, le bassin moyen du Jourdain, et, s'écoulant à travers les plateaux ondulés qui s'étendent à l'est du fleuve, ils en avaient assailli les cités*³. Ce sont eux probablement qui ont légué un monument original, le seul qu'on ait encore trouvé dans ces parages : c'est un bas-relief taillé dans un bloc de basalte noir et représentant l'Astarté aux deux cornes, et un roi en adoration devant elle⁴ : ce roi c'est Ramsès II ; la légende en hiéroglyphes ne se prête guère au déchiffrement ; on croit cependant pouvoir lire le nom d'une déesse AGANA-ZAPHON, qui serait à rapprocher de BEEL-SEPHON, *EXOD.*, XIV, 2. Ce monument, connu sous le nom de *Pierre de Job*, fut découvert par Schuhmacher⁵.

ARAD. — La Bible nous apprend, *NOMB.*, XXI, 1, min, 40, qu'un Chananéen était roi d'Arad ; elle fait aussi mention de ce pays dans *JUG.*, I, 16. Ce nom a été découvert dans les textes égyptiens par Birch⁶ et sur les tablettes d'El-Amarna sous la forme AROUADA, ARADA⁷.

ARAMÉENS. — Inutile de rappeler tous les endroits de la Bible où il est fait mention d'Aram. On avait cru jadis que ce peuple est mentionné dans le *Papyrus Anastasi III*, pl. V verso, lig. 5 ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y a à cet endroit une faute de scribe, qui fut corrigée sans doute possible par Chabas⁸ ; la cause ne fut cependant pas perdue car, comme le fait justement remarquer Max Müller⁹, la faute même est une preuve de l'existence de ce peuple et de la connaissance qu'on en avait en Égypte ; on peut donc tenir pour certain que ce peuple a sa place dans l'archéologie.

CHANANÉENS. — Ce peuple est familier aux lecteurs de la Bible ; il se trouve dans les textes égyptiens¹⁰ ; on le trouve aussi, à plusieurs reprises, sous la forme KINAKHKHI, KOUNAKHAIU, sur les tablettes d'El-AMARNA¹.

¹ *Correspondence between Palestine and Egypt*, dans les *Records of the Past*, 2e sér., t. V, p. 95, note 4, p. 98, note 2.

² *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 270.

³ G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 676.

⁴ En voir le dessin dans G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 677.

⁵ Cf. *Zeitschrift des Palästina-Vereins*, 1888, t. II, p. 142 et suiv. ; ERMAN, *Der Hiobstein*, *ibid.*, t. XV, p. 205-211.

⁶ *On the hieroglyphical Inscription of the Obelisk of the Atmeidan at Constantinople*, p. 9, note 30.

⁷ Cf. BEZOLD-BUDGE, *op. cit.*, p. LIX, note 1.

⁸ *Recherches pour l'histoire de l'Égypte sous la XIXe Dynastie*, p. 97-107.

⁹ *Op. cit.*, p. 234.

¹⁰ Cf. MAX MÜLLER, *op. cit.*, p. 205-208.

CAPHTORIM. — Les textes égyptiens parlent d'un peuple nommé KEPHATIOU. Tout laisse supposer que ces KEPHATIOU sont identiques aux CAPHTORIM de la Bible, *GEN.*, X, 14 ; I *CHRON.*, I, 12. La chose est d'autant plus vraisemblable que la grande partie des exégètes pensent que les CAPHTORIM sont les anciens habitants de l'île de Crète et que, d'autre part, beaucoup de savants ont identifié les KEPHATIOU des textes égyptiens aux habitants de Crète. Remarquons pourtant que le décret de Canope, lig. 9 *hiérog.*, lig. 17 *grec*, place les KEPHATIOU en Phénicie. On pourrait néanmoins supposer que des Crétois avaient émigré en Phénicie, ou que le décret de Canope ne donne qu'une indication vague.

CHUS. - Recueillons dans la Bible les indications qui se rapportent à ce pays ; nous y voyons que Chus est à l'est de la Palestine, puisque Nemrod, fondateur de l'empire de Babylone, *GEN.*, X, 10, est un chushite, *ibid.*, 8 ; de plus le fleuve Gehon entoure Chush, *ibid.*, 13 (hebr.) ; le pays s'étend vers le sud ; Moïse en effet, épouse Sephora, fille d'un prêtre madianite, *EXOD.*, II, 21, laquelle est dite Chushite, *NOMB.*, XII, 1 (hebr.) ; les Chushites sont limitrophes des Arabes, II *CHRON.*, XXI, 16 ; enfin les Chushites sont situés au sud de l'Égypte, IV *ROIS*, XIX, 9 ; *IS.* ; XVIII, 1 ; XX, 3, 5 ; XXXVII, 9 (hébr.). Nous voyons d'autre part que, dans tous ces passages, les Septante et la Vulgate identifient CHUSH à l'ÉTHIOPIE. — Les monuments égyptiens s'accordent avec la Bible ; le mot *khaisît humiliée, prosternée* est l'épithète officielle de l'Éthiopie, dans les inscriptions égyptiennes ; le pays lui-même de *Kaoushou, Koush*, n'est autre que l'Éthiopie : Le pays d'au-delà Semneh était une terre vierge que les guerres antérieures avaient effleurée à peine sans jamais l'entamer et dont le nom paraît alors (sous la XIIIe Dynastie) pour la première fois sur les monuments, celui de Kaoushou, — Kaoush l'humiliée. Il comprenait les cantons situés au Midi, dans le coude immense que le fleuve [le Nil] décrit entre Dongolah et Khartoum, les vastes plaines où le Nil Blanc et le Nil Bleu promènent leur lit, les régions du Kordofan et du Darfour : il confinait aux monts d'Abyssinie, aux marais du lac Nou, à toutes les contrées demi-fabuleuses, où l'on reléguait les *Iles des Mânes* et les *Terres des esprits*. Le Pouanît le séparait de la Mer Rouge, le Timihou s'interposait, à l'Ouest, entre lui et les limites du monde. Cent tribus aux noms étranges, blanches, cuivrées, noires, se disputaient cet espace mal défini, les unes encore barbares ou policées à peine, les autres parvenues à un certain degré de civilisation matérielle presque comparable à celui de l'Égypte².

Les textes assyriens concordent aussi avec les données bibliques : Chus, y apparaît sous la forme KUSHU³, il est situé au Sud de l'Égypte : les inscriptions d'Assarhaddon (VIIIe siècle avant notre ère) portent : *Mat Mutzur mat Kushi pays de l'Égypte et pays de Chus*⁴.

Ces deux points sont certains ; une autre question connexe avec la précédente demeure encore problématique : les textes mentionnent un autre peuple : KASHSHOU en égyptien, KASHI, *mat* KASHI en assyrien. Quel est ce peuple ? On a fait bien des hypothèses que nous ne pouvons qu'indiquer sommairement : les

¹ Cf. WINCKLER, dans la *Zeitschrift fur Assyriologie*, 1889, p. 45, note 4.

² G. MASPERO, *op. cit.*, t. I, p. 488-489.

³ Cf. STRASSMAIER, *Alphabetisches Verzeichniss der assyrischen Wörter*, n° 4570 ; FR. DELITZSCH, *Assyrische Grammatik*, p. 106.

⁴ Cf. *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, t. I, pl. 48, n° 4, lig. 2, n° 5, lig. 5 ; t. III, pl. 35, n° 4.

Kashshou ont été identifiés avec les Cosséens par Sayce¹, Schrader², Fr. Delitzsch³, Tièle⁴, Jensen⁵, Halévy⁶, Hommel⁷. Oppert⁸ et Lehmann⁹ soutiennent qu'ils répondent aux KISSIENS d'Hérodote (III, 91, VII, 62) et de Strabon (XV, 32, p. 728), c'est-à-dire aux habitants de la région dont Suse était la capitale. Winckler¹⁰ ne se prononce pas. Enfin Kiepert¹¹ et d'autres savants pensent que les KISSIENS des auteurs classiques sont les mêmes que les COSSÉENS.

HÉTHÉENS. — Ce peuple, sur les origines duquel il règne tant de mystères, est bien souvent mentionné dans la Bible, *GEN.*, XXIII, 3-20 ; XXV, 9-10 ; XXXVI, 34 ; XLIX, 29-30 ; *NOMB.*, XIII, 30 ; *JOS.*, XI, 3 ; son histoire a soulevé parmi les savants bien des discussions dont on peut voir les traces dans Stade¹². Les Héthéens sont mentionnés dans la liste de Tothmès III, qui les rencontra, vers le XVI^e siècle, établis entre l'Afrîn et l'Euphrate ; la vocalisation égyptienne de leur nom est KHÎTI ; la vocalisation assyrienne des textes d'El-Amarna est KHATI, KHATÈ.

HORIM, HORITHES. — Il est question de ce peuple dans *GEN.*, XIV, 6, sous la forme CHORRÉENS ; XXXVI, 22 ; *DEUT.*, II, 1.2, 22. Les textes égyptiens mentionnent les KHAROU. Haigh et Stern ont identifié, contre Max Müller, ces KHAROU, KHAOURI avec les HORIM de la Bible¹³.

LOTANS. — Clan édomite, mentionné dans *GEN.*, XXXVI, 20. Les textes égyptiens parlent d'un peuple appelé LOTANOU ou, par changement de l en r, ROUTANOU. F. de Saulcy¹⁴, Haigh¹⁵ et Renan¹⁶ ont rapproché les LOTANOU des textes égyptiens des LOTANS de la Bible.

PHILISTINS. — On sait que ce peuple a une importance capitale dans la Bible ; aux temps historiques, il est presque continuellement aux prises avec Israël. Sur l'origine de ce peuple commençons par recueillir les indications contenues dans les livres saints : on constate qu'ils sont originaires de Caphtor [= île de Crète] ; *Jérémie*, XLVII, 4 (hébr.), les appelle : [le reste de l'île de Caphtor](#) ; d'après *Amos*, IX, 7 (hébr.), [Iahveh les avait fait monter de Caphtor](#) ; sans être aussi explicite,

¹ *The languages of the Cuneiform inscriptions of Elam and Media*, dans les *Transactions de la société d'archéologie biblique*, t. III, p. 475-476.

² *Keilinschriften und Geschichtsforschung*, p. 176, 271.

³ *Wo lag das Paradies ?* p. 31-32, 124, 128-129 ; *Die Sprache der Kossaeer*, p. 1-4.

⁴ *Babylonish-Assyrische Geschichte*, p. 62-63, 67-71.

⁵ *Gulkishar, König von Babylon*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. VIII, p. 222, note 1.

⁶ *Notes assyriologiques*, § 24, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IV, p. 208-209.

⁷ *Op. cit.*, p. 275-278.

⁸ *La langue Cissienne ou Cassite non Cosséenne*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. III, p. 421-423.

⁹ *Noch einmal Kassu, ibid.*, t. VII, p. 328-334.

¹⁰ *Geschichte Babyloniens und Assyriens*, p. 78-79.

¹¹ *Lehrbuch der alten Geographie*, p. 139.

¹² *Geschichte des Völkes Israels*, t. I, p. 143. Cf. aussi mon article [Héthéens](#), dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux.

¹³ Cf. MASPERO, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans le *Recueil de travaux*, t. XVII, p. 140-142.

¹⁴ *Lettres de M. Chabas sur quelques points de la Géographie antique de la Syrie*, dans *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, p. 98-100.

¹⁵ *Xaru, Reten and Shasu*, dans la *Zeitschrift*, 1875, p. 30.

¹⁶ *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 12, 115.

le *Deutéronome* affirme, II, 23 (hébr.), que les CAPHTORIMS, issus de Caphor, chassèrent les AVVIM, qui habitaient dans des hameaux jusqu'à Gaza, les détruisirent et habitèrent en leur place¹. La tradition classique coïncide exactement avec les données bibliques ; les savants modernes sont unanimes à admettre que les Philistins sont originaires de l'île de Crète, mais ils ne s'entendent pas sur leur souche ethnographique, vu que l'île de Crète fut occupée par des races diverses : Stade² pense qu'ils descendaient des colons sémitiques établis en Crète à l'époque préhellénique et éliminés peu à peu par les invasions achéennes ; il paraît cependant plus probable qu'ils appartenaient à l'une des tribus non sémitiques établies dans l'île et qu'ils étaient alliés à la Grèce insulaire et continentale³. Renan⁴ est même allé plus loin ; il pense qu'un certain nombre de mots grecs qu'on rencontre dans l'hébreu, tels que : *prbr*, I *CHRON.*, XXVI, 18 *περίβολος* ; *mikr*, *SOPH.*, II, 9, *μάκαιρα* ; *pilgesh*, *GEN.*, XXV, 6 etc., *πάλλαξ*, proviennent de leur langage. ACHIS, roi de Geth, I *ROIS*, XXI, 10 ; XXVII, 2 ; XXVIII, 1 ; XXIX, 6 ; III *ROIS*, II, 39, doit être un philistin ; ce nom apparaît déjà dans les monuments égyptiens, dès la XIXe Dynastie⁵, et dans les textes assyriens sous Sargon⁶.

Les historiens contemporains décrivent ce peuple sous des couleurs où il est aisé de reconnaître les traits de la Bible : Un décret de Pharaon avait assigné une patrie nouvelle aux débris des nations de la Mer : aux Philistins proprement dits, les villes les plus rapprochées de l'Égypte, entre Raphia et Joppé ; aux Zakkala, la forêt et la côte au nord des Philistins, jusque vers les comptoirs phéniciens de Dor et du Carmel. Ce fut une colonie militaire, dont la population se concentra presque entière dans les cinq forteresses qui commandaient la Shéphélah. Gaza et Ashdod, séparées de la Méditerranée par l'épaisseur des dunes, n'y possédaient qu'un *maiourna* [= port], une simple marine, quelques maisons et quelques magasins rangés à l'orée d'une plage ouverte, sur laquelle il fallait tirer les navires au sec. Ascalon était bâtie à la terre même, près d'un havre où la moindre de nos frégates modernes n'aurait pu entrer, mais où les vaisseaux mesquins des Anciens se carraient à l'aise : les Philistins en firent leur arsenal maritime, le port où leurs flottes s'armaient pour exercer la police des eaux égyptiennes ou pour pratiquer la piraterie à leur compte dans les parages de la Phénicie. Ekron et Gath surveillent la lisière orientale de la plaine, aux points où elle était le plus sérieusement menacée par les gens de la montagne, par les Chananéens d'abord et bientôt par les Hébreux. Les soudards étrangers se - modifièrent vite au contact des indigènes : les rapports journaliers, puis les mariages avec les filles du pays, substituèrent la langue, la religion, les mœurs de la race ambiante à celles de leur contrée première. Les Zakkala, moins nombreux sans doute, perdirent bientôt jusqu'à leur nom, et ce fut tout au plus si les Philistins gardèrent le leur : au bout d'une ou deux générations, les *poulains* de Palestine ne parlèrent plus que l'idiome de Chanaan, où quelques

¹ *GEN.*, XI, 14, où il est dit que les PHILISTINS proviennent des CHASLUIMS paraît devoir être corrigé ; il faut probablement intervertir les termes et placer : *et les Caphtorims* avant *les Philistins* et immédiatement après *et les Chasluims*.

² *Op. cit.*, t. I, p. 142.

³ Cf. HITZIG, *Urgeschichte und Mythologie der Philister*, p. 37 et suiv.

⁴ *Op. cit.*, t. II, p. 33.

⁵ Cf. MAX MÜLLER, *Die Kefto-Namen*, dans la *Zeitschrift für Assyriologie*, t. IX, p. 394-395. — Les Philistins sont les POULASATI dont il est question sous Ramsès III ; cf. G. MASPERO, dans *Revue critique*, 1873, t. II, p. 84-85.

⁶ MAX MÜLLER, *Asien und Europa*, p. 386, note 1.

mots du patois hellénique surnageaient à peine. Leurs dieux furent désormais ceux des villes où ils résidaient, Marna et Dagon à Gaza, Dagon à Ashdod, Baalzeboub à Ekron, Derketo dans Ascalon ; leurs cultes furent les cultes locaux avec leur mélange de cérémonies obscènes et de rites sanglants. Deux choses seulement leur restèrent de leur passé, le souvenir très net d'une origine lointaine, et le tempérament batailleur qui les avait guidés par mainte aventure des rivages de la mer Égée aux frontières de l'Égypte. Ils se rappelèrent leur île de Caphtor, et leurs voisins les désignèrent encore longtemps par l'épithète de Crétois dont ils se glorifiaient eux-mêmes¹. Gaza jouissait d'une sorte d'hégémonie que justifiait l'importance de sa situation pour la guerre et pour le trafic, mais cette suprématie était un peu précaire et ne lui valait en aucune sorte le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures des autres confédérés. Chacun de ceux-ci obéissait à un chef militaire, à un Serén : à Gath, où la proportion d'éléments chananéens était plus considérable que partout ailleurs, le Seréa était héréditaire et recevait le titre de roi, *melek*. Les cinq Sarnîm se réunissaient en conseil pour délibérer des affaires et pour offrir les sacrifices au nom de la Pentapole. Ils étaient libres de contracter des alliances ou de se mettre en campagne chacun de son côté, mais, dans les occasions décisives, ils opéraient en commun à la tête de tous leurs contingents coalisés. Leurs armées comprenaient des archers très adroits, une grosse infanterie munie de piques, un corps de chars où les princes et l'élite de la nation servaient. Tout ce monde portait la chemise d'écailles imbriquées et le casque d'airain, la rondache, l'arc, la lance, l'épée large et solide en bronze ou en fer. La tactique était probablement celle des bandes égyptiennes, l'une des plus savantes qu'il y eût alors en Orient. Bien conduits et rangés dans des positions convenables aux manœuvres de leur charrerie, les Philistins n'avaient rien à redouter des milices que leurs adversaires pouvaient aligner contre eux. Il est certain qu'aux premiers temps du moins de leur séjour en Syrie, ils continuèrent à écumer les mers avec succès, ainsi qu'ils l'avaient accoutumé avant leur capture par Ramsès III, mais la mémoire d'une seule de leurs expéditions a survécu ; une escadre sortie d'Ascalon détruisit la flotte sidonienne et saccagea Sidon, pendant les dernières années du XII^e siècle. Si intense que l'activité de leurs corsaires dût être au début, elle paraît s'être ralentie assez promptement : c'est comme soldats qu'ils sont célèbres, c'est sur terre qu'ils frappèrent leurs grands coups. La place géographique de leur pays le rendait en effet un lieu de passage obligé pour les caravanes qui faisaient la navette entre l'Afrique et l'Asie. Le nombre en était considérable, car l'Égypte, trop faible désormais pour conquérir, demeurait encore l'un des foyers de production industrielle, et l'un des marchés les plus animés qu'il y eût en Orient. Une part énorme de son commerce avec l'extérieur s'écoulait par les bouches du fleuve, et les Phéniciens l'accaparaient presque entière ; l'autre suivait les routes de terre, et c'était celle qui circulait sans discontinuer à travers les marches philistines. Celles-ci s'allongeaient entre la Méditerranée et les derniers ressauts du désert méridional, comme un couloir étroit où toutes les voies qui menaient des royaumes du Nil à ceux de l'Euphrate aboutissaient nécessairement. La principale était encore celle qui franchit le Carmel vers Mageddo et qui s'élève par la double vallée du Litany et de l'Oronte : elle ralliait d'espace en espace les routes secondaires, celle qui arrive de Damas

¹ Cf. I *ROIS*, XXX, 14, où il est question du *négéb* [= Sud] des Crétois ; *EZECH.*, XXV, 16 (hébr.) mentionne des Philistins, des Crétois et du reste qui est sur le bord de la mer ; *SOPH.*, II, 5 (hébr.) menace ceux qui habitent les côtes de la mer, la nation des Crétois, Chanaan et la terre des Philistins.

vers le Thabor et vers la plaine de Jezréel, celles qui débouchent du plateau de Galaad vers Ekron et vers Gath par les gués du bas Jourdain. Les Philistins se chargèrent, à l'exemple et à l'instigation des Égyptiens, d'entretenir le tronçon qui était entre leurs mains et même d'assurer la tranquillité des voyageurs qui se confiaient à leurs soins, aussi loin qu'ils pouvaient atteindre avec ce dont ils disposaient de soldats : ils exigèrent en échange de leurs bons offices les mêmes droits de transit que les Chananéens avaient perçus avant eux¹.

SAMARÈENS. — *GEN.*, X, 18, parle de ce peuple ; E. de Rougé² découvrit la mention de ce même peuple dans les Annales de Tothmès III.

CHAPITRE V. — LA GÉOGRAPHIE.

ACCAÏN. — Cette ville est mentionnée dans *JOS.*, XV, 57. La liste de Tothmès III parle d'une ville du nom d'AKON³ ; est-ce la même que l'Accaïn de la Bible ? Les savants n'osent se prononcer avec pleine assurance.

ACHZIB. — *JOS.*, XV, 44. La liste de Tothmès III mentionne une ville du nom d'AKSAPOU, dont Brugsch a reconnu le premier le site⁴. Tout semble insinuer qu'il s'agit là d'une seule et même ville, bien que la chose ne soit pas certaine.

AÏALON. — *JOS.*, X, 10 ; 42, etc. Cette ville est mentionnée sur les tablettes d'El-Amarna⁵.

ANA HARAT. — *JOS.*, XIX, 19. La liste de Tothmès III mentionne une ville du nom d'ANOUKA-ROUTOU, découverte par E. de Rougé⁶.

APHECA. — *JOS.*, XIII, 4 ; XV, 53. Sur la liste de Tothmès III (n° 66), on trouve une ville du nom d'APHOUKIM ; il y avait aussi en Phénicie un bourg du nom d'APHAKA, où l'Adonis prend sa source⁷ ; au temps de l'empereur Julien, on voyait encore à Aphaka un temple d'Aphrodite et d'Adonis⁸. Il est presque certain que dans le premier cas nous avons affaire à l'Apheca biblique.

ARAC. — *GEN.*, X, 17. Cette localité figure peut-être, sous la forme IRKATA, IRKAT, sur les tablettes d'El-Amarna⁹ ; elle figure sûrement : dans les textes assyriens¹⁰ ; elle a repris de nos jours son vieux nom phénicien de TELL-ARKA¹¹.

ASCALON. — *JUG.*, I, 18 ; XIV, 19 ; I *ROIS*, VI, 17, etc. Cette ville a été découverte dans les textes égyptiens sous la forme ASKALOUNA¹.

¹ G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 697-702. Voir dans la Bible les principaux passages concernant les Philistins, notamment, *GEN.*, X, 14 ; XXI, 34 ; XXVI, 14 ; *JOS.*, XIII ; *JUG.*, III, 31 ; XIV-XVI ; I *ROIS*, IV ; VII ; XIV ; XVII ; XVIII.

² *Notice de quelques fragments de l'inscription de Karnak*, p. 15, note 5, p. 24.

³ Cf. BRUGSCH, *Geographische Inschriften*, t. II, p. 40-41.

⁴ Cf. BRUGSCH, *Geographische Inschriften*, t. II, p. 44.

⁵ Cf. ABEL-WINCKLER, *Der Thontafelfund von El-Amarna*, pl. 119, n° 123, lig. 6.

⁶ *Études sur divers monuments du règne de Thoutmosis III*, p. 49, 51, 53.

⁷ Cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 299.

⁸ Cf. SOZOMÈNE, *H. E.*, II, 5 ; *P. G.*, t. LXVII, col. 948.

⁹ Cf. BEZOLD-BUDGE, *op. cit.*, p. LXXII.

¹⁰ Cf. FR. DELITZSCH, *Wo lag des Paradies ?* p. 282.

¹¹ Cf. RENAN, *Mission de Phénicie*, p. 115-116.

BEROTH. — *JOS.*, IX, 17. La liste de Tothmès III mentionne une ville du nom de BEEROT².

BETHORON. — *JOS.*, X, 10. Cette localité est mentionnée sur la liste de Sheshonq³.

BÎTANÎTI. — La liste de Tothmès III mentionne sous le n° 111, une ville de ce nom : BÎT-ANÎTI, avec variante BÎT-BANÎTI. Le nom doit probablement venir de ce qu'il y avait, dans cette localité, un temple consacré à Anat. G. Maspero a identifié cette ville à l'ANATHOT de la Bible⁴.

BÎTZÎTTI. — Les textes assyriens parlent d'une localité de ce nom située sur les côtes phéniciennes. Les savants ne sont pas d'accord sur son identification. Dans la BETHSETTA de la Bible, *JUG.*, vil, 23, nous avons le même nom, mais le sens ne correspond pas.

BOSRA. — *GEN.*, XXXVI, 33 ; *AM.*, I, 1.2, etc. Les tablettes d'El-Amarna mentionnent une ville du nom de BOZROUNA⁵.

CANA. — *JOS.*, xix, 28. Cette ville a été découverte sur la liste de Tothmès III par E. de Rougé⁶.

CART-NIZANOU [= la cité fleurie]. — La liste de Tothmès III mentionne une ville de ce nom ; c'est probablement la CARTHA de Zabulon, *JOS.*, XXI, 34.

CEDÈS. — Deux villes de ce nom méritent d'être signalées au point de vue de nos études ; la première est une ville chananéenne mentionnée dans la Bible, sous la forme CADIS ; *JOS.*, XII, 32 ; XIX, 37 ; *JUG.*, IV, 11 ; IV *ROIS*, XV, 29, etc., c'est très probablement cette ville qui est nommée dans le *Papyrus Anastasi I*, pl. 19, lig. 1, sous la forme KADSHÊ, QODSHOU⁷. La seconde ville de ce nom était la capitale des Héthéens, ou des Amorrhéens, car on n'a pas pu toujours distinguer exactement ces deux peuples ; on suppose que cette ville n'est pas mentionnée dans la Bible ; c'est une erreur ; pour l'y retrouver, il suffit de corriger une fuite de copiste : II *ROIS*, xxiv, 6, les officiers de Joab, après avoir fait le recensement du pays à l'est du Jourdain, se rendent, en remontant vers le nord, dans la terre [des] inférieurs de Chodshi (hébr. massor.) ; la terre inférieure de Hodsi (Vulg.) ; il est évident que cette leçon n'a aucun sens ; il faut donc corriger le texte hébreu et lire : *érétz ha-Chîthim, Qadeshah, dans la terre des Héthéens, à Cédés*. Cette ville, située sur l'Oronte, et qui revient assez souvent dans les textes égyptiens, est signalée dans la Bible.

CEILA, CEILAM. — *JOS.*, XV, 44 ; I *ROIS*, XXIII, 1. C'est probablement la KEILAT des textes assyriens⁸.

¹ Cf. E. DE ROUGÉ, *Mémoire sur l'origine égyptienne de l'Alphabet*, p. 71. — On peut voir dans G. MASPERO, *op. cit.*, t. II, p. 696, un dessin représentant la prise d'Ascalon par Ramsès II.

² Cf. G. MASPERO, *Sur les noms géographiques de la liste de Touthmosis III*, p. 3-5.

³ Cf. G. MASPERO, *Histoire ancienne*, t. II, p. 773.

⁴ *Sur les noms géographiques*, p. 18-19.

⁵ Cf. BEZOLD-BUDGE, *op. cit.*, p. LXXIII.

⁶ *Études sur divers monuments*, p. 49, 51, 53.

⁷ Cf. MAX MÜLLER, *op. cit.*, p. 173, 213.

⁸ Cf. SAYCE, *Babylonian Tablets from Tell el-Amarna* dans les *Proceedings*, t. X (1887-1888), p. 496.

CHARCAMIS. — II *CHRON.*, XXXV, 20 ; *IS.*, X, 9 ; *JER.*, XLVI, 2. Cette ville a été découverte sur la liste de Tothmès HI, sous la forme GARGAMÎSH, KARKAMÎSHA¹.

DORAM. — I *MACH.*, xv, 19, 13, 25 ; mentionnée sur la liste de Tothmès III, n° 39, sous la forme ADORA².

DOTHAÏN. — *GEN.*, XXX cm, 17 ; *JUD.*, IV, 5 ; VII, 3 ; c'est DOUTINA des textes égyptiens³.

ELISA. — *EZECH.*, XXVII, 7 ; identifiée avec ALASIA de la liste de Tothmès III par Conder⁴.

EMATH. — *NOMB.*, XXXIV, 8 ; *JOS.*, XIII, 5 ; IV *ROIS*, XIV, 28, etc. ; mentionnée sur la liste de Tothmès III, sous le n° 122⁵.

GABAA. — Ville de la tribu de Benjamin ; mentionnée sur la liste de Tothmès III (n° 114), sous la forme GABA.

GABAON. — *JOS.*, IX, 3, etc. ; cette localité est mentionnée sur la liste de Sheshonq.

GAZA. — Cette ville, qui est souvent mentionnée dans la Bible, l'est aussi dans les textes égyptiens.

GAZER. — *JOS.*, X, 33, etc. ; cette localité est mentionnée dans la liste de Tothmès III, sous le n° 104⁶.

HAPHARAÏM. — *JOS.*, XIX, 19 ; elle est mentionnée sur la liste de Sheshonq.

HARAN. — *GEN.*, XI, 31-32, XII, 5. Les savants ne sont pas d'accord sur l'identification de cette ville : Finzi⁷ et Schrader⁸ l'ont identifiée avec KHARRANOU des textes assyriens, la ville du dieu Sin en Mésopotamie ; Halévy⁹ et Renan¹⁰ y voient le HAURAN de Syrie.

JEBLAAM. — *JOS.*, XVII, 11 ; cette localité est mentionnée sur la liste de Tothmès III (n° 43), sous la forme IABLAAMOU¹¹.

JOPPÉ. — II *CHRON.*, II, 16 ; *JON.*, I, 3 ; cette ville est mentionnée sous la forme JAPOU, JAPHOU, avec les jardins qui l'entourent, dans le *Papyrus Anastasi I*, pl. XXV, lig. 2-5.

JOURDAIN. — Ce fleuve est mentionné, sous la forme de JOURDOUNA, dans le *Papyrus Anastasi I*, pl. XXIII, lig. 1.

¹ Cf. BIRCH, *Observations on the statical Tablet of Karnak*, p. 15 ; G. MASPERO, *De Carchemis situ et historia antiquissima* ; FINZI, *Ricerche per lo studio dell' antichità Assira*, p. 257, 260.

² Cf. MARIETTE, *Les listes géographiques des Pylônes de Karnak*, p. 39.

³ Cf. G. MASPERO, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 122.

⁴ *Palestine Exploration Fund, Quart. Stat.*, 1892, p. 45.

⁵ Cf. H. G. TOMKINS, *On the topography of Northern Syria*, dans les *Transactions de la société d'archéologie biblique*, t. IX, p. 231.

⁶ Cf. G. MASPERO, *Notes sur quelques points de grammaire et d'histoire*, dans la *Zeitschrift*, 1881, p. 129.

⁷ *Op. cit.*, p. 268-270.

⁸ *Die Keilinschriften und das alte Testament*.

⁹ *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques*, p. 82-84.

¹⁰ *Histoire du peuple d'Israël*, t. I, p. 91-92.

¹¹ Cf. MARIETTE, *Les listes géographiques*, p. 26.

LACHIS. — *JOS.*, X, 3, 31 ; XII, 11 ; IV *ROIS*, XIV, 19 ; mentionnée sur les tablettes d'El-Amarna¹.

LAÏS. — *JUG.*, XVIII, 16 ; I *ROIS*, XXV, 44 ; identifiée avec LAISA de la liste de Tothmès III, par E. de Rougé².

LIBAN et ANTELIBAN. — Le mot sémitique est LEBANON, en assyrien *Lebnana* ; la signification est, pense-t-on communément, [montagne] blanche. Les Amorrhéens appelaient l'Anté-Liban SANIR, *DEUT.*, III, 9 ; I *CHRON.*, V, 23 ; dans les textes assyriens il a la forme SANIROU³.

MAGDAL-GAD — *JOS.*, XV, 37 ; identifiée avec MIGDOL de la liste de Tothmès III (n° 71) par Mariette ; *Les listes géographiques*, p. 34.

MAGEDDO. — La Bible parle bien souvent de cette ville ; elle est aussi mentionnée dans les textes égyptiens, car elle fut le théâtre d'une grande bataille sous Tothmès III⁴.

MAGETH. — I *MACH.*, V, 26, 36 ; cette ville a été identifiée avec MAQATO de la liste de Tothmès III (n° 30) par E. de Rougé⁵.

MAHANAÏM. — *GEN.*, XXXII, 2 ; mentionnée sur la liste de Seshonq.

MARETH. — *JOS.*, XV, 59 ; cette localité est probablement MARATH des anciens textes, aujourd'hui AMRIT, dont Renan⁶ a décrit les ruines.

MEROM. — *JOS.*, XI, 5, 7, ou mieux MÉROMÉ, *JUG.*, V, 18 ; cette localité a été identifiée avec MAROMA de la liste de Tothmès III par Brugsch⁷.

ONO. — Ville de la tribu de Benjamin, I *CHRON.*, VIII, 12, etc. ; elle est mentionnée sur la liste de Tothmès III (n° 65).

RABBATH. — *DEUT.*, III, 11 ; variante RABBA, *JOS.*, XIII, 25, etc. ; cette ville est mentionnée sur la liste de Sheshonq.

RAPHAÏM. — *GEN.*, XV, 20 ; *JOS.*, XII, 4, etc. ; le *Papyrus Anastasi I*, pl. XXVII, lig. 7-8, mentionne une ville du nom de RAPIHOUI⁸ ; d'autre part, les inscriptions assyriennes du temps de Sargon II mentionnent cette même ville sous la forme RAPIKI⁹. Aurait-elle des rapports avec les Raphaïm bibliques ?

SAREPHTA. — III *ROIS*, XVII, 9, 10 ; *ABD.*, 20 ; cette localité sidonienne fut reconnue pour la première fois dans les textes égyptiens par Hincks¹⁰.

SHEPHELA. — Ce mot signifie plaine basse ; il est appliqué par la Bible, *JOS.*, XI, 16 ; *JER.*, XXXII, 44 ; XXXIII, 13 (hébr.) à toute la plaine côtière, qui s'étend de Gaza à Joppé ; les expéditions égyptiennes connaissaient fort bien cette bande de terrain.

¹ Cf. ABEL-WINCKLER, *op. cit.*, pl. 119, n° 124, lig. 5.

² *Études sur divers monuments*, p. 50.

³ Cf. FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies ?* p. 104.

⁴ Pour son identification, cf. ROBINSON, *Biblical Researches*, t. II, p. 330 ; CONDER, *Magiddo*, dans *Palestine Exploration Fund, Quart. Stat.*, 1887, p. 13-20.

⁵ *Op. cit.*, p. 47.

⁶ *Mission de Phénicie*, p. 43 et suiv.

⁷ *Geographische Inschriften*, t. II, p. 72.

⁸ Cf. CHABAS, *Voyage d'un Égyptien*, p. 291-293.

⁹ Cf. OPPERT-MÉNANT, *La grande Inscription du palais de Khorsabad*, lig. 25. p. 74.

¹⁰ *An attempt to ascertain the number, names and powers*, p. 45.

SICHEM. — Cette ville est trop connue pour que l'on s'y arrête longtemps.

SINÉE. — *GEN.*, X, 17 ; se trouve mentionnée dans les textes assyriens¹.

SOCHO. — Ville de la tribu de Juda, III *ROIS*, IV, 10 ; elle a été identifiée avec SAOUKA de la liste de Tothmès III (n° 67) par Mariette².

SUNEM. — *JOS.*, XIX, 18 ; I *ROIS*, XXVIII, 4 ; IV *ROIS*, IV, 8 ; cette localité a été reconnue dans les listes égyptiennes par E. DE ROUGÉ³.

THANACH. — *JOS.*, XXI, 25 ; cette ville a été reconnue sur la liste égyptienne de Sheshonq par Osburn⁴.

TYR. — Cette ville est familière aux lecteurs de la Bible ; elle est mentionnée dans les textes d'El-Amarna, sous la forme ZOUROU, ZOURRI⁵ et dans les textes égyptiens avec la prononciation ZAOURA, ZAOUROU⁶. La légende rattachait sa fondation à Ousôos, le chasseur, qui soutint une lutte terrible avec son frère jumeau SAMEMROUN, adonné à l'agriculture ; il fonda la vins en pleine mer et l'appela Tyr, *Rocher*⁷. Ousôos, tel qu'il apparaît dans la légende, ressemble fortement à l'Hercule grec ; c'est un terrible lutteur et un puissant chasseur⁸. Dans la suite des temps, Tyr, par suite de sa situation géographique, acquit une importance commerciale de premier ordre ; elle devint la reine de la Méditerranée, et ses habitants furent les plus hardis navigateurs de l'antiquité ; cet état de prospérité répond exactement à la description que fait de Tyr le prophète Ézéchiël (XVIII).

CONCLUSION.

La Bible se reflète donc dans une masse de détails archéologiques de l'ancienne Syrie ; les renseignements qu'elle nous fournit, bien que fragmentaires, sont d'une exactitude incontestable. La Syrie fut, dans l'antiquité, le théâtre de grands bouleversements ; les événements historiques, qui se produisirent sur son sol, amenèrent fatalement une fusion ou un syncrétisme complexe de races, d'idées et de religions ; toute son archéologie porte l'empreinte de cet état de choses ; loin d'être simple, rudimentaire et, pour ainsi dire, uniforme comme celle de beaucoup d'autres peuples ; elle revêt un caractère de confusion ; les éléments les plus disparates s'y combinent et s'y entrecroisent, et c'est ce qui rend difficile la tâche du savant, qui veut s'orienter sur ce terrain. On est obligé de reconstruire avec des matériaux dispersés, et voilà pourquoi l'édifice manque d'unité et de symétrie. Ce qu'il faut avant tout retenir, c'est que la Bible, dans ce qu'elle dit, montre qu'elle connaît bien les conditions de la Syrie antique : si

¹ Cf. FR. DELITZSCH, *Wo lag das Paradies ?* p. 282.

² *Les listes géographiques*, p. 33.

³ *Études sur divers monuments*, p. 49, 51.

⁴ *Egypt, her testimony to the Truth*, p. 158.

⁵ Cf. BEZOLD-BUDGE, *op. cit.*, p. LVI, n° 2.

⁶ *Papyrus Anastasi I*, pl. 21, lig. 1.

⁷ C'est l'étymologie des auteurs classiques.

⁸ MOVERS, *Die Phönizier*, p. 396-397, et RENAN, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne*, p. 262-266, ont rapproché le nom et la légende d'Ousôos du nom et de l'histoire [d'Ésaü] ; sans nier une certaine ressemblance, nous croyons qu'il serait téméraire d'identifier les deux Gestes. FR. LENORMANT, *Les origines de l'histoire*, t. I, p. 539, a identifié Ousôos au dieu Bîsou des Égyptiens.

l'archéologie syrienne nous donne une intelligence rationnelle et objective de certaines données des livres saints, la Bible à son tour est une précieuse source pour l'histoire des populations syriennes ; des choses qui paraissaient jadis incompréhensibles, ou dans lesquelles on se plaisait à ne voir que des symboles et des allégories purement imaginaires, sont en réalité très naturelles et très ordinaires ; à mesure que ces études progresseront, on constatera de plus en plus que la Bible, loin d'être un recueil de légendes et de récits enfantins, est pénétrée d'une puissante réalité historique ; et pour la bien comprendre on n'aura qu'à interroger les diverses sciences qui ont laissé sur son contenu des traces ineffaçables.

FIN DE L'OUVRAGE